UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Impact du phénomène « Enfants de la rue » dans leurs rapports enre eux : Etude menée auprès des « Enfants de la rue » en Marie de Bujumbura

Niyonkuru, Vianney; Sous la direction du : Pr Joseph Ndayisaba

2024-01
UB, FPSE
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/2076

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES (F.L.S.H)

MASTER EN SOCIO-ANTHROPOLOGIE

IMPACT DU PHENOMENE « ENFANTS DE LA RUE » DANS LEURS RAPPORTS ENTRE EUX.

Etude menée auprès des « enfants de la rue » en Mairie de BUJUMBURA

Par :

Vianney NIYONKURU

Mémoire présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du

Diplôme de Master en Socio-anthropologie

LES MEMBRES DU JURY :

Président : Dr Ma sœur Rosette MINANI

Directeur : Pr Joseph NDAYISABA

Secrétaire : Dr Aloys TOYI

Bujumbura, Janvier 2024

IDENTIFICATION DES MEMBRES DU JURY

Président : Dr Ma sœur Rosette MINANI

Directeur : Pr Joseph NDAYISABA

Secrétaire : Dr Aloys TOYI

Dédicace

A

Notre regretté père ;

Notre mère ;

Nos frères et sœurs ;

Tous ceux qui nous sont chers.

Remerciements

Au terme de ce travail, nous voulons présenter nos remerciements à tous ceux qui ont contribué à sa réalisation.

Nos remerciements vont particulièrement à l'endroit de la commission scientifique de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université du Burundi qui a approuvé notre sujet de recherche. Nos sentiments de remerciements s'adressent également au Professeur NDAYISABA Joseph qui a accepté de diriger notre recherche du début à la fin. La qualité de son encadrement exceptionnel, sa patience, sa rigueur et sa disponibilité nous ont été d'une importance capitale.

Nous aimerions également remercier nos parents pour leur part considérable depuis notre enfance jusqu'aujourd'hui. Ils nous ont envoyé à l'école et témoigné un amour sincère. Qu'ils trouvent ici notre profonde gratitude.

Qu'il nous soit permis de remercier tous nos éducateurs depuis l'école primaire jusqu'à l'université. Ils nous ont aidé à progresser.

Enfin nous tenons à exprimer vivement nos remerciements avec une profonde gratitude à toutes les personnes morales ou physiques qui ont contribué de près ou de loin à sa réalisation, car un projet de mémoire ne peut pas être le fruit d'une seule personne.

NIYONKURU Vianney

Résumé

Malgré les efforts du gouvernement du Burundi et des ONG tant nationales qu'internationales pour la réduction du phénomène « Enfants de la rue », ce dernier ne cesse de s'amplifier. Cette étude vise à analyser les logiques sociales qui sous-tendent l'engagement de la vie dans la rue, les expériences acquises et les besoins de ces enfants ayant un âge compris entre 08 à 20 ans. Il s'agit d'une étude qualitative effectuée en Mairie de Bujumbura entre Mars et Avril 2023. Les enquêtés ont été sélectionnés par la technique de boule de neige et les entretiens semi-directifs et l'observation directive ont servi comme techniques d'enquête.

D'après les résultats, les « enfants de la rue » forment des groupes de vie pour constituer une force, pour créer une autre forme de famille. Le groupe jouera le rôle de leur assurer la sécurité et la chaleur sociales. Il est aussi important de préciser que des relations d'entraide en cas de maladie, de manque de nourriture ou de la mort de l'un des membres des enfants de la rue existent. Un autre élément montrant les relations fortes entre ces « enfants de la rue » est le fait qu'ils s'impliquent à la recherche des solutions aux conflits entre eux, surtout les enfants considérés comme aînés dans le groupe.

Mots-clés : Impact, enfants de la rue, interactions et relations sociales

Abstract

Despite the efforts of the BBrundi government and national and international NGOs to reduce the phenomenon of "street children", it continues to grow. The aim of this study is to analyse the social logic underlying the commitment to life on the street, the experiences acquired and the needs of these children aged between 08 and 20. This qualitative study was carried out in Bujumbura town hall between March and April 2023. Respondents were selected using the snowball technique and semi-directive interviews and directive observation were used as survey techniques.

According to the results, "street children" form living groups to build strength and create another form of family. The group will play the role of providing them with social security and warmth. It is also important to point out that mutual aid relationships exist in the event of illness, lack of food or the death of one of the members of the street children. Another element showing the strong relationships between these "street children" is the fact that they get involved in the search for solutions to conflicts between themselves, especially the children considered to be elders in the group.

Key words: Impact, street children, social interactions and relationships

Table des matières

IDENTIFICATION DES MEMBRES DU JURY i
Dédicace ii
Remerciements iii
Résumé iv
Abstract v
Table des matières vi
Liste des sigles, abréviations et acronymes xi
Avant-propos xii
INTRODUCTION GENERALE 1
PREMIERE PARTIE : CONTOURS THEORIQUE DU PROBLEME 4
CHAPITRE I. CONSTRUCTION DE L'OBJET D'ETUDE 4
I.1. Position du problème 4
I.2. Objectifs de recherche 7
I.3. Justification et motivation du choix du sujet 7
I.4. Délimitation du sujet 8
I.5. Intérêt social 8
I. 6. Intérêt scientifique 9
CHAP II. METHODOLOGIE DE RECHERCHE 10
II.1. Démarche qualitative 10
II.2. Techniques de recherche 11
II.2.1. Recherche documentaire 11
II.2.2. Entretiens semi-directifs 12
II.2.3. L'observation directe 14
II.3. Population et terrain d'enquête 14
II.3.1. Population d'enquête 14

II.4. Les techniques d'échantillonnage 15
a) L'échantillonnage par saturation 15
b) L'échantillonnage par boule de neige 16
II.5. Les instruments de recueil des données 16
II.6. Le déroulement de l'enquête 16
a) La phase de la pré-enquête 17
b) La phase de collecte des données 18
c) Le traitement et l'analyse des données 18
II.7. Précisions conceptuelles 19
II.7.1. Introduction 19
II.7.2. La notion d'impact 19
II.7.3. La notion de la famille 20
II.7.4. L'enfant 21
II.7.5. L'enfant de la rue 22
II.7.7. Le phénomène « enfants de la rue » 23
CHAPITRE III : REVUE DE LA LITTERATURE 24
III.1. Le rôle des relations sociales dans le développement de l'enfant 24
III.2. Relations de l'enfant avec la fratrie 26
III.3. L'image de l'enfant de la rue dans la société 27
III.4. L'enfant de la rue et le concours des circonstances 29
III.4.1. Circonstances inhérentes à la société 30
a) Les causes économiques 31
b) Les causes sociologiques 31
c) Les causes psychologiques 31
d) Les causes institutionnelles : la non scolarisation et la déscolarisation 31
III.4.2. Facteurs socio-culturels 32
III.4.3. Facteurs familiaux 33

III.4.4. Les facteurs inhérents aux enfants 36
III.5. La rue au quotidien 37
a. Le travail exploité 37
b. Les carences psychoaffectives 38
c. La survie 38
d. La délinquance juvénile 39
e. La toxicomanie 39
f. Mendicité et petits services 40
g. La consommation de la drogue 41
h. La santé physique 42
i. La vie sexuelle des enfants de la rue 42
III.6. La rue, espace d'accueil 42
III.6.1. Le groupe et les « enfants de la rue » 43
III.6.2. Le groupe comme forme d'adaptation aux conditions de vie 44
III.6.3. Les relations dans le groupe 47
Conclusion du chapitre 48
PARTIE 2 : ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS 49
CHAPITRE IV. LES FACTEURS A LA BASE DE L'ENFANCE DE LA RUE 50
IV.1. Les crises sociopolitiques 50
IV.2. L'irresponsabilité des parents 51
IV.3. La famille monoparentale et la pauvreté 53
IV.4. La mort naturelle des parents 54
IV.5. La relation problématique entre l'enfant et sa marâtre 56
IV.6. L'enfant issu de la prostitution 57
IV.7. La mauvaise compagnie 59
CHAPITRE V : LES PROBLEMES RENCONTRES PAR LES ENFANTS DE LA RUE ET LEUR STRATEGIE DE SURVIE 63
V.1. Les problèmes rencontrés par les « enfants de la rue » 63

V.1.1. Problèmes liés à l'alimentation 63
V.1.2. Problèmes liés au logement 64
V.1.3. Problèmes liés à l'habillement 65
V.1.4. Problèmes liés à la santé 66
V.2. Stratégie de survie 67
V.2.1. Le port des charges 67
V.2.2. La mendicité 68
V.2.3. Le commerce des stupéfiants 70
V.2.4. Le commerce ambulant 71
V.2.5. Le vol 71
V.2.6. Le gardiennage des véhicules. 74
V.2.7.Le ramassage des vivres 75
V.2.8. La prostitution homosexuelle 75
CHAPITRE VI. ORGANISATION DES RELATIONS D'ENTRAIDE CHEZ LES « ENFANTS DE LA RUE » 78
VI.1. Organisation des « enfants de la rue » 78
VI.1.1. Formation des groupes 78
VI.1.2. Partage des tâches au sein du groupe 80
VI.1.3. Partage de logis 81
VI.2. Relations sociales entre les « enfants de la rue » 84
VI.2.1. Relation d'entraide en cas de manque d'argent ou de nourriture 84
VI.2.2. Relations d'entraide en cas de maladie ou de mort 86
VI.3 Conflits entre les enfants de la rue, origine et modalités de résolution 91
VI.3.1. Conflits d'intérêt 91
VI.3.2. Origine des conflits entre les « enfants de la rue » 93
VI.4. Mode de résolution des conflits entres les « enfants de la rue » 98

VI.4.1. Le conseil et intervention des enfants plus âgés 99

VI.4.2. Le recours aux forces de l'ordre..... 100

Conclusion..... 102

Discussion des résultats..... 102

CONCLUSION GENERALE 105

Bibliographie 109

ANNEXES 115

GUIDE D'ENTRETIEN 116

Profils des enquêtés 120

Liste des sigles, abréviations et acronymes

APECOS : Association Pour la Prise en Charge des Orphelins du Sida

ERF : Enfants en Rupture Familiale

ESR : Enfant en Situation de la Rue

IDAY : International Day of African Youth

OIDEB : Association INEZA des Droits de l'Enfant au Burundi

OPDE : Œuvre humaine pour la Protection et le Développement de l'Enfant en difficulté

PES : Projet « Enfants-Soleil »

PUF : Presses Universitaires de France

RDC : République Démocratique du Congo

REPSE : Revue de Psychologie et des Sciences de l'Education

UMOFC : Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques

UNICEF : United Nations International Children's Emergency Fund (Fonds des Nations unies pour l'enfance

Avant-propos

Ce document a pour objectif de présenter les résultats d'un travail de recherche réalisé en vue de l'obtention d'un diplôme de master en Socio-anthropologie.

Le travail a perduré durant la période de six mois, une période couvrant le qautrième et dernier semestre du cycle de master.

Cette recherche, s'est principalement concentrée sur l'analyse de l'organisation sociale des enfants de la rue, connu sous *l'impact du phénomène « Enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux »*, couplé à l'analyse des stratégies mobilisées par les « enfants de la rue » et à l'efficacité de leurs relations d'entraide.

L'outil d'analyse est la méthode qualitative.

Une telle étude se veut importante dans le sens que, l'analyse des relations d'entraide entre les « enfants de la rue » constitue la base de connaissances de la persistance dudit phénomène.

Néanmoins, des lacunes dans cette étude ne sont as à ignorer. Notre étude s'est principalement baséee sur l'impact du phénomène « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux, d'où nous invitons les futurs chercheurs à effectuer d'autres recherches notamment sur comment les « enfants de la rue » se représentent et conçoivent la société dite « normale », quel est l'impact causé par le manque de relations entre les enfants de la rue et leurs parents, auel est le sort des enfants de la rue une fois devenus adultes.

INTRODUCTION GENERALE

L'être humain doit lutter pour s'adapter et s'intégrer dans le milieu social, économique, politique et culturel dans lequel il se trouve. Mais cette adaptatipon et cette intégration ne s'opèrent pas sans difficultés surtout pour un individu en croissance psychologique, biologique, physique et intellectuelle. Pour cela, l'enfant a besoin des soins et de la protection. Dans cette activité, le cadre familial joue un rôle fondamental. La famille est le premier intermédiaire entre l'enfant et le monde extérieur. Cette tâche ne réussit pas toujours de façon totale. Des enfants quittent la famille pour divers motifs.

A part la guerre avec toutes ses conséquences (la violence, les pertes humaines et matérielles, la faim, les maladies,…), la crise économique, les problèmes familiaux, l'échec scolaire, plusieurs facteurs contribuent à l'aggravation de l'inadaptation familiale ce qui renforce le phénomène des enfants en situation difficile et particulièrement les enfants en situation de la rue.

Le phénomène « enfants de la rue » est actuellement un sujet très en vogue. Le phénomène d'enfants de la rue est devenu un problème fondamental pour un bon nombre de pays dont le Burundi. Il a pris une allure croissante après les années 1993, année rouge pour le Burundi avec la crise qui a emporté des milliers des vies humaines. Ce contexte sociopolitique de plus d'une décennie de conflit armé a eu pour conséquence la fragilisation de la société burundaise, particulièrement dans sa capacité à prendre en charge et à protéger la frange de la population la plus vulnérable constituée des femmes et des enfants.

L'augmentation des naissances, donc la non limitation des naissances joue un rôle important dans ce phénomène d'enfants en situation de la rue. Pour WERNER, « *l'explosion démographique urbaine et l'aggravation de la crise économique marginalisent des couches de plus en plus nombreuses de la population ».* (WERNER, 1994, p. 5),

La crise qu'a traversée le Burundi a engendré une importante déstabilisation des institutions et une déchirure profonde du tissu social. A ce propos, (WERNER J. F., 1994, p. 9) précise ce qui suit :

« Sont apparues la déchirure du tissu social, favorisée par la crise économique, l'atteinte des valeurs traditionnelles sacrées de solidarités, d'honnêteté, d'honneur ainsi que les déficiences d'ordre technique et éthique, du système de santé et de l'appareil judiciaire, comme les contradictions entre l'Etat et la Société civile(...) »

A cause de cette crise, l'institution familiale s'est vue détériorée et ses fonctions ne sont plus comme elles étaient. Ces enfants se sont séparés des personnes qu'ils aimaient ou ont perdu leurs parents, leurs frères et sœurs. Cette séparation et perte les laissaient dans un sentiment d'insécurité et un manque d'assurance. Ils baignent dans un climat de tension où règnent le désespoir et la peur, où le regard de l'autre fait parfois peur.

La pauvreté s'est aggravée dans pas mal de familles à cause de la fin de la solidarité traditionnelle et par conséquent l'émergence de l'individualisme. Sans assistance, ces enfants mènent une vie difficile. Ils sont laissés à eux-mêmes malgré qu'ils soient encore mineurs. Ils sont mal nourris, mal logés, mal habillés et sans soins médicaux. Certains enfants se réfugient dans la rue, là où ils croient retrouver la sécurité et la liberté pour leur survie Ils remplissent toutes les rues de la ville de Bujumbura, la capitale économique du pays et certains centres de l'intérieur.

A tous ces facteurs, s'ajoutent la toxicomanie qui est actuellement le fléau qui emporte beaucoup de jeunes comme LEDERMAN l'a constaté :

«L'homme éprouve pour lutter contre l'ennui, les tristesses, les duretés de l'existence ou sa monotonie, ou inversement pour la provocation des joies collectives liées à la vie sociale, une propension singulière à user des substances totalement inutiles au fonctionnement de ses différentes viscères : tabac, boissons alcooliques, drogues, etc.» (LEDERMAN, 1964, p. 14)

La recherche de la liberté vis-à-vis de leurs parents peut les pousser à quitter le toit familial. Cela se manifeste surtout quand l'enfant commence à fréquenter le groupe des pairs et comme ça l'enfant entre en contact avec les habitudes comportementales de la rue.

L'abandon scolaire joue un rôle prépondérant car les enfants ayant rompu avec le système scolaire avant d'atteindre l'âge de la maturité vont migrer vers les villes où ils espèrent gagner une vie meilleure ; ce qui n'est pas toujours le cas. Les échecs scolaires sont quelquefois dus à la liberté accordée aux enfants en milieu familial et cela résulte de la défaillance des parents dans son activité quotidienne d'éduquer leurs enfants. Sur ce, (UMOFC, 1959, p.109) précise :

«Nous sommes tous frappés par le manque d'éducation des enfants de nos jours. La rue devient de plus en plus un obstacle à éviter et pendant que les parents sont absents de chez eux, savent-ils où se trouvent leurs fils et leurs filles, livrés à eux-mêmes ? Il faut savoir prendre des sanctions à son égard. Il en résultera un grand bien pour lui, sinon plus tard, il sera seul à

supporter le mal qu'on lui aura fait involontairement dans un monde de plus en plus pénible et il en voudra à ses parents»

Ainsi, l'enfant arrivé dans cette nouvelle vie de la rue ne reste pas comme il était. La rue impacte ou influence la vie des enfants ; leur comportement se transforme en fonction des groupes de pairs qu'ils rencontrent dans la nouvelle vie qu'il vient d'embrasser. C'est cette modification qui permet l'adaptation de ces enfants dans la vie de la rue qui va nous préoccuper au cours de ce travail.

PREMIERE PARTIE : CONTOURS THEORIQUE DU PROBLEME

CHAPITRE I. CONSTRUCTION DE L'OBJET D'ETUDE

I.1. Position du problème

La solidarité burundaise était considérée comme une notion impliquant des devoirs réciproques entre les membres de la communauté ; et qui donnait droit, par exemple, à la nourriture gratuite, à un gîte, à une aide désintéressée, à une protection spontanée ou qui obligeait au travail en commun, au partage des peines par la communauté. Chaque personne était tenue de s'acquitter de ses devoirs coutumiers et d'assumer sa part de la vie communautaire pour recevoir en retour le soutien de la collectivité. (NAVAS j. , 1977) écrit :

« La famille était perçue non seulement comme la source du bien-être collectif et individuel, mais aussi et surtout, comme un support de valeurs sociales et culturelles symboliques d'un certain statut de l'homme en société »

L'homme aisé était une personne issue d'un clan réputé et composé d'hommes qui s'imposaient à tous par leur grand nombre, leur esprit de solidarité et d'initiative.

La sagesse populaire dit qu' « un homme isolé peut réussir à faire de la folie, mais rien de valable ». L'homme idéal était celui qui savait vivre avec les autres en créant des liens d'amitié et d'entraide. Tout homme cherchait à élargir le cercle de ses amis. Le sens d'amitié et de solidarité était même au centre de l'éducation des enfants. L'enfant était soumis à la discipline collective et considéré comme un bien commun. On habituait l'enfant à des relations d'entraide fondées sur des liens de parenté, de proximité territoriale ou culturelle. Si un membre de la famille traversait des moments durs ou de bonheur, les autres membres de la famille, les voisins, les amis et autres connaissances se mobilisaient pour se joindre à elle. Il y avait une solidarité entre les gens qui consistait en l'attachement à l'autre et cela toujours et surtout dans les bonnes actions comme dans le malheur.

Dans tous les cas, l'enfant a besoin, pour son développement, d'être nourri, vêtu, éduqué, soigné et entouré d'affection. Comme le laisse entendre (GRANT, 1994) :

« Répondre aux besoins fondamentaux de chaque enfant est une cause légitime ; c'est aussi un pas essentiel vers la solution des problèmes causés par la pauvreté, la pression démographique et la dégradation de l'environnement »

Mais suite à la crise qu'a connue le Burundi, à la crise économique que connaissent certaines familles, particulièrement à cause de la guerre ainsi que certains fléaux comme le sida d'une

part et d'autre part, on pourrait y ajouter l'émergence de l'individualisme, la situation n'est plus comme avant. Sans assistance, ces enfants mènent une vie difficile. Ils sont laissés à eux malgré qu'ils soient encore mineurs.

Face à cette situation, les enfants ont été désemparés, d'autres dégoûtés par le climat familial malsain, préfèrent quitter la maison pour aller chercher comment se faire vivre eux-mêmes comme le dit (NAHIGOMBEYE, 1993, p. 27),

«En réalité, les enfants de la rue sont le produit de la pauvreté, de la détérioration des conditions économiques et sociales, de la dislocation des familles entières et des effets pervers de l'urbanisation rapide incontrôlée qui s'accompagnent de l'éclatement des structures et de la solidarité familiale. Il apparait donc clair que de ces changements en général et celui de ces valeurs en particulier, les premiers victimes, ce sont les enfants»

Avec l'urbanisation qui se développe, ces enfants se dirigent pour la plupart dans les villes, du moins ceux du milieu rural car ceux des villes y sont déjà. Ils font cela car ils croient y trouver de quoi se faire vivre. Mais ce rêve ne correspond pas souvent à la réalité.

Cette déception mêlée aux exigences de la vie expose ces enfants à la merci du sort. Il suffit de circuler dans la rue de Bujumbura ainsi que dans d'autres villes pour s'en rendre compte.on les trouve devant les alimentations et les restaurants, on les croise dans la rue entrain de mendier ou d'exercer de petits métiers qui ne leur génèrent pas grand-chose. Et ce qui est dangereux encore, ces enfants adoptent des comportements déplorables comme le banditisme, le vagabondage sexuel, la consommation des drogues, la mendicité, la pratique du jeu du hasard, l'homosexualité, etc.

(POIRTOU, 1994, p. 580) écrit ce qui suit :

« Les enfants en situations particulièrement difficiles se caractérisent par une absence d'orientation de leur avenir. Ils ne perçoivent pas ce qu'ils deviendront demain. Ils subissent de plein fouet une déstabilisation familiale (couples instables, moyens de vie insuffisants, etc.) qui peut le mettre en danger. Ils rejoignent la rue pour s'adonner à des activités ludiques »

Toutes ces pratiques dégradent petit à petit leur personnalité et les conduisent à la marginalisation, à l'isolement ce qui n'exclut pas la consommation des drogues. Néanmoins, il est à souligner que pour (BALL, 1985, p. 58) ,

« La drogue est un acte de rupture et de communion. Rupture en regard de l'interdit que la société lui jette. Communion dans la rencontre des évadés de ce monde ».

Tout cela souvent à cause de l'incompétence de certaines personnes qui ne vivent pas en bon termes dans leurs ménages. Sur le plan éducatif, l'autorité parentale diminue petit à petit d'intensité. L'adulte a l'impression qu'il doit du respect à l'enfant et ce dernier veut participer à sa propre éducation. Avec le 20ème siècle caractérisé par l'industrialisation, la famille dans son évolution s'est heurtée à des exigences tant socio-culturelles qu'économiques. Et celles-ci ont considérablement affecté la relation d'autorité en famille. L'on observe une divergence des points de vue dans la plupart des foyers en ce qui concerne les questions de discipline et de loisirs. Par conséquent, le résultat sera que les jeunes ont sombré dans l'alcool, la drogue, certains s'adonnent aux actes de la violence, d'autres à cause de ce dérèglement d'échanges interrelationnels vont manifester des troubles de comportement.

A ce nombre, il faut ajouter ceux qui ont préféré quitter volontiers leur famille parce qu'ils ont échoué au processus de socialisation car voulant être indépendant. Ces derniers se voient exposés et des conséquences néfastes ne tardent pas à se présenter. (WINNICOTT C. , 1996, p. 82) écrit sur cela ce qui suit :

« Il est évident que la douleur causée d'avec ceux qu'on aime peut être une expérience dévastatrice pour nous tous. La chose la plus terrible est que le traumatisme peut être tellement grand et l'enfant peut perdre tout espoir et toutes sensations et peuvent s'arrêter, une voie directe vers la mort ou la dépression »

D'autres encore pour des raisons économiques décident de quitter leurs parents parce qu'ils ont constaté qu'ils ne sont pas capables de satisfaire leurs besoins afin de favoriser leur épanouissement physique, moral, affectif et intellectuel. Notons aussi qu'il y a des enfants qui sont dans la rue parce qu'ils aiment l'aventure : ce sont eux qu'on appelle les délinquants.

Dans ce travail, nous nous intéresserons à l'impact produit par le phénomène des « enfants de la rue » sur leurs rapports entre eux. Les raisons qui peuvent conduire les enfants dans la rue sont multiples comme ceux d'ordre économiques, familiaux, politiques, sociaux ; etc. Entre eux, il doit y avoir une certaine organisation et un système d'interactions. Ils mettent en place plusieurs mécanismes d'adaptation pour faire face à leurs problèmes quotidiens.

Sachant que les enfants ne réagissent pas de la même façon à une carence d'investissement, c'est cela qui nous a poussé de se poser une multitude de questions comme celles-ci : une fois

dans la rue, comment ces enfants s'organisent pour se procurer de quoi manger ? Quelles sont les conditions qui poussent les uns et les autres à dormir dans un même endroit ? Y aurait-il des interactions (interrelations) entre eux dans leur vie quotidienne? Quels sont les comportements que les enfants acquièrent de cette nouvelle vie ? Y aurait-il des conflits qui surgissent entre eux ? Comment ces enfants procèdent pour les résoudre ?

Tout ce questionnement nous a poussé d'entreprendre notre recherche pour analyser comment la rue impacte d'une façon ou d'une autre la vie des enfants

I.2. Objectifs de recherche

En entreprenant notre recherche, notre objectif est d'étudier, d'analyser l'impact du phénomène des « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux et pour cela nous nous pencherons sur les interrelations entre les enfants de la rue dans leurs logis ainsi que la description des mécanismes d'adaptation des enfants de la rue dans leur vécu quotidien. Pour ce faire, il nous faut décrire la manière dont les enfants opposent vie dans la rue et vie dans la famille, l'organisation sociale des enfants de la rue, les activités, la socialisation et les règles de coopération dans la rue, le rapport identitaire que l'enfant entretient avec le monde de la rue ainsi que ses motivations.

Objectif général :

Saisir l'impact du phénomène des enfants de la rue dans leurs rapports entre eux

Objectifs opérationnels :

1. Analyser les facteurs à la base de l'enfance de la rue ;
2. Cerner les problèmes rencontrés par les « enfants de la rue » et leur stratégie de survie ;
3. Découvrir l'organisation des relations d'entraide chez les « enfants de la rue ».

I.3. Justification et motivation du choix du sujet

Les études sur le phénomène enfants de la rue ont été déjà faites au Burundi et particulièrement en Mairie de BUJUMBURA. Après avoir lu les différentes recherches déjà effectuées dans le domaine du phénomène des enfants en situation de la rue, nous constatons que ce terrain reste encore vaste. Ce qui fait que des questions sans réponses existent encore et que d'autres chercheurs peuvent étudier d'autres aspects sur ce phénomène.

L'un des éléments de notre motivation à faire ce travail est le caractère même de ce phénomène qui ne cesse de s'amplifier malgré des interventions du gouvernement et quelques organisations humanitaires. Toutes ces organisations et associations ont pour objectif la prévention ou la réduction de l'accroissement de ce phénomène en procédant à la réinsertion familiale, à

l'encadrement de ces enfants de la rue par des centres œuvrant pour la lutte du phénomène. Mais par contre nous constatons la persistance de ce phénomène.

Partant de cela, nous comprenons que la recherche scientifique a comme préalable une motivation interne qui incite le chercheur à fournir ses efforts afin de s'enquérir efficacement de la situation qui prévaut sur le terrain.

I.4. Délimitation du sujet

Le phénomène des enfants de la rue est multifactoriel si bien que nous ne pouvons pas l'aborder dans sa totalité. C'est pourquoi nous nous limiterons à l'étude de l'impact du phénomène des « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux en Mairie de BUJUMBURA pour cerner comment ils parviennent à s'organiser et s'adapter dans cette vie.

Notre étude portera sur ces enfants car ce sont eux qui vivent au quotidien les effets de la rue. Nous travaillerons auprès des enfants qui sont en mesure de nous fournir des informations dont nous avons besoin pour la réalisation de notre travail. Nous nous limiterons aussi aux enfants qui se trouvent dans la puberté et en pleine adolescence ayant un âge compris entre 8 et 20 ans car ce sont eux qui sont caractérisés par l'esprit d'aventure et toujours à la quête d'une certaine autonomie face aux carences diverses subies dans le milieu de vie. Selon (GOODMAN, 1980, p. 30),

« (…) l'adolescence débute vers onze ou douze ans (à la puberté) et continue jusqu'à dix-huit, vingt ans »

Nous avons donc cherché des informations dans les groupes dont les enfants sont dans cette tranche d'âge.

I.5. Intérêt social

Depuis la crise de 1993, dans la ville de Bujumbura, nous observons un phénomène d'enfants qui errent dans la rue. Par contre, il est si curieux de connaitre comment ces enfants ont pu faire de la rue un lieu habitable quitte à ce qu'ils s'organisent comme une famille.

Ainsi, parmi ceux-là, nous avons rencontré une catégorie d'enfants qui dorment dans la rue et une autre catégorie qui se débrouille dans la rue en faisant des petits métiers qui leur procurent de quoi manger et qui la nuit tombée, ils rentrent. Ces enfants sont souvent confondus avec les enfants de la rue. Nous nous sommes intéressé aux enfants qui ont pris la rue comme leur propre demeure.

Bref, la pertinence sociale de notre travail se situe dans l'intérêt que suscite la compréhension de la manière dont ces enfants transforment la rue en une demeure satisfaisante semblable à la famille. La connaissance de la réalité sur ce phénomène permettra à certains centres qui sont chargés d'aider ces enfants mais aussi à l'Etat qui a envisagé un programme de la réinsertion de ces enfants dans leurs familles ou dans des familles tutrices d'avoir des connaissances approfondies sur ledit phénomène car comme le dit cet adage : Chasser le naturel, il revient au galop.

I. 6. Intérêt scientifique

Les études antérieures concernent en grande partie les thématiques des enfants dans la rue. On peut citer notamment (NSENGIYUMVA, 2010) dont l'étude porte sur les enfants qui vivent dans la rue. Dans sa thèse portant sur les *Timbayi de Bujumbura*, il a montré les mécanismes de survie pour les enfants ayant comme demeure la rue.

Quant à (RWAMO, 2015), il a fait ses recherches sur certaines causes du phénomène « enfant de la rue » et le fonctionnement de certains centres d'hébergement dont il est le fondateur. Ces centres sont entre autres l'OPDE, l'APECOS, PES et l 'OIDB.

A côté de Nsengiyumva et Rwamo, d'autres chercheurs ont eu également un intérêt particulier au niveau du même phénomène. Nous citons notamment (ININAHAZWE, 2022), Tshikaka et (Kinable, 2010), (ONU, 2010), (Marguérat, 1992) et autres. Il faut souligner que tous ces chercheurs se sont intéressés sur les enfants dans la rue et il était fort nécessaire de mener une recherche pour pouvoir comprendre les motifs internes qui renforcent les interrelations entre eux.

L'originalité de notre étude par rapport à ces recherches antérieures réside dans le fait que le présent travail de recherche veut étudier l'impact du phénomène des « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux en se focalisant sur leur organisation sociale, les types de relations qui s'opèrent entre eux et les mécanismes d'adaptation dans leur nouvelle vie. Notre apport permettra de connaître et de comprendre en profondeur le phénomène des « enfants de la rue ».

CHAP II. METHODOLOGIE DE RECHERCHE

Dans ce chapitre, nous allons passer en revue la méthode et les techniques que nous avons utilisées pour collecter, analyser et intérpréter les données reccueillies sur terrain. Nous avons privilégié l'approche compréhensive qui est appropriée avec la méthode qualitative. Sa spécificité est d'être flexible. Elle permet la triangulation théorique, des méthodes et des données. C'est dans ce sens que nous avons fait recours à deux méthodes: l'entretien semi-directif et l'analyse des données.

Selon (KWIZERIMANA, 2020, p. 13),

« La méthodologie de recherche est une voie à suivre pour aboutir aux résultats escomptés. Les chercheurs en sciences sociales disposent deux méthodes telles que la méthode quantitative et la méthode qualitative »

II.1. Démarche qualitative

Selon (HAMEL, 1997, p. 104), *le choix de la méthode dépend de l'objet d'étude: « La pertinence des méthodes utilisées est fonction de la nature du cas et de la teneur de l'objet de recherche qui justifie le choix de ce cas. »*

La démarche qualitative cherche à comprendre en profondeur un phénomène par une étude sérieuse des opinions, des idées, du vécu et des sentiments des individus ou des petits groupes d'individus. Elle considère chaque sujet dans sa singularité et la qualité de l'information prime sur la quantité.

Selon (Schaut, 2014, p. 88), la méthode qualitative *« (...) s'inscrit dans une démarche dite compréhensive, désireuse de comprendre le monde social du point de vue de l'acteur en adoptant une démarche inductive, partant sur des espaces de vie, à la recherche de ce qu'il a à dire, de ce qu'il fait et de ce qu'il pense »*

Cette approche repose sur une conviction selon laquelle seuls les interviewés ont véritablement quelque chose à révéler au chercheur qu'il ne sit pas encore. Elle nous permettra de collecter des infornmations dans un système complexe pour comprendre l'organisation sociale des ER En Mairie de Bujumbura.

De plus, ce n'est ni le comptage ni la quantification, mais la qualité des données qui est envisagée.

Le choix de cette méthode a été motivé par le fait u'elle permet de prendre en considération les réponses de l'enquêté données soit verbalement et gestuellement, bien qu'elle se rapporte à un nombre limité des cas ou pour des recherches au nombre réduit d'enquêtés. Nous avons voulu considérer les sujets de rechercheurs comme des sujets actifs qui connaissent les raisons objectives de leurs comportements. Notre objectif était d'expliquer un fait social et non pas de le décrire. Une simple manière d'expliquer ce que les acteurs font par ce qu'ils disent qu'ils font. C'est la raison pour laquelle l'absence de la réponse, les gestes, les mimiques, le regard, …ont été connsidérés comme des éléments ayant un sens et méritant d'être analysés comme une réponse comme d'autres.

Cependant, le coix des techniques et d'instruments de récolte des données s'impose au service de laméthode de la recherche. Il nous a fallu, en plus de la méthode, des techniques. Dans cette recherche, nous avons fait recours à la recherche doumentaire, les entretiens semi-directifs comme technique de recherche et le guide d'entretien comme instrument de recherche.

II.2. Techniques de recherche

Il convient au chercheur de faire un bon choix de la technique qui cadre bien avec sa recherche. La démarche qualitative permet la triangulation des méthodes. De notre côté, nous avons privilégié la recherche documentaire, l'observation directe et l'entretien semi-directif

Comme le phénomène « Enfants en Situation de la Rue » est actuellement en vogue, travailler sur ce phénomène invite le chercheur à diversifier les stratégies de recherche pour se rendre sûr de produire un travail ayant un impact sur l'amélioration des conditions de vie de la population. La phase de collecte des données tant théoriques qu'empiriques du présent travail a eu recours aux techniques de recherche documentaire et entretiens semi-directifs et l'observation directe.

II.2.1. Recherche documentaire

La recherche documentaire est la phase primordiale de toute recherche documentaire. (POCHET, 2005, p. 18), parlant de la recherche documentaire précise que *« l'origine de l'information scientifique doit très largement être trouvée auprès d'un auteur (nom d'une personne), ou d'une collectivité d'auteurs (nom d'une institution ou affiliation) qui a réalisé un travail de recherche ou un travail d'étude, a obtenu des résultats qui constituent une information »*

Pour cet auteur, les résultats sont publiés dans des documents sous différentes formes et sur différents supports. Ces divers documents constituent ce qu'on appelle en sciences sociales et

humaines l'état de l'art sur laquelle doit nécessairement se fonder la véracité et l'efficacité des productions scientifiques en sciences sociales.

Selon le même auteur, *« savoir se documenter, c'est bien savoir comment et où trouver l'information, mais aussi c'est savoir comment lire et comprendre l'information, savoir évaluer si elle répond aux besoins et savoir la gérer et l'utiliser pour communiquer »*

Dans cette logique, pour extraire de la littérature ce qui présente un intérêt réel pour la compréhension de notre sujet de recherche, nous avons fait recours à plusieurs types documents dont les ouvrages. Il s'agit des livres des dictionnaires, des encyclopédies, des ouvrages collectifs, des rapports d'activités des ONGs, des mémoires, des thèses et des articles,…

L'accès aux documents a été facilité par l'accès au texte intégral par consultations des documents dans les diverses bibliothèques de l'université du Burundi. En plus de cela, l'accès aux documents a été facilité également par des recherches sur l'internet en version électroniques.

Après avoir collecté les documents, nous avons sélectionné, critiqué et classé ceux qui paraissent pertinents car tous les documents n'avaient pas la même portée significative vis-à-vis de notre sujet de recherche. Les informations qui en ont découlé nous ont servi de base de référence dans l'analyse, argumentations ou démonstration des résultats issus des entretiens semi-directifs.

II.2.2. Entretiens semi-directifs

Bon nombre de techniques existent dans les sciences sociales et humaines mais on ne peut pas les utiliser toutes dans une seule étude. Il importe e faire un choix selon le sujet d'enquête, la qualité d'informations à recueillir et la population sur laquelle porte l'enquête.

Ainsi notre objectif était de cerner l'impact du phénomène des « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux; donc ceux qui ont choisi la rue leur propre demeure, d'où nous avons privilégié l'entretien semi-directif.

Généralement, la connaissance ne peut se faire que grâce à des contacts directs avec les personnes qui les ont vécues. Cette technique nous a paru plus efficace et pertinente car elle permet au sujet de décrire les faits tels qu'il les comprend ou les vit. (FESTINGER, L. et KATZ, D.,1972, p.385) sont beaucoup plus précis en disant :

« La science sociale fait de plus en plus appel à des faits que seuls peuvent rapporter les individus qui en ont fait l'expérience personnelle. Ce n'est que grâce à des contacts directs

avec les intéressés que l'économiste, le sociologue, l'anthropologue, le psychologue peuvent atteindre leurs attitudes, leurs perceptions, leurs espérances ou leurs projets ».

Les enfants vivant dans la rue sont donc les seuls capables d'exprimer ce qu'ils vivent, ce dont ils ont besoin ainsi que les problèmes qu'ils rencontrent car l'entretien les permet selon (BOURDIEU, 1993, p. 906) *« d'entrer dans ses vues, ses sentiments, dans ses pensées, avec la construction méthodique, forte de la connaissance de conditions objectives, communes à toute une catégorie »*

Le choix de l'entretien semi-directif a été motivé par le fait qu'elle donne au sujet concerné a l'occasion de s'exprimer librement puisqu'elle renferme des questions ouvertes. En plus, elle permet non seulement de saisir ce que ce dernier dit, mais aussi ses mimiques (l'acquiescement ou le hochement de la tête, le tremblement des mains ou du corps en général, le regard, la tenue vestimentaire, …). Bref, c'est tout son corps qui s'exprime et ainsi aucun détail ne doit échapper à l'enquêteur. Pour (RAMOS, 2015, p. 7) ajoute que :

« Il est l'une des techniques d'enquête utilisées dans la recherche en sciences sociales et son choix dépend de ce qu'on cherche à analyser. L'entretien a d'abord pour fonction de reconstruire le sens subjectif, le vécu des comportements des auteurs sociaux »

Les entretiens semi-directifs constituent une part importante dans les recherches en sciences sociales. Pour (Gauthier, 1997, p. 90) Savoie-Zajc, *« l'entrevue semi-dirigée consiste en une interaction verbale animée de façon souple par le chercheur. Celui-ci se laisse guider par le rythme et le contenu unique de l'échange dans le but d'aborder, sur un mode qui ressemble à celui de la conversation, les thèmes généraux qu'il souhaite explorer avec les participants à cette recherche ».*

Il s'agit d'une technique qui privilégie le face à face (interaction interpersonnelle liant l'interviewé et le chercheur), et qui met l'accent sur un certain nombre de questions consignées au départ dans un guide d'entretien par le chercheur et auxquelles l'enquêté est amené à s'exprimer.

Le chercheur aide l'enquêté en reformulant ou en relaçant le dialogue, en cas de blocage ou de résistance. Mais de plus, cette technique oblige, selon Berthier, N., l'enquêteur *« (…) utiliser un savoir-faire professionnel pour parvenir à motiver l'enquêté avec attention et gentillesse et l'amener à fournir des informations valables et non des informations pour faire bonne impression ».*

Ainsi, dans cette recherche, douze entretiens semi-directifs ont été réalisés. Tous ces entretiens ont été faits dans des lieux choisis en fonction des caractéristiques d'accessibilité par les enquêtés, le calme et la position par rapport aux domiciles des enquêtés. Tous ces efforts ont été conjugués pour ne pas gêner l'enquêté et biaiser l'entretien mais aussi pour que l'enquêté soit à l'aise. Le respect et l'empathie envers nos enquêtés ont caractérisé nos attitudes. Les heures. Le guide d'entretien et le téléphone pour l'enregistrement de l'entretien ont servi d'instruments d'enquête. Cependant, l'accord de l'entretien s'est avéré nécessaire avant de démarrer l'enregistrement. Au début de l'entretien proprement dit, nous avons présenté l'objectif et le sujet de recherche en invitant l'enquêté à se présenter.

II.2.3. L'observation directe

Pour Bastien, « *L'observation directe implique de la part du chercheur une immersion totale dans son terrain, pour tenter d'en saisir toute subtilité, au risque de manque de recul et de perdre en objectivité* »

L'observation directe suppose également la présence de l'observation au fait social qu'il observe. L'observation directe suppose une absence totale de médiation entre l'observateur et ce qui est à observer (Campenhoudt, 2014 :37).

Quant à Anne Marie Arborio*, « les sciences sociales sont des disciplines d'observation de la vie sociale ».*

Cette technique nous sera utile dans la collecte des données dans l'immédiat sans passer par l'interview avec les enfants dans la rue. Le but étant donc ici de saisir leurs regards, leurs façons de répondre, leurs postures et d'observer leurs mécanismes de survie.

II.3. Population et terrain d'enquête

La validité et la faisabilité de toute recherche exige la précision de l'univers d'enquête. La constitution de l'échantillon impose quant à elle des techniques d'échantillonnage bien choisis. Ainsi, les jeunes vivant dans la rue ayant un âge compris entre 08 et 20 ans sont choisis comme population d'enquête.

II.3.1. Population d'enquête

Dans un travail de recherche, après avoir fixé l'objectif de l'étude et après la fixation des objectifs spécifiques, la tâche du chercheur qui reste est de préciser la population d'enquête avec exactitude. Pour (Mucchielli, 1973, p.16), *« L'univers d'enquête est l'ensemble du groupe humain concerné par les objectifs d'enquête ».*

Comme notre sujet est articulé sur l'impact du phénomène « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux, la population d'enquête de notre objet d'étude est la Mairie de Bujumbura qui regorge beaucoup d' « enfants de la rue ».

Il est une évidence que sans la population d'enquête, aucun chercheur ne peut prétendre à avoir accès aux données empiriques. Ainsi, selon (ANGERS, 1997, p. 226)*, la population d'enquête est définie comme l'ensemble du groupe humain concerné par les objectifs d'enquête et qui ont une ou plusieurs caractéristiques en commun qui les distinguent des autres sur lesquels porte l'investigation.*

La population d'enquête est, donc, la seule voie la moins risquée et la plus indiquée pour fournir au chercheur des informations utiles dont il a besoin. C'est pourquoi pour (Gotman, 1992, p. 20), *« définir la population, c'est sélectionner des personnes que l'on veut interroger et à quel titre, déterminer les auteurs dont on estime qu'ils sont en position de produire des réponses aux questions que l'on pose ».*

En effet, notre étude a porté sur les enfants de la rue de la Mairie de Bujumbura. Concernant les critères d'inclusion, ont été inclus tous les enfants qui vivent dans la rue ayant accepté de participer à l'entretien et ayant une tranche d'âge comprise entre 08 et 20 ans. Les « enfants de la rue » résidant sur les bords de la rivière Ntahangwa, auprès de l'école Stella Matutina, tout près du Supermarché chez Dimitri, ceux résidant à Gisyo (Kanyosha) tout près de la rivière Muha, dans les maisons non achevées ou démolies à Gikoto, Buyenzi et Cibitoke. D'autres enfants qui ont constitué notre population d'enquête sont des « enfants de la rue » qui dormaient dans des caniveaux de Nyakabiga, Bwiza et Jabe.

Grawitz, politologue, souligne que *« toute recherche ou application de caractère scientifique en sciences sociales comme dans les sciences en général, doit comporter l'utilisation des procédés et opérations rigoureux, bien définis, transmissibles, susceptibles d'être appliqués à nouveau dans les mêmes conditions, adaptés au genre de problème et de phénomène en cause. Ces sont là des techniques »* (Grawitz, 1995).

II.4. Les techniques d'échantillonnage

a) L'échantillonnage par saturation

Le critère d'échantillonnage par saturation est l'une des techniques utilisées dans des recherches qualitatives. Dans la perspective de Jean Emile Charlier et Luc van Campenhoudt (2014),

sociologues, quand les données deviennent redondantes au niveau de la recherche, on peut arrêter la recherche. Il n'y a aucun intérêt de continuer à interroger d'autres informateurs.

b) L'échantillonnage par boule de neige

En sociologie et en anthropologie, l'échantillonnage par boule de neige fait référence à une technique d'échantillonnage non probabiliste (qui comprend l'échantillonnage raisonné) dans laquelle un chercheur commence par une petite population d'individus connus et élargit l'échantillon en demandant à ces premiers participants d'en identifier d'autres qui devraient participer à cette étude.

Cette technique nous a permis de trouver différents enfants dans la rue par l'intermédiaire de leurs pairs. Comme ces derniers se trouvent éparpillés dans différents endroits, il sera le meilleur moyen de les rencontrer le plus facilement possible.

II.5. Les instruments de recueil des données

Dans la collecte des informations sur terrain, les instruments que nous avons utilisés sont les suivants : l'enregistreur, le carnet des notes, le téléphone et le stylo.

II.6. Le déroulement de l'enquête

Après la phase de la pré-enquête, nous avons commencé l'enquête proprement dite. Les informations recueillies émanent des entretiens et des observations effectués avec les « enfants de la rue ».

Nous avons commencé notre travail de terrain au mois de Mars. Après avoir élaboré un guide d'un entretien, nous nous sommes directement rendu sur terrain. Notre groupe cible était constitué des enfants de la rue dont nous avons donné la définition au début de notre travail. Ces derniers ont l'âge compris entre 08 et 20 ans. Le terrain d'enquête a été la Mairie de Bujumbura. Nous l'avons choisie parce que le milieu urbain constitue, pour les enfants de la rue, un espace de débrouillardise. Ce milieu leur procure différentes stratégies qu'ils mettent en œuvre pour assurer leur survie.

Ainsi notre enquête a porté sur vingt « enfants de la rue ». Avant de passer aux entretiens, nous avons d'abord fait des descentes sur terrain pour faire une observation directe sur les « enfants de la rue ». Ces descentes consistaient à nous rendre dans les différents sites pour voir la réalité sur ces lieux pour détecter les endroits de regroupements préférés par ces enfants.

Les moments favorables de ces descentes étaient aux environs de 19h. C'est à ce moment-là qu'il nous était facile de distinguer les « enfants de la rue » des « enfants dans la rue ». Après

cette étape et sous le guide de quelques « enfants de la rue », nous avons pu repérer les sites d'hébergement des différents groupes d' « enfants de la rue ». Dès lors, il nous été facile de suivre nos sujets d'enquête pour enfin voir les activités auxquelles ils s'adonnent pendant la journée et la nuit. Tout ce qui était nécessaire à notre sujet d'enquête était noté dans un carnet de bord que nous portions sur nous lors de l'observation systématique. Tous les entretiens que nous avons eus avec les « enfants de la rue » se sont déroulés pendant la nuit aux environs de 19h parce que c'était le moment auquel ils se regroupent pour partager ce qu'ils ont reçu, manger et fumer. Il y a aussi des enfants qui préféraient dormir à cette heure et d'autres se livraient à des jeux de hasard. Lors des entretiens avec ces enfants, nous appelions un à un et nous nous mettions dans un endroit calme. Le matériel que nous avons utilisé était constitué par un appareil enregistreur (notre téléphone) pour éviter toute omission éventuelle lors de l'analyse de contenu de nos enquêtés. Chaque fois que nous voulons commencer une interview, nous commencions à nous présenter et à présenter l'objet de notre visite. Nous lui garantissions l'anonymat de ces informations. Au cours de l'entretien, nous posions des questions et nous laissions l'enquêté s'exprimer. Nous intervenions par des relances ou orientations si c'était nécessaire pour l'aider à rester dans le cadre de l'entretien ou pour avoir des précisions et des éclaircissements.

Toutefois, nous leur avons réservé une attitude d'empathie et d'écoute, nos discussions étaient nourries de sourires.

Néanmoins, des difficultés n'ont pas manqué. En premier lieu, le problème auquel nous nous sommes heurté est que nous devions faire des interviews pendant la nuit. Tous les entretiens débutaient vers 19h précisément et se terminaient vers 21h. Souvent nous manquions de bus pour se déplacer à pieds.

Un autre problème que nous avons dû faire face est que notre enquête s'est déroulé pendant la saison pluvieuse au mois d'Avril 2023. Ainsi il nous est arrivé d'interrompre l'interview à cause de la pluie. Nous étions obligés de se fixer un autre rendez-vous pour la suite de l'interview.

a) La phase de la pré-enquête

Avant l'enquête proprement dite, le premier principe était de prendre connaissance avec le terrain d'enquête, de prendre contact avec les sujets concernés. Dans cette phase, la préoccupation était liée à la négociation des terrains. Nous avons procédé à l'inventaire d'espaces d'observation. C'est-à-dire connaître différents endroits où l'on peut rencontrer les

enfants de la rue. La réalisation e la pré-enquête est donc importante car elle permet au chercheur non seulement de se familiariser avec le terrain mais aussi de mettre à jour le guide d'entretien. Notre pré-enquête a été effectuée dans quatre sites où se logent les « enfants de la rue » : la maison en cour de construction se trouvant à GISYO tout près de la rivière Muha, à côté du Supermarché chez Dimitri, un endroit aménagé tout près de la rivière Ntahangwa côté Buyenzi et un autre site qui se trouve à l'Ecole primaire Stella Matutina.

b) La phase de collecte des données

- **Langage utilisé**

Notre recherche a été effectuée auprès des enfants dont la plupart ont un niveau primaire. Pour faciliter la communication et la bonne compréhension, nous avons opté d'utiliser la langue maternelle : le kirundi.

- **Le non jugement**

En sciences sociales, le chercheur est appelé à prendre une distance par rapport à ce qu'il sait déjà ou à ce qu'il entend dire. Il s'agit de la déconstruction des préjugés. On doit donc la présente notion aux différents chercheurs notamment Quivy Raymond et Luc Van Campenhoudt, 2010 ; Emile Durkheim, 1895 ; Serge Paugam, 2012.

Au sujet du non jugement, le sociologue Kaufman s'exprime de cette façon : « Pour parvenir à s'introduire dans l'intimité effective et conceptuelle de son interlocuteur, l'enquêteur doit totalement oublier ses propres opinions et catégorie de pensée. Ne penser qu'à une chose : il a un monde à découvrir, plein de richesses inconnues qui ont immensément à nous apprendre. Mais pour cela, toute attitude de refus ou d'hostilité doit être évitée, quelles que soient les idées et les comportements de celui qui parle : il faut simplement chercher à comprendre, avec amour et considération avec aussi une intense soif de savoir » (Kaufman, 1996 :51).

- **Ecoute et la culture d'empathie**

L'écoute et l'empathie sont des instruments les plus indispensables dans la collecte des données. A ce sujet, Jean Emile Charlier a agi de telle sorte : *« Dans la méthode de l'entretien qualitatif, la capacité d'écoute du chercheur est essentielle ; c'est la source de son intuition analytique. Plus et surtout mieux on écoute, plus les idées et les intuitions surgissent »* (Charlier, 2014 :102).

c) Le traitement et l'analyse des données

Après avoir terminé le travail de terrain, nous avons pris le temps de retranscrire toutes les informations recueillies auprès des enquêtés. Ces dernières sont regroupées suivant les thèmes

que nous avons formulés en tenant compte de nos objectifs de recherche. Après la retranscription des données, nous avons procédé à l'analyse du contenu pour interpréter les résultats.

Citant Bardin, Nikuze montre que *« l'analyse de contenu est un ensemble de techniques d'analyse des communications. Il ne s'agit pas d'un instrument mais d'un éventail d'outils, ou plus précisément d'un même outil mais marqué par une grande disparité dans les formes et adaptable à un champ d'application plus étendu : les communications »* (Nikuze, 2020 : 32).

Il ajoute aussi que, l'analyse du contenu demande un effort d'interprétation qui balance entre deux pôles, d'une part, la rigueur et l'objectivité, d'autre part la fécondité de la subjectivité (Ibid.).

Ainsi l'analyse du contenu est un ensemble disparate de techniques utilisées pour traiter des matériaux linguistiques. Ces matériaux peuvent avoir été recueillis au moyen d'enquêtes ou d'interviews ou bien ce sont des matériaux naturels, regroupés en vue d'une recherche, tels que des articles, des journaux, des récits, des témoignages, des discours politiques, des œuvres littéraires, etc. Tout ce qui est dit ou écrit est susceptible d'être soumis à une analyse de contenu.

II.7. Précisions conceptuelles

II.7.1. Introduction

Pour éviter toute confusion, il s'avère nécessaire d'éclaircir certains concepts. Comme le sens d'un mot change d'un contexte à un autre, dans la même logique, un même mot peut comporter des significations différentes selon qu'on se réfère au domaine politique, social, culturel, scolaire, économique, etc.

Afin d'éviter de nous plonger dans la polémique qui entoure la définition de certains termes, et pour faciliter la bonne compréhension de tous ceux qui vont nous lire, nous élucidons certains concepts. Ainsi, nous adopterons une définition opérationnelle pour chacune des notions que nous avons à clarifier.

II.7.2. La notion d'impact

L'emploi de ce terme est particulièrement ambigu selon le domaine dans lequel on est. C'est ainsi que certains parlent d'impact, d'autres d'effets ou des conséquences et une grande confusion existe dans l'usage de ces concepts.

Selon le Petit Larousse (LAROUSSE, 1989, p. 756), l'impact signifie : *« Tout effet direct ou indirect d'une action* » et pour que cet effet se produise, il doit y avoir nécessairement au moins deux variantes : la variante chose et la variante personne. Nous en arrivons maintenant à dire qu'il s'agit d'une action qu'une chose exerce sur une personne ou qu'une chose exerce sur une autre chose.

L'impact implique donc un « feed-back » si nous nous référons au système de communication. En effet la rue exerce une influence capitale sur la vie actuelle et future de l'enfant en situation de la rue. Si nous parlons d'impact de la rue sur la vie des enfants, nous voulons montrer ce que l'effet de la rue peut produire chez l'enfant.

Pour (Dictionnaire Universel, 2008, p. 627), l'impact vient du mot latin « impactum » qui signifie « heurter ». L'impact signifie selon le même auteur « collision, heurt ». Il le définit également comme « effet d'une action forte ou influence »

D'une façon générale, nous avons utilisé le terme « impact » pour indiquer tout effet direct ou indirect d'une action. Cet effet est multiforme : nous pouvons citer par exemple les conséquences, les résultats, les réactions du public visé par cette action. Pour le cas qui nous concerne, nous pouvons dire que ces effets sont des conséquences provoquées par la rue sur l'avenir des enfants qui l'ont préféré comme leur véritable demeure.

II.7.3. La notion de la famille

Selon (SILLAMY, 1992, p. 475)

« La famille est l'ensemble des individus unis par le mariage, du sang ou de l'adoptation qui vivent ensemble sous un même toit, ou s'ils sont séparés, reconnaissent un foyer commun »

Au sens large, « *la famille est l'ensemble des personnes liées entre elles, par le mariage et par la filiation ou exceptionnellement par l'adoption ou la succession des individus qui descendent les uns des autres, de génération en génération »*

Au sens restreint, la famille se définit comme suit : elle est l'ensemble des personnes apparentées vivant sous le même toit et même sang (père, mère et enfants). (BIANCHERI, 1965, p. 301), quant à lui, définit la famille comme : *« un groupe social fondamental de structures et de fonctions très diverses »*

Il est très difficile d'en donner une définition unique et précise. En effet, cette notion renvoie à une réalité dynamique qui varie dans le temps et dans l'espace. Les définitions qu'en donnent

(LAFON, 1973, p. 473) témoignent de façon nette l'évolution des idées à ce sujet. A l'origine, la famille est :

« L'ensemble des personnes, parentés ou non, maîtres ou serviteurs, qui vivent dans une même maison. Puis, ensemble ou succession des personnes unies par le sang ou le lien de mariage (lien de parenté ou d'alliance) même si elles ne vivent pas sous le même toit (race, lignée, descendance).

Nous voyons que dans cette définition, LAFON se base sur deux caractéristiques du lien familial à savoir le même sang et le toit commun. Notons aussi que la famille peut signifier un lieu de médiation permettant la structuration de la personne et l'établissement d'un lien entre personnes et société. Le rôle de la famille dans l'éducation des enfants est indispensable et si elle n'est pas présente, l'éducation n'a pas sa place et peut contribuer au renforcement du phénomène « enfant de la rue »

Cela dit que si dans une famille, il y a des disputes entre les parents, ces derniers n'assurent pas un bon encadrement à leurs enfants. Ils prennent le chemin de la rue et y résident. Ainsi, à part les difficultés que peuvent connaitre les enfants, il faut ajouter les désastres naturels et leurs effets comme : la sécheresse, les inondations, les famines et les maladies,…

Ainsi les enfants issus de ces familles traversent des situations particulièrement difficiles comme le dit (POIRTU, 1994, p. 580) :

« Les enfants en situations particulièrement difficiles caractérisées par une absence d'orientation de leur avenir. Ils ne perçoivent pas ce qu'ils deviendront demain. Ils subissent de plein fouet une déstabilisation familiale (couples instables, moyens de vie insuffisants, etc) qui peut le mettre en danger. Ils rejoignent la rue pour s'y adonner des activités ludiques »

II.7.4. L'enfant

Selon le dictionnaire de psychologie, le terme « enfant (du latin « infans ») désigne :

« L'être humain qui n'a pas encore acquis l'âge de la parole. Dans son acception actuelle en Psychologie, le terme d'enfance désigne une étape de développement de l'être humain qui, selon les auteurs, se trouve entre la naissance et la maturité, entre la naissance et la puberté ou encore entre l'émergence du langage et la puberté ».

Selon (Dictionnaire Universel, 2008, p. 434), un enfant se définit comme *« être humain, de la naissance jusqu'à la puberté »*

Nous comprenons que l'enfant signifie quelqu'un qui n'a pas encore atteint l'âge de la maturité et qui par conséquent doit être aidé par l'adulte pour accéder à l'état adulte.

II.7.5. L'enfant de la rue

Ils considèrent la rue comme leur foyer et leurs copains comme leur famille. Les contacts avec la famille biologique sont quasi inexistants. Pour certains, le mot « famille » n'a plus aucun sens ce qui rend impossible la réintégration en famille ou l'adoption.

Les enfants de la rue sont des enfants qui, suite aux problèmes sociaux et/ou économiques, ont choisi la rue comme leur demeure. Ils n'ont pas de contacts avec le milieu socio familial et prennent la rue comme chez eux. Pour y vivre, ils se mettent à mendier, à fouiller les ordures, à voler, et à pratiquer certains métiers comme porter les charges, laver ou garder les véhicules, vendre des produits divers comme les sachets, la prostitution,….

Une fois abandonné ou laissé à lui-même, les risques pour l'enfant sont grands puisqu'il cherche l'asile dans la rue. Voici la définition que (MORCH, 1984, p. 12) donne à l'enfant de la rue :

« Est considéré comme enfant de la rue toute fille ou garçon n'ayant pas atteint l'âge de la maturité, pour qui, la rue, au sens large, comprenant les bâtiments, terrains vagues et sans source des moyens d'existence et qui est inadéquatement protégé, encadré, dirigé par un ou des adultes responsables »

Ces enfants voient la rue comme une bonne chose, à côté des camarades de leur âge ou en peu plus âgés qu'eux. Ils s'adonnent au banditisme, à la toxicomanie, aux bagarres, aux jeux du hasard, à l'homosexualité, à l'ivrognerie, au tabagisme et à d'autres maux de genre.

Le (Dictionnaire Universel, 2008, p. 1109) définit le fait d'être dans la rue comme *« être sans domicile, être dans la misère ».*

Selon (l'UNICEF, 1994), un enfant de la rue est : *« un garçon ou une fille pour qui, la rue, au sens le plus large du terme, est devenu le domicile habituel et/ou une source de revenu, et qui n'est pas suffisamment protégé(e), encadré(e) par des adultes responsables ».*

(NYARUSHATSI, 1999, p. 18) de sa part définit l'enfant de la rue comme :

« Une personne impubère qui a fait de la rue sa demeure, qui reste dans la rue même la nuit : il dort dans la rue, sous les escaliers ou sous les ponts. »

Ces enfants n'ont aucune attache familiale; ils ont organisé un cadre de vie ou de survie dans la rue. Toutefois, il faut différencier ces « enfants de la rue » des enfants dans la rue.

Pour les enfants dans la rue, la rue ne constitue que le lieu d'une activité économique; ils rentrent chez eux tard la nuit. Selon NYARUSHATSI, R. (1999, p .8), un enfant dans la rue est :

« Une personne impubère qui passe la longueur de la journée à errer en mendiant ,en volant, en exécutant de petits travaux, en vendant des petits articles divers, etc. et qui, la nuit tombée, rentre dans sa famille. »

Il est important de préciser que les « enfants de la rue » diffèrent des « enfant dans la rue ». Les « enfants dans la rue » ne dorment pas dans la rue. Ils passent son temps dans la rue en cherchant la charité des passants ou en cherchant de l'argent par d'autres manières. Et le soir, ils reprennent le chemin de chez eux pour y rester la nuit et le lendemain retournent dans la rue avec la même mission. L'argent qu'ils gagnent dans la rue aide leur famille et souvent, le fait que cet argent peut suffire une seule journée pousse ces enfants à fréquenter la rue presque tous les jours.

Comme l'écrit (WERNER J. , 1994), *« ils se caractérisent par une grande fragilité et vulnérabilité et une extrême mobilité pour survivre et échapper aux dangers permanents »*

II.7.7. Le phénomène « enfants de la rue »

Par ce terme, nous entendons l'ensemble des acteurs qui entrent en jeu dans le déclenchement et l'évolution du processus « enfants de la rue ».

Dans ce sens, le nombre de ces enfants évolue au jour le jour que ce soit au Burundi ou ailleurs. Au Burundi, malgré les efforts déployés par l'Etat en collaboration avec les personnes intéressées, le nombre d'enfants de la rue ne cesse d'augmenter. Actuellement ; même les centres ruraux du pays connaissent ce phénomène. Cependant, même si ce dernier existait, le nombre d'enfants a augmenté avec la crise qui a frappé notre pays depuis octobre 1993.

En plus de cette crise, d'autres facteurs comme la modification des valeurs sociales, la méfiance entre les voisins parfois même au sein d'une même famille en sont aussi à la base du phénomène « enfants de la rue ».

Par ailleurs, les structures des biens et des propriétés et surtout les migrations de populations fuyant les combats, ont occasionné un changement certes négatif et presque irréversible de la famille burundaise.

CHAPITRE III : REVUE DE LA LITTERATURE

III.1. Le rôle des relations sociales dans le développement de l'enfant

Personne n'ignore que l'enfant, pour grandir harmonieusement, a besoin de vivre dans une famille où il se sent en sécurité en recevant amour et chaleur sociale des membres de sa famille à savoir le père, la mère, les frères et sœurs et l'entourage. Son développement dépendra alors du genre des relations qu'il entretient avec les membres de sa famille. (TIECHE, 1979, p. 368) parlant de la période d'adolescence qui est souvent caractérisée par les conflits d'opinions entre parents et adolescents écrit :

« Ce qu'il faut surtout au momen d'une transformation si profonde, c'est un contact à la fois permanent et sympathique ente parents et enfants. Ces derniers doivent se sentier parfaitement à l'aise à la maison. Quand un adolescent exprime des opinions qui heurtent les croyances des parents, ceux-ci ne doivent pas répondre par un reproche, ni même par le mépris. Le raisonnement tenu peut être erroné, mais seul un autre raisonnement peut mettre cette erreur en évidence. Il faut toujours considérer avec intérêt respect les questions que posent les jeunes »

En effet, l'enfant a avant tout besoin de la sécurité, et ce mot résume en pratique l'ensemble des conditions nécessaires à une bonne évolution sociale, la sécurité matérielle n'étant que l'un des aspects de ce besoin. (VANDENPLAS, 1979, p. 97) , soulignant l'importance des parents précise que *« Les parents fournissent à l'enfant des modèles à imiter, ils emploient des pratiques éducatives pour encourager les comportements désirables et enfin ils entretiennent avec l'enfant des relations gratifiantes »*

De même, un enfant placé dans un milieu familier se sent en sécurité quand il auprès de lui la présence d'un adulte familier dont il connait le pouvoir protecteur.

L'amour de la mère est nécessaire au développement de l'enfant non seulement sur le plan social et affectif mais aussi sur le plan physique et intellectuel. Cet amour doit être un véritable amour qui se fonde autour des bonnes relations entre les partenaires du foyer familial.

Pour (POROT, M., 1959, p.19-14),

« Le bon sens populaire avait depuis longtemps reconnu qu'un enfant aimé était un enfant heureux. La méthode scientifique n'a fait, une fois de plus que confirmer cette intuition du cœur des gens simples. Cet amour doit être un amour vrai, de ceux qui se font sentir plus ce qu'ils ne s'expriment. Il se masque souvent sous des allures bourrues. Mais l'enfant s'y trompe rarement. Par contre, les manifestations extérieures d'un amour de commande, les baisers sans élan réel,

sans besoin de la part de celui qui les donne, les jouets, les bonbons, ne peuvent tromper un enfant mal aimé ».

Au fait, l'enfant est très sensible aux interrelations au sein du foyer familial. Sur le plan social, la réalité cachée influe beaucoup sur l'enfant. L'enfant sent, avec certitude, la réalité affective qui se cache parfois derrière des apparences qui parviennent à tromper les parents.

Ainsi, l'amour ne peut jouer son rôle sécurisant que si l'enfant se sent accepté dans sa famille. Une autre condition de la sécurité de l'enfant est la stabilité du milieu familial. Les fixations, les identifications risquent d'être profondément troublées dans leurs manifestations si au lieu de ce terrain ferme et bienveillant grâce auquel l'enfant peut s'adapter progressivement aux exigences de la vie, il ne rencontre qu'un sol mouvant, non homogène, pauvre en valeurs affectives où sa croissance ne sera pas assurée dans des conditions optimales.

L'enfant a besoin de savoir là où il va. Incapable pendant longtemps d'un jugement et d'une appréciation autonome, il a un besoin impérieux d'un cadre de références certaines, d'une voie tracée, sans discussions possibles, en un mot, d'une autorité.

(POROT, M., 1959, p.19) l'explique :

« C'est la constance du cadre de référence qui importe ; à la condition qu'il existe une certaine permanence des données de base, les changements de détails ne peuvent troubler l'enfant ».

Donc, rien n'est plus néfaste au développement de l'enfant que l'incertitude, c'est aux parents de fixer une fois pour toutes les buts à atteindre, les idéaux à viser, à définir ce qu'il faut faire et ce que l'on ne doit pas faire.

Néanmoins, l'enfant ne grandit pas toujours dans une famille où il reçoit toujours de la chaleur sociale. Il arrive que l'enfant vive dans un autre milieu où il ne prend pas le chemin tracé par les membres de la famille en ce qui concerne son développement social. Autrement dit, l'homme n'est homme que quand il est en relation avec autrui. En d'autres termes, la nature humaine n'a de sens qu'à travers les relations d'homme à homme. Et ces relations sont qualifiées de « véritablement humaine » à partir du moment où elles s'expriment à travers les émotions et les sentiments.

Cela étant, l'amour, l'acceptation, la stabilité sont des piliers de la sécurité, condition essentielle du développement social de l'individu humain. Et dans une très grande mesure, ce sont les interrelations feront que son évolution sociale sera normale ou anormale.

III.2. Relations de l'enfant avec la fratrie

La fratrie dans le sens le plus strict du terme, signifie les frères et sœurs issus du même père et de la même mère. Dans la famille élargie, les enfants du même enclos se considèrent comme des frères et sœurs.

Le père, la mère, les frères et sœurs et les autres partenaires éducatifs sont pourvoyeurs de satisfaction aux besoins de l'enfant et les rôles sont répartis selon la fonction de chacun d'eux.

(VELIS, J.P, 1993, p.100) écrit :

« Les enfants ont besoin de l'assistance. Ils doivent suivre l'enfant dans le choix de leurs préoccupations, le responsabiliser, le motiver afin qu'il puisse se sentir utile »

Le même auteur continue :

« Un père ou une mère doit écouter son enfant, savoir quelles sont ses aspirations et l'orienter sur le droit chemin. Les parents doivent savoir qu'à chaque instant, un enfant a besoin de leur conseil ».

La relation qui existe entre les petits (cadets) et la fratrie est une relation d'aide où les aînés aident psychologiquement et socialement leurs cadets pour pouvoir développer positivement la personnalité.

En effet, entre les enfants, les relations deviennent en quelque sorte horizontale et multiple. C'est sur un plan d'égalité relative d'enfant à enfant, que s'établissent les relations à l'intérieur d'une fratrie ; leur complexité croît avec le nombre d'enfants. Avec la complexité de ces relations entre frères et sœurs, (POROT, M., 1959, p.21) nous dit que :

« Les résonances et les interactions sont infinies à l'intérieur de ce groupe et il est à peu près impossible de faire la part exacte dans le comportement d'un enfant des relations qu'il a avec chacun des frères et sœurs ».

L'enfant, à l'origine, ne vivait qu'avec sa mère. Avec la présence de la fratrie, ses relations sont mises au pluriel ; c'est-à-dire qu'elles sont rendues semblables à celles que l'enfant, devenu adulte, aura à établir avec la société. D'après le même auteur (POROT, M., 1959, p.202),

« Les rapports des enfants entre eux sont la répétition des rôles qu'ils joueront plus tard dans la comédie humaine ».

En effet, la prise de conscience du « moi », l'autonomisation par rapport au monde extérieur, qui s'établit aux alentours de 3 ans, se fait plus facilement par opposition à autrui et cela grâce aux contacts fraternels de tous les instants. L'occasion au « nous » est également facilitée.

L'égocentrisme normal de l'enfant doit ensuite, pour satisfaire aux exigences de la vie en société, céder progressivement la place à l'altruisme. Donc, dans ce genre de relations, la fonction essentielle des frères et sœurs est de permettre la socialisation possible de l'enfant. Cette adaptation sociale de l'enfant sera obtenue par le passage de la rivalité à l'amitié et à la coopération. Ces deux dernières attitudes sont le terme habituel des relations entre frères et sœurs ayant subi une évolution normale.

Néanmoins, les relations entre frères et sœurs sont profondément influencées par les relations avec les parents. Nous savons que chaque enfant est en grande partie ce que sont le père et la mère et la nature des relations du couple. Suivant qu'il y a ou non de l'harmonie conjugale, les enfants auront ou non des relations satisfaisantes avec les autres membres de la famille. Autrement dit, la solidarité familiale est constante et profonde sur le plan de la sensibilité et du caractère.

III.3. L'image de l'enfant de la rue dans la société

Depuis longtemps, la rue a toujours une connotation négative par rapport à une société dite « normalisée ». Elle est comme un lieu d'interactions malsaines : *« la rue*, comme le dit (TESSIER S. , 1995, p. 40) *est le témoin de toutes les exclusions et marginalisations, elle s'inscrit dans une dynamique de rejet dans l'espace public de ce qui ne mérite pas d'être conservé dans l'espace privé ».*

L'enfant de la rue est donc perçu par opposition à l'enfant d'un foyer privé et protégé. Cet enfant qui embrasse la vie de la rue entre en contact avec d'autres à problèmes divers.

Pour (MUCCHIELI, R., 1979, p.160), *« au début, il s'agit de vivre et de survivre. L'enfant, livré à lui-même, jeté dans la société qu'il ignore et vagabondant dans la rue, se trouve dans une situation particulière qui développe d'abord le sentiment fort de ne pouvoir compter sur lui-même. Ce sentiment se trouve soumis naturellement aux tâtonnements des essais et erreurs, et si les premiers essais réussissent, il se produit une sorte d'accélération de la conscience de soi et d'autrui, mais aussi d'un moi sans confiance en autrui et donc égocentrique, seul contre les autres et capables de « s'en tirer ».*

Ils vivent seuls, sous-alimentés et ne jouissent ni d'affection ni d'éducation ni d'assistance familiales. Pour faire face à leurs difficultés, ces enfants de la rue se réunissent en bandes et réinventent une famille, une structure, une sécurité dont ils ont toujours été exclus. Sur cela, poursuit (MUCCHIELI, R., 1979, p.161),

« Les spectacles de la rue entraînent une maturité précoce dans tous les domaines : initiatives, développement des moyens d'attaque et défense, apprentissage sexuel, etc. et d'une manière générale, par la vertu d'une imitation des modèles de la rue (adultes et adolescents plus âgés), une connaissance des individus, des milieux divers, des activités, des habitudes sociales qui n'est en aucun cas compensée ni complétée par l'intégration »

Les plus jeunes s'adonnent à la mendicité et les plus âgés vivent du racket sur leurs cadets, du vol, de l'escroquerie et à d'autres activités caractéristiques de l'enfance défavorisée : laveurs de véhicules, gardiens de voitures, porteurs de charges, vendeurs, etc.

Aussi ils recourent à diverses déviations comme le viol homosexuel, le viol des prostituées, la consommation des stupéfiants qui témoignent l'échec de l'affection parentale et de la vengeance contre la société jugée comme injuste et responsable de leur souffrance. C'est ainsi que certains sont victimes de l'emprisonnement à cause de ces actes délictueux. Selon (MUCCHIELLI L. , 2018, p. 69),

« (…) avec l'apparition de la problématique des « jeunes errants » dans les grandes villes et sur le littoral durant la saison estivale, ceux-ci que l'on nomme désormais les « sans-abris » vont être parfois perçus comme des auteurs d' « incivilités », voire « de nuisances » pour l'habitant ou pour le touriste »

Pourtant, malgré les mauvais traitements, le rejet, le mépris, l'emprisonnement, l'exploitation systématique dont ils sont victimes, certains enfants considèrent la rue comme leur demeure investissable pour garantir leur survie ; tandis que d'autres travaillent dans la rue mais restent en relation avec leur famille.

Cependant, la plupart des programmes d'assistance qui s'occupent de l'enfance défavorisée insistent sur la nécessité pour ces enfants de se projeter dans le futur, d'apprendre à mener une vie d'adulte, de s'intégrer mais tournent le dos à l'étude profonde des causes qui poussent les enfants à quitter le toit familial.

La nécessité d'un recensement des besoins fondamentaux ou immédiats (alimentation, santé, logement, habillement) ainsi que des besoins socio-affectifs de chaque enfant tels que le besoin de sécurité, de retrouver son identité, d'être compris, aimé, guidé, etc pourrait contribuer à diminuer le phénomène d'enfants en situation de rue

Dans la rue, leurs conditions de vie se ressemblent d'un groupe à l'autre. Nous retrouvons des processus identiques : mêmes activités, mêmes rapports à l'argent et à la fête, même type de groupes ou de réseaux. La rue se dessine au jour le jour au gré des pratiques des enfants et des représentations qu'ils nourrissent. L'espace perd ainsi de son apparente neutralité.

III.4. L'enfant de la rue et le concours des circonstances

Le phénomène « enfants de la rue » est un fait social qui trouve une explication étiologique dans la société. Pas mal de circonstances sont à l'origine de ce phénomène qui continue à attirer l'attention du public. Selon (UMOFC, 1959, p.167),

« La famille est la première éducatrice des enfants. Les institutions qui lui sont extérieures, qu'elles que soient privées ou publiques, n'ont pas à supplanter la famille mis à la compléter »

Les circonstances à la base de ce phénomène tiennent de façon générale à l'ensemble des facteurs comme la désorganisation sociale, familiale, le chômage, le sous-emploi, la pauvreté, l'orphelinat, etc

Quelle que soit la formule utilisée, les « enfants de la rue » par réalisme, « délinquants » (par conformisme social), euphémismes tels que « enfants en situation difficile », « enfants du quartier », « enfants en danger moral », « enfants en rupture », « enfants en stratégies de survie », ou par souci de clarté « enfants de la rue », « enfants dans la rue », « enfants à rue ».

Toute cette nomenclature affiche une réalité sociale, aussi vieille que la formation des centres urbains mais qui, par son évolution sans précédent, devient aujourd'hui « exclusion » ou plus exactement « déclassement social ». Celui-ci prive l'enfant des possibilités lui permettant de vivre une aventure normale, et de s'édifier pour mener plus tard une existence digne d'un être humain. (VELIS J. P., 1993, p. 5) insiste sur ça dans ces mots :

« Entretenu par la pauvreté et la misère, le phénomène s'est développé ; et, avec lui, notre accoutumance à la souffrance de ces enfants, sans toit, sans famille, sans droit. Aucun continent, aucun pays n'échappe à ce scandale même l'Afrique qui était caractérisée par la force des solidarités familiales et de la tradition »

Le phénomène des enfants de la rue ne se retrouve pas localisé dans un seul pays. Les rues et autres espaces publics des grandes villes urbaines du monde sont devenus désormais les lieux de vie et de survie pour de nombreux enfants et jeunes.

III.4.1. Circonstances inhérentes à la société

Suite à la diversité des formes d'habitants urbains, nous remarquons des manifestations des problèmes socio-économiques à savoir la grande précarité des conditions d'existence des habitants et leur pauvreté. Les formes de croissance urbaine spontanée représentent une fraction importante de l'urbanisation qui se développe dans les pays développés avec une ampleur différente. Ici, (VELIS, J.P., 1993, p.151) précise que :

« La société moderne ne rend pas en charge ou prend mal en charge les jeunes qui, devant ce vide, se referment sur eux-mêmes et essaient de trouver leurs propres solutions »

Dans les pays pauvres, il s'agit non d'un phénomène marginal réduit, mais d'un phénomène de masse. Dans les villes de ces pays, ce ne sont plus les minorités qui ne vivent pas dans des conditions lamentables, mais la majeure partie de la population.

En fait, dans la mesure où l'explosion urbaine ne s'accompagne pas d'un développement économique équivalent, il entraine la montée d'un phénomène sans précédent ; celui des populations marginalisées, obligées de trouver dans les rues des villes, les moyens de leur subsistance. Cette situation touche aussi les enfants. Les enfants deviennent une nouvelle composante de l'économie populaire, ils participent au fonctionnement des économies nationales des pays pauvres. (TESSIER, S., 1995, p.44) le dit mieux quand il écrit :

« A la fois acteurs de la rue, ils permettent aussi à de nombreux adultes, directement ou indirectement, et de façon plus ou moins organisée, de survivre »

Ainsi donc, par le déséquilibre relatif des mécanismes de la société des pays faibles économiquement, il s'observe alors par des migrations massives vers les villes qui sont par conséquent incapables de procurer aux nouveaux arrivants les emplois salariés nécessaires à leur totale intégration sociale.

Parmi les circonstances responsables de cet afflux des populations des campagnes vers les villes, nous retrouvons quatre causes principales de ce phénomène

a) Les causes économiques

Actuellement, la pauvreté devient de plus en plus extrême. Dans cette optique, l'insuffisance des ressources économiques peut amener l'enfant à quitter sa famille pour aller combler son vide ailleurs. Le changement de mode de vie ou encore la modification économique au niveau des familles occasionne des perturbations. Certains enfants éprouvent alors des difficultés de s'adapter à ce nouveau mode de vie de la rue où ils espèrent trouver refuge.

b) Les causes sociologiques

Ces causes sont entre autre l'attraction des modèles urbains, la recherche d'un statut social plus élevé. On sait en effet que le paysan est déconsidéré même comparativement au dernier des ouvriers.

c) Les causes psychologiques

Ce sont des causes qui découlent d'autres causes entre autre les causes familiales, économiques, etc. Suite aux problèmes liés à ces facteurs, les enfants éprouvent une carence affective, des frustrations ainsi que des traumatismes. Ils se sentent abandonnés ou rejetés. A ce moment, ces enfants sont amenés à fuguer ou errer définitivement dans la rue suite aux comportements peu recommandables de leurs parents. Aussi, ils peuvent avoir des personnalités fragilisées par les attitudes de l'entourage qui ne fait que se moquer de leurs situations.

d) Les causes institutionnelles : la non scolarisation et la déscolarisation

Les causes institutionnelles qui peuvent être à la base du phénomène « enfants de la rue » sont la non scolarisation et la déscolarisation

- **La non scolarisation**

La scolarisation est l'une des possibilités de mettre l'enfant en contact avec la recherche de la vie. En effet, à l'école, on apprend à l'enfant les connaissances scientifiques qui lui permettront d'affronter la vie sans recourir à la mendicité ou à des travaux très durs qui ne sont pas adaptés à son âge. Donc, si l'enfant n'a pas été au banc de l'école, il aura difficilement les qualités pour gagner la vie.

Pour cette raison, à la moindre difficulté qui surgit dans le foyer familial et qui s'ajoute à la pauvreté, l'enfant est perturbé et ne saura comment s'y prendre. C'est à moment qu'il peut quitter le toit familial pour aller dans la rue.

- **La déscolarisation**

Les jeunes ayant abandonné l'école primaire suite à un échec scolaire ou à un autre facteur éprouvent des difficultés d'adaptation sociale ou d'intégration familiale. Ces difficultés peuvent inciter les enfants à aller dans la rue. L'école n'est pas une priorité pour les moins riches comme le dit (VELIS J. P., 1993, p. 76) dans ces termes :

« Dans les communautés où règne une grande pauvreté, l'école n'est pas perçue comme une priorité. Dans tels cas, bien des parents préfèrent laisser leurs enfants travailler dans des rues pour leur trouver quelques moyens ».

Certains de ces enfants peuvent néanmoins aller à l'école mais la chance de tenir jusqu'au bout et de réunir sont réduites. Ils rencontrent souvent des problèmes financiers et familiaux. Ces enfants déscolarisés restent dans les rues.

En effet, certains enfants du milieu rural, ne pouvant pas continuer l'école, rencontrent des difficultés de rester à la maison pour cultiver la terre ou pour garder le bétail. Ils quittent le milieu d'origine et vont en ville croyant y trouver de l'emploi. Arrivés là, ils ne trouvent ni logement ni métier car ils ne sont pas qualifiés. Le seul choix qui leur reste est d'errer dans la rue.

Quant aux enfants de la ville qui abandonnent l'école primaire, certains d'entre eux connaissent des problèmes financiers. Ils ne reçoivent ni matériels ni frais scolaires. Ils abandonnent l'école et se réfugient dans la rue. D'autres pensent que c'est dans la rue qu'ils peuvent trouver une vie autonome et meilleure et quittent l'école.

III.4.2. Facteurs socio-culturels

Tout peuple dispose d'un référent culturel dans lequel se définissent les normes, les standards, les croyances, les valeurs, etc au compte desquels les individus obéissent.

La culture burundaise diffère des autres cultures par les façons d'être, d'agir, de penser, de croire, bref de vivre. Aucune culture n'est idéale d'autant plus que l'on y trouve certains aspects négatifs qui répriment les individus. Nous n'oublions de rappeler combien la culture burundaise réprime l'expressivité et encourage la discrétion même dans un ultime besoin de secours.

Malgré ces considérations, nous observons l'influence prépondérante des cultures et civilisations occidentales qui encouragent l'individualisme, et celui-ci chassant progressivement la solidarité traditionnelle de notre société.

En effet, la conception burundaise d'autrefois était qu'un enfant n'est pas pour une seule personne ; pour dire que chaque personne adulte participait à l'éducation de l'enfant.

Actuellement, la conception traditionnelle de la famille éloignée cède à celle de la famille nucléaire où seuls les parents biologiques d'occupent de la responsabilité de leur enfant.

Aujourd'hui, nous sommes frappés par le refus d'aider ou de secourir à des personnes inconnues. Cette attitude est aggravée par la crise sociopolitique qu'a traversée notre pays. C'est dans cette optique que les « enfants de la rue », heurtés à une autre culture quasi sadique en ce qui concerne la compassion, n'ont d'autres choix que de se résigner pour faire de la rue leur demeure.

III.4.3. Facteurs familiaux

III.4.3.1. La mort du père

Avant de parler d'un enfant qui a perdu son père, le mieux serait de commencer par le rôle de ce dernier. Comme le souligne (POROT, 1975, p.153),

« Dès la deuxième année, le sentiment que l'enfant voue à son père s'intègre dans sa vie affective et constitue un ingrédient nécessaire aux forces complexes qui contribuent à la formation de son caractère et de sa personnalité »

Même si c'est la mère qui couvre pratiquement le champ d'affectivité de l'enfant, le père aussi à un mot à dire de façon indirecte à travers la mère. D'après toujours le même auteur,

« Une femme aimée et heureuse, sans souci majeur pour son foyer, a toutes les chances de donner à son enfant une affection sereine, équilibrée, sans excès, ce que ne peut offrir celle qui souffre de la brutalité, de l'indifférence ou de caractère de volage de son père ».

Le père sert d'objet d'identification et d'idéalisation pour ses enfants. Il constitue aussi un modèle d'autorité et de justice, le représentant de la loi.

La mort du père, objet d'identification et d'idéalisation, met l'enfant dans une situation de confusion. Sa personnalité ainsi que ses relations avec l'entourage sont affectés et l'enfant peut évoluer vers des déviations puisque l'abandon de la maison pour aller vivre dans la rue hors de la famille entre autre vivre dans la rue constitue une déviation.

Par ailleurs, la mort du père peut entrainer le remariage de la mère. Cette dernière pourra soit laisser les enfants dans la famille de son mari, soit les prendre avec elle, soit encore les laisser dans sa famille (chez sa mère, ses sœurs, ses tantes, etc.). Dans ce cas, le nouveau mari peut ne

pas avoir de l'affection pour les enfants avec lesquels sa femme est venue. Ces derniers, trouvant le milieu familial hostile, se réfugient dans la rue avec ses égaux.

Dans le dernier cas, l'enfant laissé avec la parenté maternelle risqué d'être maltraité parce qu'il sera considéré comme une charge.

De tous ces constats, la mort du père a des fortes chances d'être vécue dramatiquement par les enfants, dont certains, par désespoir, peuvent être entrainés dans la rue.

III.4.3.2. La mort de la mère

Dans le développement social de l'enfant et affectif, la mère joue un rôle capital de façon que son absence risque d'handicaper la vie affective de l'enfant. La mère est considérée par ses enfants non seulement parce qu'elle est dispensatrice des biens, mais surtout par l'ambiance familiale qu'elle crée à travers le don de son amour et cette protection n'exclut pas la présence d'une certaine autorité comme le suggèrent les propos de POROT :

« La mère doit aussi une certaine autorité qui n'est pas incompatible avec l'amour. Mais chez elle, celle-ci a un rôle plus important à jouer que celle-là. L'amour peut être entendu bien de façon différente. L'amour maternel est à la fois bienveillante, tendresse et compréhension c'est-à-dire amour d'intuition, de manifestation et d'acceptation ».

On remarque que l'amour maternel joue un rôle capital dans la vie de l'enfant et surtout dans la vie future car comme le précise le même auteur :

« De sa qualité dépendra l'affectivité future de l'enfant qui est modelée par la mère et cette influence persistera indéfiniment de son psychisme adulte »

Le rôle de la mère dans la vie de l'enfant varie selon le sexe et l'âge de l'enfant. Son rôle est presque exclusif pendant toute la première enfance. La disparition d'un être cher comme la mère a des conséquences néfastes de tout genre pour l'enfant, raison pour laquelle les enfants de personnalité fragile ne restent pas dans une maison où i n'y a pas de mère. Ils prennent refuge dans la rue.

Pour conclure**,** nous avons déjà précisé le rôle de chacune des figures parentales et le drame que constitue la perte d'un parent comme le précise POROT : *« La perte d'un parent est une perte irréparable ».*

Si les parents sont morts et que l'enfant ne trouve pas de substitut parental valable, il risque d'adopter des conduites inadaptées dont la fuite dans la rue est une des manifestations.

III.4.3.3. Le divorce des parents

Le divorce rend les enfants victimes des conséquences néfastes de tout genre. Selon l'article 184 des codes des personnes, de la famille, en cas de divorce :

« Le tribunal ordonne dans leur grand intérêt que tous ou certains des enfants communs mineurs soient confiés à la garde soit du père, soit de la mère ou d'une tierce personne »

Dans ce cas, la femme part avec ou laisse les enfants chez le père. Elle peut se remarier ou pas. Dans tous les cas, les enfants souffrent d'une carence d'affection maternelle. Dans l'entre-temps ; le père peut aussi se remarier et nouer des relations avec la famille de la nouvelle épouse. Il ne s'intéressera pas comme avant aux enfants de la première femme. Soulignons que la deuxième femme, la marâtre, peut entretenir des mauvaises relations (relations hostiles) avec les enfants de la première femme. Le deuxième mari peut aussi ne pas accepter ces enfants et alors leurs demi-frères peuvent les rejeter.

III.4.3.4. L'irresponsabilité des parents

Nous voulons parler ici de l'absence ou de l'insuffisance de l'encadrement des enfants par leurs parents pour des causes diverses : alcoolisme, absence ou retards des parents, les querelles entre ceux-ci, leur mésentente, etc.

Par ailleurs, les enfants ne supportent pas les parents qui les maltraitent pour l'une ou l'autre raison. Parmi les types de maltraitances des enfants par leurs par leurs parents, on peut citer : des jeunes filles qui maltraitent leurs enfants naturels, des pères maltraitant les enfants nés hors du mariage avec leurs épouses, des femmes maltraitant les enfants nés d'autres épouses de leur mari, etc.

Dans ces conditions, les enfants peuvent fuir la maison où ils se trouvent toujours dans l'insécurité, pour aller chercher leur liberté ailleurs.

III.4.3.5. Les facteurs économiques

Dans les pays développés, la croissance urbaine entraine des bonnes conditions de vie, du moins pour une grande partie de la population. Dans les pays en développement, dont le nôtre, ce phénomène est tout autre et la majeure partie de la population en souffre. Les mauvaises conditions d'existence s'empirent.

Dans les pays pauvres, si l'exploitation urbaine ne s'accompagne pas d'un développement économique équivalent, on observe une émergence d'une catégorie de la population, celle des populations marginalisées, obligées de vivre dans la rue des villes à la recherche des moyens de subsistance. La jeunesse reste la plus exposée dans cette situation, car elle est confrontée au fait que la solidarité et l'entraide dans les villes n'existent plus.

De l'autre côté, parlant des campagnes, leur économie ne leur préserve plus contre l'exode rural. Citons entre autres l'élimination de petits agriculteurs et éleveurs, la diminution des pays, soit par des taxes, les impôts, soit l'augmentation des prix des matières premières, sous-entendu les engrais, les matériaux et les semences, l'augmentation des prix du matériel, des prix de services, c'est-à-dire des services vétérinaires. Ajoutons-y la faible productivité du sol, les calamités naturelles, etc.

Ces populations vivent dans de mauvaises conditions socio-économiques du fait qu'ils n'ont plus la capacité de couvrir leurs besoins. Pour ce qui est de notre sujet, nous dirons que certaines familles sont pauvres au point de renvoyer leurs enfants à la recherche de quoi vivre dans la rue. Ces enfants risquent alors de trouver la vie dans la rue plus supportable qu'à la maison, ils vont s'y perdre.

III.4.4. Les facteurs inhérents aux enfants

III.4.4.1. La recherche de la liberté

Dans la vie de l'enfant, garçon ou fille, particulièrement au début de l'adolescence, l'envie les prend quelquefois de déserter le toit familial. Les enfants connaissent ce moment. Nombreux sont ceux qui pratiquent l'escapade.

Selon (MUCCHIELLI R. , 1979, p. 63) , *« Tous les adolescents inadaptés se croient persécutés plus ou moins par le règlement imposé. Ils y voient une invention plus ou moins arbitraire de la part d'adultes cherchant à leur rendre la vie difficile, plutôt qu'une exigence normale de la réalité ».*

Si l'enfant n'est pas vite repris, il est rapidement perdu dans la rue et sa fugue devient un départ définitif.

III.4.4.2. L'influence des pairs

L'enfant se trouve entrainé par des camarades de son âge ou en peu plus âgés que lui. Il prend goût à la vie de la rue qui ses caractérise surtout par la violence, le vol, la toxicomanie, le jeu

du hasard et d'autres maux de ce genre. Il devient ainsi difficile de sortir l'enfant de ce mode de vie de la rue.

III.5. La rue au quotidien

Isolé des siens, l'enfant de la rue ne reste pas seul, il s'intègre dans un milieu où il use avec ses pairs d'un nouveau moyen de communication. Soulignons ici que le langage de la rue est un langage ésotérique réservé aux seuls adeptes de la rue. Ceci est sans doute une manière inconsciente et indirecte de se venger contre cette société méchante qui n'a envers eux que de la haine, mépris et rejet ; bref cette société qui ne peut parler d'eux qu'en mal. A l'insu d'un monde qui est devenu autre, communiquer entre soi permet de s'entendre pour préparer des « coups » c'est-à-dire des vols concertés.

Les enfants de la rue sont confrontés à diverses conséquences pouvant transformer ou changer le cours de leur vie et impacter l'enfant lui-même ainsi que la société. Nous allons passer en revue les différentes tactiques que les enfants de la rue utilisent pour se procurer de tout ce dont ils ont besoin pour survivre.

a. Le travail exploité

Etant dans la rue, ces enfants sont obligés de chercher leur survie et ils sont souvent obligés de travailler tout en étant mal payés. Transportant des bagages lourds pour eux, ils ne reçoivent que quelques sous en contrepartie.

Beaucoup de gens préfèrent utiliser ces enfants car les adultes demanderaient plus d'argent. Soulignons que de telles activités sont nuisibles à la vie de l'enfant. Et (ERNY, P., 1972, p.481) de constater que :

« Les enfants soumis à des travaux d'enfance prolongés s'usent vite. Ils ne sont plus porteurs d'avenir, ni pour leur famille ni pour eux-mêmes. Ils ne sont plus considérés comme une sécurité pour les vieux parents dans leurs vieux jours, mais une ressource immédiate pour leurs parents directs. Vis-à-vis d'eux-mêmes, les enfants disposent rarement de temps ou d'énergie qui leur permettrait de s'éduquer et de préparer leur avenir. Ses valeurs sociales liées au rôle de la pure rationalité et de l'immédiat. Ils sont serviciables à merci ».

Ces jeunes exploités touchent très peu en contrepartie des services rendus, ce qui est normalement condamnable.

b. Les carences psychoaffectives

Nous trouvons parmi les enfants de la rue beaucoup qui naissent dans des familles où au moins un parent est absent. Ces enfants éprouvent d'énormes problèmes dès leur jeune âge. Chez eux, la relation parent-enfant présente des lacunes car elle n'est pas représentée qualitativement et quantitativement de façon suffisante. Cela montre que les enfants de la rue souffrent d'une carence affective. Il nous faut acquérir aux enfants à tous les plans : volonté, intelligence, vie privée, vie publique et sociale, donc une mentalité, une conscience et une spiritualité chrétienne.

L'enfant ne pouvant s'épanouir vraiment que dans l'environnement familial équilibré, le père et la mère devront donc assurer cette condition essentielle à leur enfant. Quand il sera devenu adulte, il subira la crise de puberté. C'est l'âge critique où la mère se sent un peu déroutée. C'est l'âge quant au comportement de son petit qui passe de l'état d'enfant à l'état d'homme ou de femme. Cette modification physiologique entraine forcément une transformation de la pensée et de la personnalité. L'enfant rend conscience de sa personne. Il faut en ce moment-là s'approcher de lui, essayer de le comprendre et de l'aider à travers cette période de transition si difficile pour lui. C'est le moment où le père et la mère doivent travailler avec l'école pour que la rue ne joue qu'un rôle minime sur son enfant.

Un enfant séparé de sa mère mène une vie dure comme le constate (WINNICOTT, 1996, p. 82)

« Il est évident que la douleur causée par la séparation d'avec ceux qu'on aime peut être une expérience dévastatrice pour nous tous. La chose la plus terrible est que le trauma peut être tellement grand et l'enfant peut perdre tout espoir et toutes sensations et peuvent s'arrêter, une voie directe vers la mort, la dépression ou d'autres troubles au niveau comportemental »

La séparation d'avec les chers est source des privations affectives et, avec le temps, peut engendrer un traumatisme psychoaffectif. Ces enfants de la rue sont frustrés, mécontents, méfiants. Ils éprouvent un sentiment d'insécurité et manifeste souvent des comportements réactionnels comme la violence ou à l'opposé de l'isolement.

L'absence d'affection ou sa carence a donc de fâcheuses conséquences sur le développement et le vécu psycho affectif des enfants en général, ceux de la rue en particulier.

c. La survie

Les enfants de la rue assurent péniblement leur survie. Pour cela, ils dépensent beaucoup d'énergies pour avoir de quoi manger, ils transportent ainsi les marchandises des passagers vers les bus ou mendient tout simplement auprès de tout passant. Il y en a même qui vivent des déchets jetés dans les poubelles. Ces enfants éprouvent d'énormes problèmes car la majorité de

ces enfants n'ont pas d'habits pour protéger leurs corps et ceux qui en ont, ils sont déchirés. Leur nourriture est déséquilibrée et insuffisante, leur hygiène physique est inexistante et ils n'ont même pas là où passer la nuit.

Ces enfants vivent dans des conditions souvent déplorables. Certains passent la nuit à la belle étoile ou dans des endroits de fortune. D'autres ne se font pas soigner lorsqu'ils sont malades par manque de moyens. En général, ces enfants vivent dans des conditions pénibles entre la vie et la mort.

d. La délinquance juvénile

Pendant la nuit, les enfants de la rue dorment dans des coins en peu cachés en petits groupes et selon leur affinité, ce qui peut être à la base de certaines pratiques de masturbations réciproques, d'attouchements anaux ce qui amène pour certains d'entre eux à une prostitution précoce ou à l'homosexualité.

Signalons que parmi les enfants de la rue, les filles occupent une certaine place même si elles ne sont pas aussi nombreuses que les garçons. Ces filles sont exposées aux tentations des adultes mal intentionnés qui peuvent les exploiter sexuellement ou les inciter à la prostitution en contrepartie des biens matériels. Dans ce cas, ces filles courent un grand risque d'être contaminées par des maladies diverses comme les MST/SIDA et contaminer les autres.

Nous voyons que la délinquance sexuelle des enfants de la rue peut avoir de lourdes conséquences pour les enfants de la rue dans la mesure où leur vulnérabilité devient irréversible suite à ces maladies dont les soins coûtent cher.

e. La toxicomanie

Les enfants de la rue, peut-être pour se distraire ou pour oublier un peu les mauvaises conditions dans lesquelles ils vivent, se lancent dans la consommation des stupéfiants. Ceux-ci semblent ignorer ce qui est légal de ce qui ne l'est pas. Mais (TESSIER, S., 1995, p.37) les comprend dans leur illégalité quand il écrit :

« Les récupérations de ces enfants par le secteur illégal (comme la consommation des drogues) sont, on le sait, très fréquentes. Elles sont parfois la seule alternative à l'exclusion totale du monde adulte. La société ne reconnait plus ces enfants et les engage dans une logique de rupture ».

La société semble ignorer les enfants de la rue alors qu'ils ont besoin d'être aidés, compris et assistés socialement pour leur survie. Les enfants frustrés, abandonnés par la société s'adonnent

à la toxicomanie par le désespoir. En fait, la drogue les aide à ne pas plonger dans e désespoir en provoquant quelquefois des joies collectives dans les groupes de ces enfants de la rue.

(LEDERMANN, 1964, p. 14) souligne que :

« L'homme éprouve pour lutter contre l'ennui, les tristesses, les duretés de l'existence ou sa monotonie, ou inversement pour la provocation des joies collectives liées à la vie sociale, une propension singulière à user es substances totalement inutiles au fonctionnement de ces différentes viscères : tabac, boissons alcooliques, drogues, etc »

Les frustrations, le refus d'un mode de vie peu enviable peuvent conduire à la toxicomanie. Cependant, ces drogues sont nuisibles pour la santé physique et psychologique, surtout quand elles sont prises de façon abusive et régulière.

(RICHARD, 1995, p. 33) nous éclaire à ce sujet en disant que :

« L'usage intensif semble réduire le degré d'immunité de l'organisme et donc les possibilités de réponse face aux infections. Des perturbations mentales associant obnubilations, distorsions spatio-temporelles, donc es troubles confusionnels »

La toxicomanie affaiblit certes l'organise mais elle pousse aussi les drogués à commettre des actes prohibés. La consommation de ces produits exige de connaitre des systèmes souvent secrets pour s'en procurer, ce qui peut conduire le sujet à participer également à des secteurs « mafieux » de vente de ces produits illicites.

La toxicomanie pousse à d'autres types de criminalité.

f. Mendicité et petits services

La mendicité est le moyen le plus courant pour les enfants qui débarquent dans la rue lorsqu'ils ont entre 5 à 6 ans. Ils bénéficient plus facilement de la pitié des gens et obtiennent par ce biais de quoi manger. L'une des formes est de demander de l'argent aux passants sur les voies publiques, devant des banques, des cinémas, la poste, la gare des voyageurs, la procure des missions et les différents marchés. Parfois, les enfants se font insulter par les passants, voire menacé par la police.

Une autre possibilité qui s'offre à eux est de rendre des petits services dans divers marchés, aux vendeuses moyennant une petite somme d'argent à a fin de la journée. Ils font la « plonge » auprès des femmes qui tiennent des petits restaurants au coin de la rue, moyennant un plat de

riz en fin de service. Ils reçoivent également de l'argent en portant le sac de la ménagère au marché, en gardant des voitures (de jour comme de nuit). Ils n'ont pas de travail fixe, ils peuvent pratiquer une seule activité ou bien en exercer plusieurs dans la même journée; tout dépend de leur humeur, de leur courage et de leur santé.

A mesure qu'ils grandissent, ils perdent leur statut de mendiant et se voient obligés de chercher autrement à survivre. Ils apprennent de nouvelles conduites, assument des nouvelles normes. La nouvelle forme d'activité va devenir le vol.

g. La consommation de la drogue

Sans surprise, la consommation de drogue croît au fur et à mesure de la nuit. Elle constitue l'un des éléments les plus marquants de la rue, pour oublier, endormir les souvenirs, calmer les blessures et pour se donner du courage en partant voler par exemple. C'est un moyen de se laisser aller, de rire à l'infini et de passer la nuit. Un semblant de communauté s'organise autour de la consommation de drogue. Une impression d'être ensemble dans une même misère dont il est possible de s'échapper, pendant quelques heures fugaces.

Pour survivre dans la rue, l'enfant a besoin des stimulants. Ce besoin correspond, de sa part, à l'adoption des normes, et des normes qui se réfèrent aux valeurs admises dans son nouveau groupe d'appartenance. Parmi les drogues, les plus remarquables sont les suivants :

La cigarette constitue le premier vice pratiqué dans la rue ; presque tous les enfants de la rue fument. Quant à l'alcool, il n'est pas nécessairement pour eux source de vice, mais plutôt d'un plaisir partagé entre les membres du groupe.

Comme stimulant, ils savent utiliser l'essence, aisément accessible dans les stations-service sauf dans ces derniers jours où l'essence commence à subir une certaine carence presque dans tout le pays. Deux formes de consommation sont possibles : l'inhalation par la bouche à l'aide d'un tissu imbibé, ou bien par voie anale en inspirant les vapeurs qui émanent du liquide contenu dans une bouteille.

Comme le vol, le recours aux stimulants permet à ces enfants d'acquérir une reconnaissance au sein de leur groupe ; aux leurs, ils présentent l'image de ceux qui savent tout. Celui qui ne consommerait pas de stimulants reste dans une position inférieure, il est vu comme incapable de maitriser le milieu de la rue, et du coup, devient l'objet possible de manipulation sexuelle. Les stimulants permettent aussi d'atténuer la peur, lorsqu'il faut réaliser une opération de vol ;

ils augmentent la souplesse et la rapidité. C'est, en même temps, un moyen de dissimuler l'image négative que les enfants de la rue ont d'eux-mêmes, de leur avenir et du monde qui les entoure, un moyen de s'évader de la réalité sombre de leur vie, et de se transporter dans des univers où tout semble beau. C'est enfin un moyen de survie, c'est-à-dire de coupe-faim et d'apaisement d'angoisse.

h. La santé physique

La santé des enfants de la rue est d'autant plus précaire qu'ils souffrent d'un manque d'hygiène qui favorise l'infection des plaies multiples provoquées par les dangers de la vie de la rue (violences physiques, accidents, etc.)

J. Pierre VELIS ajoute que *« le plus souvent, l'accès aux structures de santé leur est très difficile en raison du coût des soins, de la honte qu'ils ressentent à s'y présenter et de l'accueil qui leur est souvent réservé. Ils sont particulièrement exposés aux risques des MST, notamment du Sida, sur lequel ils sont très peu informés »*

Les enfants de la rue sont exposés à bon nombre de maladies car ils vivent dans des conditions très déplorables. Leur alimentation est déséquilibrée et insuffisante, poussant ainsi l'organisme à être affaibli lequel ne peut pas résister aux maladies.

Les enfants mal nourris ne résistent pas aux maladies, ce qui peut, par voie de conséquence, enfoncer les conditions de vie des enfants de la rue.

i. La vie sexuelle des enfants de la rue

La sexualité est l'un des points les plus délicats à comprendre et à apprécier. L'enfant s'initie très vite à une série d'apprentissages et apprend à entretenir des relations sexuelles avec les personnes de son entourage. Parfois cette initiation est opérée sous la menace et la contrainte. Il est obligé d'accepter s'il veut intégrer un groupe. L'une des formes de relations est, pour la majorité des cas de type « homosexuel », donc une façon de se protéger de l'agression des autres et de se frayer un chemin dans la rue.

III.6. La rue, espace d'accueil

Les enfants de la rue ont généralement entre 8 et 20 ans. Ce sont pour la plupart des garçons, car un garçon quitte plus facilement le domicile familial qu'une fille. En coutume rurale, celle-ci reste à la maison pour aider sa mère dans des tâches ménagères (faire la cuisine, garder frères et sœurs, etc). Dès le bas âge, participer ainsi aux besognes domestiques la prépare à sa future vie de femme, et cette forme de socialisation demeure très présente dans l'esprit des parents,

même si l'émancipation de la femme figure, au moins en théorie, parmi les grandes questions actuelles à l'ordre du jour.

Une autre raison de la prédominance masculine des enfants de la rue tient au fait qu'un garçon est peut-être mieux armé qu'une fille pour se défendre contre les agressions, notamment sexuelles dont il s'expose à être l'objet. Quoi qu'il en soit, il existe une présence des filles dans la rue ; pour elle, la prostitution plus que la recherche nuit et jour d'un petit métier, représente le moyen habituel de subsistance qui leur permet de se nourrir, et surtout de se procurer ce dont elle a besoin.

Cela dit, les enfants de la rue viennent de toutes les provinces et leur distribution selon les provinces est très inégale pour multiples raisons : les conditions sociales ne sont pas les mêmes. La ville de Bujumbura, du fait qu'elle est la capitale économique du pays, porte toujours un cachet à nul autre pareil pour les enfants avides de spectacles et de loisirs. L'animation de la ville est à la mesure même du nombre d'habitants qu'elle abrite.

III.6.1. Le groupe et les « enfants de la rue »

Pour (Pachès, 2004, p. 22 à 25), *« nous identifions trois fonctions essentielles à un groupe, ces trois fonctions correspondant à des niveaux d'interventions éducatives différents : l'apprentissage des codes sociaux qui facilite l'intégration de l'individu dans la société, la construction de la personne qui découle de la différenciation de l'individu et enfin l'apprentissage du vivre ensemble, qui permet l'inscription de l'individu dans le lien social »*

Sous la pression des contingences extérieures, sous celles des nécessités quotidiennes, certains enfants se rassemblent renforçant ainsi leur visibilité sociale et leur capacité de nuisance. Ainsi donc, on peut distinguer les différents groupes selon le niveau de sociabilité collective en bande, en réseau, near-group ou in-group.

Selon (TESSIER, 1998, p.102), *il existe deux formes de sociabilité qui ne sont en aucun cas mutuellement exclusives. Les groupes territoriaux structurés pour maitriser un espace délimité géographiquement et souvent dans le temps (jour, nuit, après-midi, etc) et les groupes utilitaires structurés pour exercer une activité déterminée ».*

Le groupe permet aux « enfants de la rue » de trouver une place, d'être reconnus, tenus pour des gens qui ont une importance et sur lesquels d'autres comptent. GEORGIN le dit dans ces

mots : *« Le « nous » donne une identité personnelle, une protection contre l'angoisse due à l'isolement. Facilement on s'identifie à autrui ».*

En fait, les « enfants de la rue » sont dans une problématique. Ils vivent dans la rue, c'est-à-dire qu'ils s'y dorment et y cherchent eux-mêmes de la nourriture. Ainsi pour être efficaces, ces enfants se rapprochent pour former des groupes. Ces derniers deviennent pour eux une sorte de famille dans laquelle ils y nouent les liens sociaux, y suivent les règles pour ne pas le perdre et enfin affirmer l'identité sociale. Le même auteur, en décrivant le groupe, précise : *« La peur d'être abandonné par son groupe ou de perdre ainsi son identité sociale renforce les liens entre les membres ».*

Les « enfants de la rue » ont le plaisir de se retrouver entre eux semblables, capables donc de comprendre d'autres membres du groupe. La situation d'indigence dans laquelle ces enfants sont, accroît chez eux le besoin de se rapprocher les uns des autres. Leur groupe devient pour eux le lien d'amitié et d'identité qui leur offre chaleur, protection et estime réciproque. (Josse, 2006, p. 17), le fait de vivre en groupe offre aux enfants divers avantages :

« - Un soutien matériel. Les membres du groupe partagent nourriture, vêtements, abri, et substances psycho-actives.

- *Un soutien émotionnel, un sentiment d'appartenance à un groupe (les amis d'infortune deviennent une famille de remplacement) et le réconfort de se sentir acceptés par d'autres.*
- *Une protection. Les membres se protègent mutuellement pour faire face aux situations à risque (rafles policières, raids des gangs, etc.) par le partage des informations, guet, etc.*
- *Un partage d'expérience. Les enfants « expérimentés » apprennent aux nouveaux venus comment survivre en rue ».*

Nous pouvons dire que les groupes formés par les « enfants de la rue « ont une fonction particulière sur leur vécu quotidien.

III.6.2. Le groupe comme forme d'adaptation aux conditions de vie

Nous entendons par compétences adaptatives, l'habilité à résoudre des problèmes rapidement et de façon efficace avec les moyens disponibles dans l'environnement. Quotidiennement, les enfants doivent résoudre les problèmes suivants : se loger, se nourrir, se vêtir, se laver, laver leurs vêtements, aller à la toilette, se soigner, etc.

Nombre d'auteurs ont défini le terme « groupe » mais nous retenons des définitions simples et complètes. Ainsi, selon (L.V.JOHNSON, 1971, p. 27),

« On peut dire qu'un groupe existe lorsque deux personnes ou plus sont interdépendantes dans leurs relations et possèdent quelque unité reconnaissables »

Les enfants de la rue évoluent dans un contexte de discrimination et de marginalisation. Ils sont rejets par la société, étiquetés de délinquants et, qui, à leur tour la rejettent. Ils s'intègrent dans des groupes pour se protéger. Sur cela, (PAGES, 1975, p. 308) écrit :

« Les groupes sont des ensembles de personnes qui, en raison de leur histoire individuelle ou des rapports interpersonnels antérieurs ou de leur culture, éprouvent d'une façon particulière un conflit affectif ressenti par un ensemble de personnes plus vaste, dont elles font partie ».

Les enfants des rues partageant des besoins et/ou des intérêts communs se rassemblent pour former des groupes.

Ces groupes vont du simple cercle d'amis au réseau organisé autour d'une activité rémunératrice commune. Ils sont plus ou moins importants (de quelques individus à beaucoup plus). Selon (MUCCHIELLI, R., 1995, p.104), *« Un agrégat de personnes n'est groupe que si des liens de face à face se nouent entre les personnes, mettant de l'unité dans leur être-ensemble. Le groupe est une réalité dans la mesure où il y a interaction entre les personnes, une vie affective commune, des objets communs et une participation de tous, même si cette existence groupale n'est pas consciente chez les membres et même si aucune organisation officielle ne l'exprime »*

Ils sont plus ou moins stables (allant du groupe instable, se faisant et se défaisant en fonction des intérêts et des circonstances, au groupe stable dont les membres sont liés à long terme). Ils sont plus ou moins ouverts ou fermés (allant du groupe ouvert à tout nouvel individu partageant les mêmes besoins ou intérêts que le noyau de base au groupe fermé, récalcitrant à intégrer un nouveau membre). Les rapports entre les individus sont plus ou moins égalitaires ou hiérarchisés. Les groupes hiérarchisés sont généralement sous « l'autorité » d'un leader ou d'un porte-parole (généralement un adolescent plus âgé ou un jeune adulte); un rôle est attribué à chaque membre en fonction de ses forces et de ses faiblesses. Selon les cas, les leaders remplissent différentes fonctions : - soit, ils protègent les enfants. - soit, ils organisent les activités génératrices de revenu, y compris des activités délictueuses ou criminelles (trafic de

drogue, commerce sexuel, etc.). – soit, ils imposent aux enfants lesdites activités en échange d'une « protection ».

Le fait de vivre en groupe offre aux enfants divers avantages. Les enfants vivant dans un même groupe se soutiennent matériellement. Les membres du groupe partagent nourriture, vêtements, abri, et substances psycho-actives. Il faut également le soutien émotionnel, un sentiment d'appartenance à un groupe (les amis d'infortune deviennent une famille de remplacement) et le réconfort de se sentir acceptés par d'autres. Pour (TESSIER, S., 1998, p.78-79),

« Il transforme le groupe en une autre famille où prédominerait le principe du plaisir entre égaux, où la réalité se modèlerait sur le rêve. Le groupe est un ensemble uni, resserré, homogène et fermé, où l'on s'entend bien : s'y dessine l'accomplissement d'un désir insatisfait dans la famille »

Une protection est aussi nécessaire pour vivre dans la rue et les membres se protègent mutuellement pour faire face aux situations à risque (rafles policières, raids des gangs, etc.) par le partage des informations, guet, etc. enfin ils partagent d'expérience. Les enfants « expérimentés » apprennent aux nouveaux venus comment survivre en rue.

Les enfants se reconnaissent et sont reconnus par les activités qu'ils mènent dans la rue. (GEORGIN, 1975, p.44) précise que *« La peur d'être abandonné par son groupe et de perdre ainsi son identité sociale renforce les liens entre les membres ».*

Les groupes sont perméables et leur nombre est très fluctuant allant de deux à plus d'une dizaine d'enfants. Les groupes répondent à une certaine forme d'organisation où souvent l'âge, la force physique ou les grâces d'un protecteur déterminent la place de chacun. Dans le groupe peuvent exister des rapports de domination dont les plus petits ou les faibles font les frais.

La propension des enfants à se regrouper pour se protéger de l'extérieur contraste avec certaines contraintes vécues de l'intérieur. Pour (TESSIER, S., 1998, p.79)

« Le groupe est un champ clos : il est la fermeture du champ des relations par rapport à un extérieur décevant, frustrant et menaçant : c'est en son intérieur que se révoltent, dans l'imaginaire des insatisfactions majeures qu'inflige la défaillance des autres, ceux de la famille notamment à recevoir et à donner l'amour : le groupe est représenté, tantôt comme une incorporation plénière du sein-phallus maternel, tantôt comme une agrégation à la fratrie toute

puissance narcissique. Le groupe est encore enfermement dans une enceinte clôture protectrice contre l'extérieur »

Le groupe permet aux enfants de la rue de trouver une place, d'être reconnus, tenus pour des gens qui ont de l'importance et sur lesquels d'autres comptent.

Comme le dit (GEORGIN, 1975, p.44), *« le « nous » donne une identité personnelle, une protection contre l'angoisse due à l'isolement. Facilement, on s'identifie à autrui »*

La solidarité nécessaire à la survie individuelle et collective s'exprime dans la quotidienneté (partage des repas, de la drogue et de l'argent) comme dans les moments d'exception, la maladie (achat de médicament, conduite aux services de santé) ou la mort (recherche de famille, transport de corps, funérailles).

En fait, les enfants de la rue sont dans une situation problématique. Ils vivent dans la rue, c'est-à-dire qu'ils y dorment et y cherchent eux-mêmes de la nourriture. Ainsi, pour être efficaces, ces enfants se rapprochent pour former des groupes, ces derniers deviennent pour eux une sorte de famille dans laquelle ils nouent des liens sociaux, y suivent les règles pour ne pas le perdre et pour affirmer leur identité sociale.

Selon (GEORGIN, 1975, p.45), *« La peur d'être abandonné par son groupe et de perdre ainsi son identité sociale, renforce les liens entre les membres »*

Le groupe devient pour les « enfants de la rue » un lieu d'amitié et d'identité qui leur offre la chaleur sociale, la protection et l'estime de soi.

III.6.3. Les relations dans le groupe

Parmi les relations dans le groupe, nous avons voulu insister à celles qui font la cohésion du groupe. Cette cohésion est la résultante de l'action d'un certain nombre de facteurs dont les plus essentiels sont l'attrait que le groupe exerce sur les individus, les restrictions et le type de but à atteindre ou tout au moins l'activité que le groupe se fixe.

En effet, dans le groupe, les forces peuvent être attractives ou si, l'on préfère, positives. Le caractère attractif peut tenir aux buts proposés, aux activités ou encore aux caractéristiques de quelques-uns des membres prestigieux du groupe. Cette attraction est d'autant plus forte qu'il y a correspondance entre les besoins des membres et les sources de satisfaction attribuées u groupe.

Mais les forces peuvent jouer dans un autre sens et être négatives, de telle sorte que l'individu soit empêché de quitter le groupe. On peut même voir le maintien dans le groupe érigé au rang de norme : c'est le cas de la fidélité obligée, de la désertion sanctionnée. C'est ainsi que des relations de dépendance constitutives du groupe sont stabilisatrices. (DREVILLON, 1973, p. 61) le précise dans ces termes :

« ... Si nous vivons en groupe, c'est parce que nous avons besoin des autres pour réaliser certaines activités ou pour satisfaire des désirs. Les membres vont donc établir des liens de dépendance mutuelle ou encore des relations plus ou moins hiérarchiques. Ce sont les relations de dépendance constitutive ».

En effet, ces relations entre les membres du groupe leur permettent de suivre les normes du groupe pour enfin maintenir sa cohésion. C'est dans ce sens que certaines formes de pression à l'intérieur du groupe surtout celles qui tendent à conserver son équilibre s'exercent sur le groupe. Pour cela, les membres dépendant les uns des autres créent et maintiennent ainsi une certaine unité de vie.

Nous pouvons dire que l'évolution du sentiment d'entraide mutuelle de l'enfant dépend de la structure du groupe dans lequel il évolue : la nature des interrelations dans le groupe. L' « enfant de la rue » est laissé à lui-même et il est obligé de vive dans le groupe avec ses confrères. Donc ses rapports avec les autres seront fonction de la vie qu'il mène et de types de relations qu'ils nouent avec les membres de son groupe.

Conclusion du chapitre

Au cours de ce chapitre, nous avons constaté que parmi les stratégies mises en œuvre par les « Enfants de la rue », le groupe tient une place de choix. Les enfants de la rue parviennent à s'organiser comme d'autres personnes vivant dans les sociétés dites « normales ».

PARTIE 2 : ANALYSE ET INTERPRETATION DES RESULTATS

Dans ce présent chapitre, nous présentons, analysons et discutons sur les informations collectées auprès des parents en famille ayant des enfants adolescents. La présentation et l'analyse se font à travers les thématiques. Les thèmes que nous abordons correspondent à ceux qui figurent dans le guide d'entretien, lesquels ont facilité le ton aux entretiens réalisés avec les enqêtés. Tous ces thèmes se rapportent à la problématique du phénomène de l'enfance en situation de la rue en mettant l'accent sur la façon dont ces jeunes parviennent à s'organiser pour transformer la rue en un espace vivable.

En s'intéressant au travail d'interprétation, FOULQUIE montre que:

« L'interprétation est le travail de pensée qui consiste à déchiffrer le sens caché dans le sens apparent, à déployer les niveaux de significations impliqués dans la signification littérale. » FOULQUIE. (1971, p.267)

Les questions de recherche posées au début de notre travail ont inspiré les thèmes desquels ont été articulés les entretiens. Rappelons ici que ces questions tournent autour de l'étude de l'impact du phénomène « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux. Les thèmes découlant de ces interrogations sont développés dans les sections qui suivent. La première section analyse les facteurs à la base de l'enfance de la rue, la deuxième s'articule sur la compréhension des problèmes rencontrés par les « enfants de la rue » et leurs stratégies de survie et enfin le troisième se focalise sur l'organisation des relations d'entraide chez les « enfants de la rue ».

CHAPITRE IV. LES FACTEURS A LA BASE DE L'ENFANCE DE LA RUE

Dans chaque société se trouvent des facteurs qui sont à la base de certains phénomènes. Ainsi, comme tout autre phénomène, celui des enfants de la rue a ses facteurs étiologiques. De nombreux facteurs politiques, sociaux et économiques, contribuent à expliquer le contexte du phénomène des enfants des rues et en particulier : la pauvreté et le travail des enfants, l'attraction économique des villes et les migrations économiques, la violence intra-familiale exacerbée par la précarité économique et sociale et la faiblesse des dispositifs nationaux de protection de l'enfance dans les pays en développement, la guerre et la fragilité des pays en sortie de conflits, la mauvaise compagnie chez certains enfants. Dans ces contextes, les liens sociaux traditionnels sont fragilisés voire rompus et les familles disloquées. L'urbanisation croissante est également en soi un facteur.

Ces facteurs contextuels ne permettent pas, toutefois, d'analyser la problématique essentielle, celle du lien familial. En effet, si la situation économique peut par exemple expliquer la déscolarisation ou la non scolarisation d'enfants qui doivent participer à l'économie familiale (pratique de la mendicité et de petits métiers de rue), elle ne suffit pas à expliquer la permanence de la vie dans la rue et donc la rupture, non seulement avec le milieu de vie familial, mais également avec le lien familial. Certains enfants travaillant dans la rue la journée vont finir par ne plus rentrer chez eux. D'autres vont faire des fugues répétées jusqu'à une fugue qui sera alors qualifiée de dernière et ne sera pas suivie d'un retour dans le foyer familial. D'autres, enfin, s'installent dans la rue dès le premier départ du milieu dans lequel ils vivaient.

Les raisons de la venue d'un enfant dans la rue peuvent être une succession de ruptures avec la famille, avec le monde scolaire, mais aussi le fait de traumas historiques suite aux conflits guerriers, ou encore la fuite de violences devenues insupportables et l'attirance des villes.

IV.1. Les crises sociopolitiques

Les crises sociopolitiques qu'a traversées notre pays ont eu des conséquences sur l'éducation des jeunes enfants car les laissant orphelins. Des enfants sont obligés de voler précocement de leurs ailes. NIT est un enfant de la rue à cause de la crise de 2015 comme il nous le témoigne :

« Navuye muhira mu kwezi kw'icumi mu mwaka w'2015 inyuma yaho data yitabiye Imana. Niwe yandonsa ivyo nakenera vyose kugira mbeho. Data yapfuye mu kwezi kwa rusama 2015,

kubera ubuzima twari tubayemwo bwari bugoye, narahevye ishure. Maze kubona ko inzara ishobora kunyica, nahisemwo kuza kuba mw'ibarabara »

Ce qui signifie :

« J'ai quitté la famille en Octobre 2015 après la mort de mon père. C'est lui qui nous donnait tout ce dont nous avions besoin. Mon père est mort en Mai 2015 et suite à une vie insupportable que nous menons, j'ai abandonné l'école et me voyant dans un risque de mourir à cause de la faim, j'ai embrassé la vie de la rue »

IV.2. L'irresponsabilité des parents

A partir des entretiens recueillis auprès des enfants que nous avons interviewés, l'irresponsabilité des parents liée soit à la polygamie, a été mise en évidence. En effet, il y a des enfants qui se prennent en charge dès leurs bas âges alors qu'ils ont encore tous les parents.

A ce sujet, certains enquêtés le témoignent de la manière suivante : KAC rencontré dans un restaurant à Kanyosha dit : *« Iwacu, umwana wese yisumbuye niwe yimenya uko abaho, akironderera ubuzima. Data ntanakimwe adufasha mu muryango. Ariko igitangaje mu kibano, niwe yatanguye kugendesha umuduga, ni umutunzi ku mutumba wacu. Ivyo ntibibuza ko mama ariwe yimenya muri vyose. Turi umuryango w'abana 5 kandi nije ndi mukuru. Uko vyifashe mu muryango vyarandengeye hama ndava muhira kugira nje kuronderera ahandi kure y'umuryango »*

Ce qui se traduit : « *Chez nous, chaque enfant à l'âge adulte comme moi se prend en charge, il quitte la maison pour aller chercher la vie*. *Papa ne donne aucune contribution à la maison. Par contre dans notre voisinage c'était lui qui a commencé à conduire la voiture sur notre colline, il était le richard de la localité. Cependant, c'est ma mère qui prend en charge tout. Nous sommes une famille de cinq enfants et je suis l'ainé de la famille. La situation de la famille m'a agacé et j'ai quitté la maison pour me débrouiller seul loin de ma famille* »

Dans ces propos, nous constatons que la cause de la venue dans la rue de ces enfants est la non prise de responsabilités des parents envers leurs enfants. Si les enfants se voient dans une situation d'extrême difficulté et sans aucune aide de leurs parents, ils peuvent quitter définitivement leur famille.

Dans le même ordre d'idée, NSEN le témoignent de telle sorte :

« Data yarandeka ngakora ivyo nshatse. Yakorera i Bujumbura hama umunsi umwe namusavye kuzonjana i Bujumbura ndahatembere. Yarabinkundiye hama ndahakunda kuko namye nifuza kuhabona. Nkuko ari jewe jenyene nari nsigaye niga, mukuru wanje nawene yakora i Bujumbura, nahavuye mfata ingingo yo kwigarukana jenyene kandi kubera papa ntaco vyari bimutwaye ko niga canke ntiga yarandetse"

Ce qui se traduit: « *Mon père me laissait toute la liberté. Il travaillait à Bujumbura et un jour je lui ai demandé de m'emmener ici à Bujumbura pour la visite. Il a accepté et j'ai tant aimé l'endroit que je rêvais de le voir. Comme c'était moi seul qui restais à l'école, mon grand frère lui aussi travaillait déjà à Bujumbura, j'ai pris la décision de retourner seul et comme papa n'avait pas de soucis que j'aille à l'école ou pas, il m'a laissé »*

Par ailleurs, il y a des parents qui veulent exploiter leurs enfants depuis leur jeune âge. C'est la situation qu'a connue MISA comme nous le saisissons dans le récit de vie suivant :

« Ni abavyeyi batumye mbaho uko. Nari niga mu mwaka w'indwi. Narakunda cane kwiga. Data niwe yampebesheje ishuri kubera nari nasubiyemwo umwaka. Yambwiye ko nabariko baraheza amashure atakazi bafise. Yaciye aja kunsabra akazi mw'ihinguriro ryitwa SOSUMO ariko ntako yandonkeye kuko bamubwira ko nkiri umwana. Nahavuye nirwanako manuka mu gisagara ariko nahone nasanze bitoroshe"

C'est à dire:

« *Ces sont mes parents qui ont provoqué ma situation. J'étais en 7ème année. J'aimais beaucoup étudier. Mon père m'a fait abandonner quand j'avais repris l'année. Il me disait que même ceux qui étaient en train de terminer ne trouvaient pas des emplois. Il est allé me chercher un emploi dans l'entreprise SOSUMO mais il n'en a pas trouvé parce que j'étais encore enfant. Enfin, j'ai jugé bon quitter la maison pour venir chercher la vie ici en ville* »

Le manque d'encadrement, l'irresponsabilité des parents envers leurs enfants ainsi que les effets du chômage et la polygamie font que certains parents se désintéressent du rôle de parent qui leur est consigné et laissent les enfants se gérer eux-mêmes dès leurs bas âges. KARAD nous résume le motif de sa venue dans la rue :

« Data yarahevye mama. Mama nawe bica biba ngombwa ko asubira iyo avuka kandi ntakazi yarahafise. Ba marume ntibavyakiriye neza. Kiretse ko uwo muryango ata buryo bukwiye bwo kudutunga wari ufise, baguma bantuka ko ndi igitwarire, ko ntagira data ; ivyo navyo

vyarantuntuza cane. Nahisemwo gukura meza. Ni ico catumye mba muri ubu buzima. Bishitse nkaronka abantu b'umutima mwiza bampa ivyo mfungura, niumenezero kuri jewe na bagezanje kuko turaheza tugasangira »

En français, cela signifie : « *Mon père nous a laissé avec maman. Elle a été obligée de retourner chez elle et il n'y a rien comme occupation. Mes oncles n'ont pas bien accueilli notre présence. A part que la famille n'avait pas de moyens suffisants pour vivre, j'étais menacé de batard, d'un enfant sans père et cela me faisait mal. J'ai décidé de vider les lieux et c'est ça la cause de ma présence dans cette vie. Quand par chance, je rencontre des personnes de bonne foi qui peuvent me donner de la nourriture ou de l'argent, c'est du bonheur car nous mangeons avec mes camarades de la rue »*

Dans son étude, Pascal Mukene (2014) précise qu'à la suite de la perte de certaines valeurs culturelles, les parents ont oublié leurs responsabilités et devoirs envers les enfants.

Lynalyayenga Vayighonga Lyn (2020) dans ses études sur les enfants en rupture familiale dans la ville de Goma en République Démocratique du Congo montre que l'irresponsabilité des parents envers leurs enfants est l'une des causes de séparation des parents avec leurs enfants. A côté de l'irresponsabilité, l'auteur met également un accent particulier sur la maltraitance infantile.

IV.3. La famille monoparentale et la pauvreté

(DANIELLE, 2000, p. 62) écrivant sur la pauvreté, précise que :

« La pauvreté serait en partie liée à la rareté se certains types d'emplois ainsi qu'à la hausse du nombre d'emplois précaires »

Elle continue en écrivant :*« Le fait de travailler ne place pas à l'abri de la pauvreté »*

Parmi les enfants de la rue, il y en a qui y sont à cause de la pauvreté qui menace leur famille monoparentale. Comme nous le souligne NAT, la pauvreté de sa famille est à l'origine de sa présence dans la rue :

« Muhira twari dukenye cane. Mama ntiyashobor kudutunga wenyene kuko papa yakunda cane inzoga ntakintu na kimwe yari atumariye mu muryango. Nari nkenye impuzu nambara eka ni vyo gufungura. Naje kuba mw'ibarabara kugira nshobore kuronka ico mfungura »

Ce qui se traduit de cette manière :

« Chez nous, nous étions très pauvres. Ma mère ne pouvait pas nous faire vivre seule car mon père aimait beaucoup l'alcool et ne contribuait en rien dans la vie familiale. Je n'avais pas des habits et de quoi manger. Je suis venu dans la rue pour chercher de quoi manger ».

A travers ce témoignage, nous remarquons que certains enfants peuvent aller dans la rue parce que leurs familles sont très pauvres et qu'un seul parent ne peut à lui seul prendre en charge tous les enfants ; raison pour laquelle certains enfants préfèrent partir dans la rue pour chercher à survivre.

Comme le dit (TRAORE, 1980, p. 17),

« Il faut savoir que la famille est dûment ressentie dans les familles veuves dont la plupart sont dénouées de ressources, alors que le coût des vivres est de plus en plus élevé ».

Une mère peut totalement échouer à la prise en charge de ses enfants du fait qu'elle accumule seule des responsabilités qu'elle devrait partager avec son mari. Elle rencontre beaucoup de problèmes tels que les problèmes d'ordre éducationnels. Elle n'arrive pas à assurer la subsistance de la famille, voire les besoins primaires de l'enfant. Donc, tous ces problèmes réunis peuvent amener l'enfant à aller dans la rue pour se débrouiller.

IV.4. La mort naturelle des parents

La mort dont nous voulons parler ici n'est pas celle occasionnée par la guerre. C'est une mort qui est causée par une maladie, soit un accident.

En effet, certains enfants de la rue y sont à cause de la mort naturelle des parents. Les propos de NDIA nous révèlent que sa présence dans la rue est liée à la mort naturelle de ses parents. Il s'exprime dans ces termes :

« Jewe, abavyei banje bose barapfuye kubera indwara, hanyuma narumvise ngize ukwihebura. Ntakindi nabona nokora niko guca nza ngaha kugira ndondere ingene nshobora kubaho »

Ce qui veut dire :

« Moi, ma mère et mon père, tous sont morts suite aux maladies, et j'ai ressenti un désespoir. Je ne savais plus quoi faire, et je suis venu ici dans la rue pour chercher comment vivre »

Ainsi, l'enfant a été récupéré par ses parentés mais avec l'intention de profiter de la richesse laissée par les parents décédés comme nous le dit ce même enquêté :

« Marume wanje yahavuye antora ngo andere ariko vyahavuye biba bibi cane kuko yaciye atangura kugurisha imodoka abavyeyi bari badusigiye gushika aho ashikira n'inzu. Aho hose yitwaza ko ashaka kuturihira amahera y'ishure n'ibindi twakenera mu buzima bwa minsi yose. Amaze kubigurisha vyose, yatanguye kuntuka, kunkubita mbere rimwe rimwe ntiyandihira n'amahera y'ishure ».

Ce qu'on traduit de cette manière :

« Récupéré par mon oncle paternel pour assurer la tutelle, ce dernier a commencé à vendre la voiture de mes parents jusqu'à vendre même la maison laissée par mes parents située dans la même zone. Il prétextait qu'il voulait me payer des frais scolaires et d'autres besoins quotidiens. Après avoir tout vendu, il a commencé à m'insulter, à me tabasser et quelquefois, il ne me payait pas des frais scolaires ».

A partir de ces réponses, nous remarquons qu'actuellement les enfants ne prétendent pas bénéficier de la prise en charge directe de la part de la famille élargie. Cela s'explique par le fait que l'enfant avait beaucoup de richesses lissées par ses parents mais son oncle a tout gaspillé.

Beaucoup de familles vivent dans la pauvreté pour diverses raisons. Elles ne sont plus à mesure de supporter les charges que représentent les enfants orphelins. Selon (ERNY, P., 1984, p.437) ,

« Les conséquences sur les enfants, dont l'accumulation des crises qu'ont connu nombre de familles sont dynamiques car ceux-ci naissent dans des ménages qui ont perdu leurs capacités d'autofinancement où la simple survie est désormais en question. Ce système économique désormais ne permet plus l'autosubsistance de la production domestique »

Les conditions de vie très difficiles que connaissent actuellement nombreuses familles burundaises font que celles-ci ne supportent plus les charges de leurs enfants ou de leurs beaux-enfants. Autrefois, en l'absence de la famille nucléaire, c'était la famille élargie qui prenait en charge les enfants.

Aujourd'hui, suite à la précarité des conditions d'existence, la socialisation de l'enfant est devenue une affaire privée de la seule famille nucléaire. Et si cette dernière se trouve dans l'incapacité d'assumer ses responsabilités, l'enfant orphelin est condamné à se débrouiller tout seul et se retrouvera par conséquent dans la rue à la recherche de la vie.

IV.5. La relation problématique entre l'enfant et sa marâtre

Au Burundi, la relation problématique entre enfant et sa marâtre est l'une des causes d'enfance de la rue. MBEV nous a révélé que le remariage de son père lui a entraîné dans un climat d'insécurité. A ce sujet, (MOAL, 1971, p. 131) dit ce qui suit :

« Un événement (…) qui va singulièrement modifier le contexte familial de l'enfant est le remariage de l'un des deux parents ou des deux. Un premier fait s'impose : c'est la minorité des femmes qui se remarient (10% environ) alors que l'immense majorité des hommes le font »

Dans la majorité des cas, les divorcés ou les veufs cherchent une deuxième femme qui devient une belle-mère ou une marâtre pour les enfants nés de la première femme. La belle-mère peut maltraiter les enfants de la première femme. A ce propos, MBEV nous le témoigne :

« Inyuma y'urupfu rwa mama wanje, papa yaciye azana uwundi mugore. Uwo mugore yahavuye ategeka papa ko ategerezwa kunkura mw'ishure kugira ndabbafashe ibikorwa vyo muhira. Guhera ico gihe, mukadata yaciye atangura kuntoteza, kunkoresha ibikorwa bingengeye, mbere no kunkubita,… Yama ashaka ko nkora jenyene. Ikindi, vyarashika ntanampe imfungurwa, bishitse naho akampa ngafungura, yampa intica ntikize ».

« Après la mère de ma mère, Papa a épousé une autre femme. Cette femme a ordonné à mon père de me faire quitter l'école pour que je les aide à travailler. Dès lors, elle a commencé à me maltraiter, à me donner beaucoup de travaux, à me frapper,… Elle voulait que je travaille seul. En plus, elle ne me donnait pas à manger quelquefois, et même si elle me donnait à manger, elle me servait une nourriture insuffisante.

C'est ça qui m'a poussé à aller dans la rue » Les propos de cet enquêté montrent comment la belle-mère exploite son beau-fils. Non seulement, elle le maltraite mais aussi elle peut aussi influencer le père à maltraiter son propre fils. A ce sujet, (POROT M. , 1959, p. 149) nous dit ce qui suit :

« Le grief le plus fréquent formulé par les enfants d'un premier lit envers leurs marâtres est celui de « Gouverner leur père »

On remarque que la belle-mère gouverne généralement son mari, en défaveur des enfants issus de la première épouse. (PERAULT, 1969, p. 145) soutient cette idée en disant que :

« Elle (la marâtre) ne peut souffrir les bonnes qualités de cet enfant qui rendent les filles encore plus haïssables. La pauvre fille souffrait tant avec patience, n'osant s'en plaider à son père qui l'aurait grondé parce que sa femme la gouvernait entièrement ».

En fait, la marâtre jalouse leurs beaux-enfants jusqu'à ce qu'ils ne bénéficient des avantages familiaux. Elle influence sa moindre façon jusqu'à ce qu'il ne prenne plus soin de leurs enfants. Voici les propos de NAC :

« Inyuma y'imyaka ibiri, papa yazanye umugore agira kabiri amuvyarako abana batatu biyongera ku bandi bana bane mama wanje yari yaravyaye imbere y'uko yitaba Imana. Tuba tubaye abana indwi. Inyuma y'amezi makeya data azanye umugore agira kabiri, mukadata yatanguye kumfata nabi. Yarandya umutima, yarankubita. Ikindi igihe mukadata ahari, papa yaratinya kumpa mahera yo kugura ivyo nkeneye »

Ce qui signifie :

« Deux ans plus tard, mon père s'est remarié à une autre femme et avait avec ses trois enfants qui s'ajoutent à quatre autres enfants que ma mère avait laissés avant sa mort. Nous sommes devenus sept enfants. Quelque mois après le remariage de mon père, l'épouse de mon père a commencé à les maltraiter. Elle nous grondait, nous frappait et quand elle est à la maison, même notre père avait peur de nous donner de l'argent pour acheter ce dont nous avions besoin. »

Donc, cet enfant attribue la cause de sa présence dans la rue à sa marâtre. Cette dernière est un substitut maternel pour ces enfants, malheureusement elle remplace mal leur mère défunte. Ce manque de bonnes relations entraine l'enfant dans une vie insupportable ce qui peut conduire l'enfant à embrasser la rue.

IV.6. L'enfant issu de la prostitution

La guerre qui a frappé notre pays pendant plus de dix ans a plongé la population dans une misère catastrophique. Cela a des conséquences néfastes au niveau de la vie quotidienne des gens. Les uns sont devenus voleurs, les autres se sont devenus des prostitués.

NIT est un enfant de la rue, il nous explique qu'il a été victime du comportement de sa mère.

« Sinigeze menya papa amvyara. Narabajije mama kugira menye data yanyishuye ko naw atawe azi. Mama yadandaza umubiri. Yagenda mu gatondo akagaruka mw'ijoro. Sinigeze nja kw'ishure, sinzi gusoma no kwandika. Mama yataha ijoro rikuze, yaborewe kandi ashwana

cane. Kenshi na kenshi agatahana n'abagabo. Jewe nabo tuvukana twaguma muhira tukamara nk'umunsi wose tudafunguye, iyo ababanyi batagize ikigongwe ngo baduhe utwo dufungura »

Ce qui se traduit :

« Je ne connais pas mon père. J'ai demandé à ma mère qui est mon père et il m'a répondu qu'elle ne le connait pas. Ma mère était une prostituée. Elle partait le matin pour revenir la nuit. Je n'ai pas fait l'école. Je ne sais ni lire ni écrire. Ma mère rentrait en pleine nuit, ivre et agressive. Et souvent, elle rentrait avec des hommes. Moi, avec mes frères et sœurs restaient à la maison. Nous passions toute la journée sans manger. C'est notre voisin qui nous donnait quelquefois à manger par pitié ».

A la question de savoir pourquoi elle a préféré d'aller dans la rue, voici la réponse que NIT nous a donnée :

« Naje aha mw'ibarabara kugira ndonke utwo mfungura kubera ko mama yaduta twenyene, twaricwa n'inzara, yataha bwije kandi yaborewe mw'ijoro rikuze agatahana n'abandi bagabo »

Ce qui signifie :

« Je suis venu dans la rue pour chercher de quoi manger parce que ma mère nous laissait souvent seuls, nous mourrions de faim, elle rentrait souvent ivre et en pleine nuit et avec les hommes ».

Les données de ce récit nous montraient que l'enfant connait sa mère mais qu'il a des difficultés de connaitre son père du fait que sa mère elle-même ne connait pas le père de chaque enfant. Cela nous révèle que cette mère est une prostituée. Cette idée est venue du fait qu'elle rentrait souvent ivre et en pleine nuit avec les hommes. Donc, cette femme ne s'occupait pas de l'éducation de leurs enfants. A propos de cela, (MANCINI, 1972, p. 57) écrit ce qui suit :

« Il ne reste plus rien à dire du sentiment chez la prostituée. Rien ne viendra développer la vie affective de ces réprouvés. Ni amour-le métier l'interdit, ni tendresse maternelle, car elle est le plus souvent sans enfants, ni amitiés valables ».

En fait, cette femme laissait ses enfants seuls et allait se prostituer. Affaibli par la faim et fatigué en plus par le comportement de sa mère, NIT s'est réfugié dans la rue pour y chercher la vie.

IV.7. La mauvaise compagnie

Des enfants qui ont de mauvais comportements peuvent influencer les autres et les entrainer à la vie e la rue. Par suite du mauvais encadrement à la maison, certains enfants peuvent céder facilement à la tentation. Voici ce que nous déclare NAT :

« Abavyeyi banje bose baracariho. Navuye muhira ndose umu ntu ampa akazi ko kudndaza magi ku murwa mukuru w'intara ya Kyaayanza. Ako kazi ndakamazemwo amezi atatu, naganiriye n'umwe mu runganwe rwanje ambwira ko i Bujumbura ubuzima bworoshe. Naciye mfata ingingo yo kumanuka mu gisagara, hari muri Gitugutu 2019. Dushitse mu gisagara, wa mugenzi ntanakimwe yigenze amfasha haba mu vyo gufungura, kuronka akazi canke kuryama. Mu mwiheburo ntangere kubera atanumwe nashobora kumenya, nagumye mw'ibarabara n'ubwoba bwinshi. Abandi bana bo mw'ibarabara bamaze kumbona baraje kumbaza impamvu ni ngaho »

C'est-à-dire :

« Mes parents sont encore en vie. J'ai quitté ma famille et ai reçu celui qui me donne un emploi de vendre des œufs au chef-lieu de la province KAYANZA. Un jour, après deux mois dans cet emploi, je me suis entretenu avec un garçon de même âge que moi et qui m'a confié qu'à Bujumbura, la vie est bonne et que tout le monde a de l'argent. J'ai décidé de descendre avec mon ami à BUJUMBURA. Je suis arrivé à Bujumbura en octobre 2019. Mon ami ne m'a pas aidé à avoir de l'emploi, ni là où dormir. Me voyant désespéré car ne connaissant personne, je suis resté dans la rue avec peur. Après, les autres enfants de la rue ont remarqué que je suis nouveau dans ce milieu. Ensuite, ils m'ont demandé le motif de ma venue dans la rue».

Dans ces propos, nous comprenons que le motif de venir dans la rue n'a pas été les causes indépendantes mais c'est sa volonté mêlée de faux conseils qu'il a reçu de ses amis. Il est venu dans la ville espérant une vie de bonheur et voilà qu'il s'est retrouvé dans un milieu inconnu et sans connaissances.

Un autre enfant (NTAJ) nous a révélé ce qui suit :

« Nariga imbere yuko nza ngaha. J'étais à Kanyosha, nabana na nyokuru wanje. Narabona ko, abagenzi banje baba mu gisagara bamana amahera, bakambwira ko bayakura mu gisagara. Hanyuma, narayobewe mw'ishure, nca ndaheba kwiga nja kurondera amahera »

Ce qui signifie :

« J'étudiais avant de venir ici (dans la rue). J'étais à Kanyosha. J'habitais chez ma grand-mère. Et puis, je remarquais que, souvent mes amis qui venaient de la ville possédaient toujours de l'argent. Ils me disaient qu'ils trouvaient ça en ville. Et puis, j'ai échoué à l'école, j'ai abandonné et je suis allé chercher de l'argent moi aussi »

En fait, on remarque qu'un enfant peut être entrainé par ses paires ou ses amis du même quartier pour partir dans la rue. Cela peut être renforcé par la pauvreté et l'incapacité de certaines familles de pouvoir satisfaire les besoins de leurs enfants et par conséquent d'assurer leur tâche éducative. Dans ces conditions-là, il y aurait plus de malchances que les enfants se retrouvent dans la rue.

Donc, les moyens matériels des parents et l'influence des paires influencent le type d'éducation des enfants. Comme le souligne (AFIREM, 1991, p. 38),

« Des études prospectives, celles-là viennent d'appuyer l'hypothèse de stress économique comme révélateur du déclencheur des difficultés psychologiques chez les parents et des problèmes relationnels entre parents et enfants »

En fait, le problème d'encadrement des enfants peut être lié à la précarité des conditions de vie et des moyens matériels. Parfois, les parents laissent les enfants se débrouiller eux-mêmes parce qu'ils ne sont plus à mesure de répondre à leurs besoins. Par conséquent, certains enfants sont contraints à se retrouver dans la rue.

Les enfants de la rue traduisent un dangereux déséquilibre de société. En analysant toutes les causes que nous avons citées, nous constatons qu'elles se groupent dans trois principales catégories : causes anthropologiques, socio-économiques et politiques.

- **Causes anthropologiques**

Le phénomène est essentiellement lié à l'incohérence et au flottement qui existe entre la société paysanne et une société dite moderne. Dans les familles paysannes, les anciens subissent le choc de la vie « moderne » tandis que les enfants se laissent facilement attirer par elle. Il s'ensuit une distension des liens de parenté, manifeste dans le conflit de génération entre cadets et aînés sociaux. Les enfants d'aujourd'hui ne trouvent pas leur place au sein de la société rurale, qui leur impose la soumission et le silence, en attendant qu'ils soient jugés dignes de pénétrer le cercle de ceux qui ont le droit de dire le droit, c'est-à-dire les hommes qui ont l'accès à la parole

devant les autres. Pour en arriver là, il faut avoir une terre, une femme, des enfants, bref une famille bien constituée et l'âge qui donne accès au rang des aînés.

La crainte de la sorcellerie et la conscience du décalage des villages par rapport aux villes, conduit les enfants à quitter le lieu familial pour aller aux rendez-vous des nouveautés. Malheureusement, les moyens les manquent pour pouvoir s'insérer convenablement dans la vie dite moderne. Alors, ils s'y trouvent « dépaysés » et doivent créer eux-mêmes leurs manières de survivre, manières qui à la fois émergent les uns et coutumes traditionnelles et côtoyent les apparences de la modernité. Leur propre existence se constitue ainsi d'un amalgame d'habitudes anciennes et des conduites nouvelles.

Le dépaysement qui les attend les avoue à la solitude. Dans la société paysanne, on appartient à la grande famille et on est pris en charge par elle. Par contre, dans la société dite moderne, le sentiment d'appartenance à une grande famille perd son caractère stable et fortement noué en faveur d'une qualification qui définit individuellement le rôle que chacun doit assumer pour son développement et son épanouissement.

On entre dans une logique de « division de travail » qui entraine sans doute les divisions socio-culturelles. Les enfants n'y trouvent pas leur place, faute de reconnaissance spécifique. Ils sont automatiquement dévalorisés, et du coup, mis à l'écart.

- **Causes socio-économiques et politiques**

L'environnement des enfants est celui d'une société largement désorganisée. Pareil déséquilibre se manifeste non seulement par le dysfonctionnement du milieu familial provoqué par l'immigration d'un certain nombre de villageois vers les villes, mais aussi par quelques décisions poitiques qui ne favoisent pas la gestion du phénomène. Sur cela, (MORELLE, 2004, p. 218) précise que :

« Face à ces personnes de la rue, justement, les habitants adoptent des stratégies d'évitement, oscillant entre sentiment de compassion et attitudes de rejet. Les autorités hésitent moins à entrer dans l'affrontement, menaçant, raflant, emprisonnant parfois. Les espaces publics, centraux notamment, constituent une scène de représentation pour le pouvoir. La ville-capitale doit être la vitrine d'un État moderne et fort, et non d'un État faiblement institutionnalisé, rongé par les réseaux clientélistes dont les rues « encombrées » et « débordées » seraient l'image véritable ».

Les violences doesiques que subissent les femmes, la pauvreté des familles poussent les femmes à se démener à la cuisine et dans le commerce; elles rencontrent des difficultés quotidiennes pour nourrir le mari au chômage ainsi que les enfants, et assurer les frais de scolarité. On peut noter ici : la prostitution de la mère, le divorce et le remariage des parents, avec tout ce que cela comporte comme rapports conflictuels avec la belle-mère ou le beau-père.

Les enfants, à ce moment-là, rejoignent la rue, soit avec l'idée d'aider les parents à survivre, soit parce qu'ils ne peuvent plus supporter l'atmosphère qui règne au sein de la famille.

Avec la naissance des villes, on observe le départ des jeunes vers les villes. Ce qu'on appelle l'exode rural. Ces jeunes espèrent y trouver un travail. Arrivés en ville, s'ils ne trouvent pas du travail, les jeunes se retrouvent dans la rue pour y chercher les moyens de survie.

Par ailleurs, la crise socio-politique qu'a vécu e Burundi depuis Octobre 1993 a occasionné des effets néfastes dans tout le pays en général et pour les enfants en particulier. Et par la crise, nous entendons avec (FERREOL, 1991, p. 221)

« Une perturbation ou rupture d'équilibre, une remise en cause des valeurs, des tensions ou conflits, des risques d'anomalie »

Beaucoup de familles décident de quitter leur pays pour aller vivre dans d'autres pays frontaliers ou dans d'autres milieux là où elles croient avoir la sécurité. Arrivés là-bas, l'installation n'est pas toujours souvent facile. Les enfants nés dans ces conditions manquent de nourriture, de logement, etc. Voyant que leurs parents ne sont plus à mesure de les satisfaire, ils partent dans la rue pour vivre de leurs propres moyens.

Faute d'expérience, l'illusion remporte chez eux sur la réalité, au point de considérer le fait de vivre en ville comme une porte d'entrée à l'émancipation. La capitale devient dès lors une « ville de leur rêve » : d'où l'intérêt que les enfants de la rue partent à ce lieu qui les fait tous rêver.

CHAPITRE V : LES PROBLEMES RENCONTRES PAR LES ENFANTS DE LA RUE ET LEUR STRATEGIE DE SURVIE

Dans le présent chapitre, nous avons mis en exergue les problèmes que rencontrent les « enfants de la rue » ainsi que les moyens mis en œuvre par ces enfants pour surmonter ces difficultés, ces problèmes sont surtout des problèmes liés à leur vie et les moyens mis en œuvre sont des travaux générateurs de petits revenus qui permettent à ses enfants de survivre.

V.1. Les problèmes rencontrés par les « enfants de la rue »

Parmi les problèmes, il y a ceux qui sont liés à l'alimentation, au logement, à l'habillement, à la santé de ces « enfants de la rue »

V.1.1. Problèmes liés à l'alimentation

L'alimentation est un besoin primordial dans la vie de tout être humain. C'est un besoin dont on ne peut jamais s'en passer. Cette situation peut donc arriver chez les « enfants de la rue », non pas par leur propre volonté mais parce que ces enfants sont obligés par leur situation problématique. Ces enfants peuvent chercher de quoi manger et peuvent ne pas le trouver comme le dit NIT :

« Urashobora kurondera amhera ntuyaronke. Urashobora kuyasaba abagenzi ariko bakakubwira ko nabone atayo bafise. Muri ico gihe urara ubusa »

Ce qui veut dire :

« On peut chercher de l'argent et ne pas en trouver. On peut demander aux amis et ils te répondent qu'eux aussi n'en ont pas. Dans ce cas, on dort le ventre vide »

Ainsi, si le besoin alimentaire n'est pas satisfait, l'enfant tout comme l'adulte peut avoir des problèmes au niveau de sa santé. A ce sujet, pour BUCUCU Antoine,

« De l'enfant à l'adulte, le besoin nutritionnel est le besoin fondamental par excellence. Si ce besoin n'est pas satisfait, les conséquences au niveau sanitaire ne peuvent pas tarder à se manifester de façon directe ou indirecte »

Même si les enfants de la rue, en cherchant de la nourriture, satisfont parfois ce besoin nutritionnel, ils éprouvent d'énormes difficultés comme le dit NAT :

« Mukugira turonk ivyo dufungura, bamwe barashobora kuja mw'isoko indani, abandi aho bapakurura ibidandazwa kugira batore ibikoroka. Hari n'abaja mu nzu z'uburiro kugira batore ivyasigaye ku ma meza »

Cela signifie :

« Pour avoir de la nourriture, les uns peuvent aller à l'intérieur du marché, les autres là où on décharge les camions qui transportent les marchandises pour ramasser les restes. Il y en a aussi qui vont au restaurant pour ramasser ceux qui restent à table ».

Donc, ces conditions difficiles dans lesquelles ils trouvent de la nourriture ainsi que sa qualité et quantité font que ce besoin alimentaire soit mal satisfait. Ainsi, cela ne peut pas être sans conséquences néfastes pour la santé des « enfants de la rue ».

V.1.2. Problèmes liés au logement

Les enfants de la rue passent leurs nuits dans des conditions misérables. Ils passent leurs nuits à la belle étoile sans abri et sans couverture. Cela est retrouvé dans les propos de KAC :

« Jewe ndyama hasi. Nsasa igikarato hasi hama nkaryama ntanifutse »

Ce qui veut dire:

« Moi, je me couche par terre. Je couvre le sol avec un carton et je dors sans couverture »

Pour dormir, les « enfants de la rue » se débrouillent en cherchant des cartons qu'ils étendent sur le sol. Il y en a qui détachent des bandelettes publicitaires là où elles étaient attachées pour les utiliser comme couverture. Ainsi, ces enfants arrivent difficilement à trouver le sommeil à cause des moustiques ou de la pluie. Comme le laisse transparaître NIT dans ses dires :

« Turyama hanze tutifutse, imibu iraturya kandi rimwe rimwe tukananyagirwa. Murumva ko tutaryama nkuko vytegerezwa »

En français, cela signifie :

« Nous dormons à l'extérieur sans couverture, les moustiques nous piquent, et quelquefois sous la pluie. Ce qui fait que nous ne dormons pas comme il faut ».

Lors de nos entretiens avec les « enfants de la rue », ils nous ont informé sur la façon dont ils procèdent pour dormir. Les uns se couchent sur les cartons ramassés ici et là, les autres se couchent devant les magasins sous l'autorisation des veilleurs. Il y en aussi qui cotisent pour acheter de la couverture comme le dit AHIC :

« Kubera ko tutagira ivyo kwifuka, twarumvikanye jewe n'abagenzi banje babiri turagura ishuka »

Cela signifie :*« Parce que nous n'avions pas de couverture, nous nous sommes entendus avec mes deux amis, nous avons cotisé de l'argent pour acheter un drap là-bas à l'extérieur du marché »*

Les conditions du logement des enfants sont alors très difficiles du fait qu'ils dorment dans des endroits et sans matériels de couchage confortable. De ce fait, ils sont exposés à beaucoup de dangers tels que les malfaiteurs, les intempéries ainsi que des maladies qui en résultent.

V.1.3. Problèmes liés à l'habillement

Les « enfants de la rue » avec qui nous nous sommes entretenu nous ont raconté leurs problèmes à trouver des habits. NAC nous dit que :

« Ntibitworohera kuronka ico twambara. Urashobora kuronka ibutura n'ishati ariko kubera aba ari umwambaro umwe, zihera n'ingoga. Ntubona uko meze ? Ni kubera ntagira amahera yo kugura izindi, turaheza tugatembera ukunyene utubona »

Ce qui veut dire :

« Nous avons des difficultés de trouver des habits. Tu peux avoir une culotte et une chemise, mais puisque c'est une seule tenue, ça s'use vite. Tu ne vois pas comment je suis ? Parce qu'on n'a pas d'argent pour en acheter d'autres, on accepte de se promener comme on est ».

De par nos constatations, les « enfants de la rue sont misérables. Ils portent soit des habits déchirés, soit des habits sales, etc. Même en les regardant, nous nous sommes rendu compte que leur corps n'est pas du tout propre.

En demandant comment ces « enfants de la rue » s'arrangent pour avoir des habits, ils nous ont répondu que parfois ils cotisent par groupe de deux, de trois ou de quatre pour acheter un habit à celui qui a le plus déchiré.

Les propos de NAT le témoignent :

« Haraho dushira amahera hamwe tui babiri canke batatu kugira tugurire agahuzu uwudafise canke uwufise izishaje kurusha abandi »

Ce qui signifie :

« Nous pouvons cotiser de l'argent à deux, trois ou quatre pour acheter un habit à celui qui a le plus déchiré que les autres »

D'autres nous ont informé qu'ils sont difficiles de trouver des habits si les autres sont très déchirés. Ils disent qu'ils attendent et profitent des distributions sporadiques :

« Iyo impuzu yanje ishaje cane, ndindira amashirahamwe y'abagiraneza kuk jewe ubwanje ntamahera ndonka yogura impuzu »

C'est-à-dire que :

« Si mon habit est tellement déchiré, j'attends des distributions des organismes caritatifs parce que je ne peux pas avoir de l'argent pour m'acheter des habits »

Les « enfants de la rue » ont de sérieux problèmes de se procurer des habits. Ils sont alors obligés de porter des habits sales et déchirés, ce qui peut aussi avoir des conséquences néfastes sur leur santé.

V.1.4. Problèmes liés à la santé

Les maladies souvent contractées par les « enfants de la rue » telles qu'elles ont été évoquées par nos enquêtés, sont : les maux de tête, le paludisme, les maux de ventre, la grippe, la diarrhée et les plaies.

Ces maladies sont dues souvent à des conditions d'existence très difficile. En effet, ces enfants mangent des aliments décomposés. Par conséquent, ils peuvent attraper des maladies telles que les maladies diarrhéiques. Ensuite, ils logent dans la rue où ils sont exposés eu froid, aux moustiques, aux eaux de pluie, etc

A la question de savoir comment ces enfants se font soigner, MBEV nous a répondu de cette manière :

« Bishitse nkagwara, ndindira nkatora mitende. Iyo ingwara ibandanije, nsaba abagenzi amahera canke nkitura abagiraneza kugira bamfashe nshobore kwivuza »

Ce qui veut dire :

«Si je tombe malade, j'attends pour voir l'évolution de la situation. Si la situation s'aggrave, je demande l'argent aux amis ou aux bienfaiteurs pour aller me faire soigner ».

Dans cette section, nous avons fait un tour d'horizon sur les problèmes que rencontrent les « enfants de la rue ». Nous avons entre autre évoqué les problèmes liés à l'alimentation, au logement et à l'habillement. Tous ces problèmes ne peuvent pas rester sans conséquences sur la santé des « enfants de la rue ». Autrement dit, leur organisme devient sensible à l'infection.

En plus, nous savons que les soins de santé coûtent cher. Pour ces enfants, l'accès aux structures de santé leur est très difficile, ce qui fait que leur vie soit toujours en danger.

De la section suivante, nous avons fait un aperçu sur les moyens mis en œuvre par ces « enfants de la rue » pour se procurer de l'argent qui leur permet de survivre.

V.2. Stratégie de survie

Les « enfants de la rue » sont des enfants malheureux, qui sont laissés à eux-mêmes, sans assistance. Ainsi, ces enfants sont obligés de travailler dans ces conditions puisqu'ils ne comptent sur personne. Pour cela, ces enfants se dispersent dans les différents coins de la ville de Bujumbura pour multiplier les chances d'avoir de l'argent. Pour (BALAAM, 1997, p.24) parlant du travail de ces enfants :

« Le principe du travail consiste à faire la rue, le tour des rues, des coins chauds où ils vivent et s'assemblent. Cet espace, qui est celui des enfants, permet de les connaître avec les problèmes et les difficultés qu'ils y rencontrent ».

Ils exercent de petites activités qui leur procurent un peu de revenus pour subvenir à leurs besoins élémentaires. Ces activités sont telles que le port de charges, la mendicité, le trafic des stupéfiants, le commerce ambulant (arachides, sachet, …), le vol, le gardiennage des véhicules, le ramassage des vivres, la prostitution homosexuelle, laveur de voitures et de pare-brise, cireur de chaussures, porteurs sur les marchés, déchargement des marchandises.

Les enfants proposent aussi leurs services aux commerçants pour nettoyer et pour ranger leurs étals. Ils jettent les ordures et les eaux usées. Ils aident les vendeurs à plier bagages. Ils découpent du poisson, ou trient des oignons dans les différents marchés et boutiques. Une situation particulière consiste à fouiller les ordures à la recherche de boîtes de fer, de morceaux d'aluminium, tous revendus à des brocanteurs ou de reste de nourritures pour manger.

V.2.1. Le port des charges

Les gens qui viennent au marché peuvent acheter des choses qui leur sont difficiles à transporter seuls. Ils ont donc besoin de quelqu'un pour les aider à transporter ces charges. Dans ce cas, les « enfants de la rue » en profitent pour les aider à condition que ce service qu'ils leur rendent soit payé. En témoignent les propos de NAT :

« Jewe mpagarara hagati mw'isoko. Iyo hagize uwusuma ibintu vyinshi, nkamufasha kuvyunguruza. Ndabishikanye arampa nka 300, 400 canke 500 Fbu. Bivana n'uburemere bw'ivyo yasumye hamwe n'uburebure bw'urugendo »

Ce qui veut dire :

« Moi, je me place là-bas à l'intérieur du marché. S'il y a quelqu'un qui achète beaucoup de choses, je l'aide à transporter. Si nous arrivons à destination, il me donne 300, 400 ou 500Fbu. Cela dépend de la quantité des choses et de la distance ».

A ce propos, NIT ajoute ceci :

« Jewe mpagarara amaja haruguru ahantu badandariza amakara. Iyo hagize uwuza kuyagura, arashobora kunsaba kuyamutwaza hma akampa amahera »

Ce qui signifie :

« Moi, je suis souvent là-bas en haut, quelque part où on vend du charbon. S'il y a quelqu'un qui achète, il peut me demander de l'aider à transporter et il me donne de l'argent »

A la question de savoir son revenu par jour. Il m'a répondu ceci :

« Ça dépend du nombre de ceux qui viennent acheter. Je peux avoir 2000Fbu, 3000Fbu et même 5000Fbu »

Sur cela, (KOUROUMA, 2010, p. 92) écrit que :*« Allah ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée »*

Ainsi, nous avons constaté que cette activité exige de la compétence et de l'aptitude. Il y a des charges lourdes qui sont transportés par des « enfants de la rue » ayant un âge avancé et forts physiquement. Les plus petits aiment transporter des charges moins lourdes. En fait, l'argent qu'ils reçoivent de cette façon est juste l'argent pour acheter de la nourriture.

V.2.2. La mendicité

Certains enfants pratiquent de la mendicité pour avoir de l'argent qui leur servira à acheter de la nourriture. D'après ce que les enfants nous ont dit, la mendicité est en grande partie exercée par des petits enfants car ils sont encore très fragiles. Ils ne sont pas capables d'exercer des activités qui demandent de la force. A ce propos, NDIA dit ce qui suit :

« Gusega amahera birateye isoni iyo umaze gukura. Ivyo ni ivy'abana. Twebwe dukuze duhitamwo kuja kwikorera imizigo canke tugakora ibindi bikorwa »

Cela signifie :

« Quémander de l'argent fait de la honte pour les grands enfants. Ça c'est pour les petits enfants. Nous qui sommes grands, nous préférons aller porter les bagages ou exercer d'autres activités »

(BALAAM, Y., 1997, p.18) précise que : *« la mendicité est le moyen le plus courant pour les gens qui débarquent dans la rue, lorsqu'ils ont cinq et dix ans. Ils bénéficient plus facilement de la pitié des gens et obtiennent par ce biais de quoi manger. L'une des formes est de demander de l'argent aux passants sur les voies publiques, devant les banques, des cinémas, la poste, la gare des voyageurs, la procure des missions, les différents marchés ».*

Mais il ne faut pas croire que cette activité est la plus facile pour celui qui l'exerce. Parfois, ces enfants sont insultés par les passants, voire menacés par la police. Donc, les grands enfants dont on parle sont ceux qui sont capables de soulever de lourdes charges. Si ces enfants demandent de l'argent aux passants, ils leur disent d'aller travailler soi-disant qu'ils ont la force pour travailler.

AHIC nous a dit comment il exerce cette activité :

« Mpagarara ahantu haca abantu benshi hama nkaja ndasaba amahera abahaca bose nkababwira ko ngowe ko bomfasha »

Ce qui veut dire :

« Je me positionne là où passent beaucoup de gens et puis je demande de l'argent à ceux qui passent en leur disant que je suis malheureux qu'ils m'aident »

Donc, cette activité est exercée par les petits enfants parce que ces derniers ne sont pas forts physiquement et par conséquent sont très fragiles. Ils profitent alors de leur taille pour jouer davantage le malheureux. Certaines personnes sensibles sont prises par la pitié et laissent à ces enfants un peu de sous.

Mais la mendicité est souvent liée avec une autre activité surtout chez les enfants grands. Ils finissent même par changer d'activités. Selon (BALAAM, Y., 1997, p.18),

« A mesure qu'ils grandissent, ils perdent le statut de mendiant, et se voient obligés de chercher autrement à survivre. Ils apprennent de nouvelles conduites, assument de nouvelles normes »

Au fur et à mesure que ces enfants grandissent, ils deviennent antipathiques aux yeux des passants lorsqu'ils sont entrain de mendier. Par conséquent, personne n'a pitié d'eux et ne leur donne pas de l'argent. Ils choisissent alors une forme d'activité.

V.2.3. Le commerce des stupéfiants

Le commerce des stupéfiants est une activité marginale dans la société burundaise. C'est un commerce qui est interdit par la loi. Pour cette raison, beaucoup d' « enfants de la rue » n'aiment pas cette activité. Mais, selon les informations qui nous ont été fournies, cette activité est pratiquée par les grands enfants de la rue, surtout les enfants que l'on témoigne avoir un cœur dur, c »'est à dire qui ont du sang froid.

KAC nous a révélé ce qui suit :

« Urudandazwa rw'urumogi rurabujijwe ni yo mpamvu dutinya kurudandaza ariko hariho bamwe muri twebwe barinda cane bagaheza bakarudandaza »

C'est-à-dire :

« Le commerce du chanvre est interdit. C'est pourquoi nous avons peur de le vendre. Mais il y en a qui ont le sang-froid qui le vendent »

Même s'il y a qui vendent du chanvre, ils refusent de le montrer aux autres. Pour ce fait, il nous a été très difficile d'arracher cette information à nos enquêtés pendant l'entretien. Mais avec beaucoup de patience et de courage, nous avons pu trouver un enfant qui vend de la drogue. Après l'avoir motivé et lui assurer de l'anonymat, il a accepté de nous livrer cette information. Voici ce NAC nous a dit pour trouver et vendre ce produit illicite :

« Biragoye cane kuronka urumogi. Urudandaza utegerezwa kurunyegeza. Jewe uwo ndarurangurako aba mu CARAMA. Iyo ngiye kumuraba acamenya ikinjanye. Arumpaye, ndarunyegeza kugira igipolosi ntikimfate. Ndaheza nkarutekera mu dutu kamwe ndakagurisha 500Fbu. Ndanguye urwa 6.000 Fbu ndarudandaza 10.000Fbu »

C'est-à-dire :

« Il est difficile de trouver du chanvre. Si tu le vends, tu dois le cacher. Moi, mon client fournisseur réside à Carama. Si je vais là-bas, il sait ce que je viens chercher. S'il me le donne, je le cache pour que je ne sois pas surpris par la police. Et puis, je l'empaquette sous forme de petites boules que je vends à 500FBu par pièce. Si j'achète à 6.000F, je peux vendre à 10.000F »

Donc, le chanvre est un produit illicite ce qui fait sa vente ne soit pas aisée puisqu'on doit le cacher. Pour ces « enfants de la rue », le recours à cette activité est fait par peu d'enfants parce qu'ils ont peur d'être appréhendés par la police et être emprisonnés par après.

V.2.4. Le commerce ambulant

Avec les entretiens que nous avons effectués avec les enfants de la rue, nous avons constaté que beaucoup n'aiment pas cette activité. Mais il y a ceux qui l'exercent pour avoir juste de l'argent et acheter de la nourriture. Un de nos enquêtés affirme :

« Kugira ndonke utwo mfungura ndandaza isashe. Ndangura isashe 50 z'ibiciro bitandukanye bivanye nuko isashe ingana. Zimwe ndazigurisha 200,300 canke 500F. Ndunguka 50 canke 100 bivanye nuko nadandaje. Ziheze ningoga ndaheza nkarangura izindi. Vyagenze neza ndadanza iduzeni zibiri »

Ce qui veut dire :

« Je vends des sachets pour avoir de quoi manger. J'achète une douzaine qui contient 50 sachets à des prix différents et cela en fonction de la taille du sachet. Il y a des sachets que je vends à 200F, à 300F et à 500F. Je gagne entre 50F et 100F en fonction du prix d'achat qui, lui aussi, varie. Si ça s'écoule vite, j'achète une autre douzaine. Si les choses ont bien marché, deux douzaines peuvent être vendues en un seul jour ».

Dans le fourmillement des marchés, les potentialités de travailler sont donc importantes. Au même titre, les « enfants de la rue » peuvent « faire la plonge » dans les diverses gargotes ou vendre des petites marchandises lorsque les voyageurs affluent dans les heures qui précèdent le départ du bus surtout vers l'intérieur du pays.

Donc, ces « enfants de la rue » exercent de petits commerces comme celui de la vente des sachets pour avoir de l'argent afin de subvenir à leurs besoins. Mais, les « enfants de la rue » n'aiment pas des activités qui exigent un investissement financier. Ils préfèrent des activités génératrices de revenus consommables immédiatement.

V.2.5. Le vol

Il existe plusieurs stratégies de vol. Par exemple le vol ou le vol en groupe. Le vol n'est jamais considéré par ces enfants comme un mal à soi, mais comme un moyen de survie, une manière d'être reconnu à l'intérieur du groupe. IREF dit :

« Utazi kwiba nta gaciro uba ufise. Ntanumwe zkubaha mu mugwi urimwo. Iyo wivye ikintu c'agaciro uca wubahwa »

« Si on ne sait pas voler, on n'a pas de valeur. On est déconsidéré dans le groupe. Par contre quelqu'un qui vole des objets de grande valeur est surestimé ».

Si l'on parvient à voler des objets importants, on obtient le respect des autres, et l'on est sûr de ne plus être menacé par les amis, considérés plus forts et plus malins que soi. Le vol ne portera plus sur l'argent ou la nourriture, il concernera également des objets de prix. Les enfants de la rue concentrent leur activité les vendredis et les samedis lorsque les gens se rendent dans les marchés pour le ravitaillement du week-end et sortent le soir. Pendant l'année, lors de la rentrée scolaire et de la fête de Noël, le centre-ville et les marchés connaissent un pic de fréquentation. Les enfants se faufilent, demandent, aident et « soutirent ». KAC nous a affirmé ce qui suit :

« Mw'ibarabara ni gake tubura akaryo ko kwiba. Nko mu minsi isozera indwi cane cae ku mugoroba n n'iminsi y'imanza. Akandi karyo keza n' igihe amashure atanguye, abznt benshi baraza kugura ibikoresho vy'ishure »
Ce qui se traduit :
« Il y a des opportunités de vol où nous ne pouvons pas manquer quelque chose dans la rue. C'est principalement les weekends surtout le soir mais aussi lors des fêtes. Une autre occasion en or est la rentrée scolaire où beaucoup de gens viennent en ville pour acheter les matériels scolaires »

Certains « enfants de la rue » nous affirment qu'ils peuvent voler pour survivre. MBEV nous a dit ce qui suit :

« Jewe iyo ntaronse ivyo mfungura, ndagenda mw'isoko indani nkiba impuzu nkaheza nkayidandaza canke iyo hari umuntu yasamaye, nca ndamukora mu mufuko, hariyo amahera nkayatwara canke nkaja aho badandaza ifi nkiba imwe ngaheza nkzyigurish nkaronka amahera »

Ce qui signifie :

« Moi, si je n'ai pas trouvé de l'argent pour manger, je vais là-bas à l'intérieur du marché. Je peux voler un habit que je vais vendre ou bien s'il y a quelqu'un qui est distrait, je fouille dans ses poches, s'il y a de l'argent, je le vole ou bien je vais là où on vend des poissons. Je peux tirer un que je vais vendre, comme ça, j'aurai trouvé de quoi manger »

En fait, si ces « enfants de la rue » n'ont pas une autre alternative pour avoir de quoi manger, ils peuvent recourir au vol comme une solution intermédiaire à leur survie. Mais beaucoup d'enfants ne l'avouent pas. Ils préfèrent projeter cette activité aux autres, comme le dit NTAJ :

« Mw'ijoro, hariho abaz gutegera abarengana bakabatwara ivyo bafise mu ntoki bakabigurisha kugira baronke amahera »

Cela signifie :

« La nuit, il y a des enfants qui vont surveiller les passants pour leur arracher ce qu'ils ont dans les mains et ils vont les vendre pour avoir de quoi manger ».

Donc, ce que nous remarquons, c'est ce que ces enfants qui volent ne le font parce qu'ils sont leurs métiers de tous les jours mais, parce qu'ils n'ont pas trouvé de quoi manger durant toute la journée. Ils le font pour survivre.

L'impression de dilution des activités dans le temps et dans l'espace domine. Un enfant peut « travailler » dans deux ou trois lieux différents ou exercer plusieurs activités en un même endroit. Selon le jour ou la période, sa présence sera plus ou moins marquée dans l'un d'entre eux. Toute opportunité qui s'offre à lui est bonne à prendre ce qu'il veut.

Il convient aussi de souligner que de nombreuses activités apparaissent avec la tombée de la nuit. Les gens, sortis boire et s'amuser, sombrent rapidement dans l'ivresse : ils font l'aumône plus facilement ou deviennent des proies faciles à voler. Les prostituées sortent dans les rues pour travailler et permettent aux petits de Bujumbura de jouer les rabatteurs. MIV ajoute que :

« Abana bo mw'ibarabara nabone baramara imanza. Abakuze baja gutamba, abakiri bato nabo bakarorera. Turaheza tugatwara ibidufitiye akamaro »

C'est-à-dire :

« Les enfants de la rue aussi prennent part à la fête. Les grands partent danser ; les plus jeunes regardent. On prend tout ce qu'il y a à prendre en même temps que l'on s'amuse ».

Les boîtes de nuit et l'alignement de bars qui rendent le secteur attractif. Les lieux de cinéma captent aussi le flux des noctambules. Les enfants gardent les voitures des clients et mendient parfois. Ils volent plus facilement la nuit, dans l'obscurité (accentuée par les déficiences de l'éclairage public), aidés par l'état d'ébriété avancé de certains passants.

Quand l' « enfant de la rue » a grandi, il perd quelque chose de la rapidité ou de l'énergie qu'il avait dans son plus jeune âge ; le poids de son histoire pénale pèse sur lui et il se rend compte de son échec. Son regard et ses forces se concentrent alors sur d'autres activités économiques, telles que cirer les chaussures, vendre des cigarettes, des sacs en plastiques et de l'eau glacée même si le vol reste pour lui un dernier recours en cas de besoin.

V.2.6. Le gardiennage des véhicules.

L'activité de garder les véhicules est l'une des activités qui procurent de l'argent aux « enfants de la rue ». Puisqu'il y a trop de bandits actuellement qui volent les pièces de voitures, ces « enfants de la rue » profitent de de cette situation pour surveiller les voitures garées ici et là en échange contre l'argent. En témoignent les propos de MBEV :

« Jewe iyo umu bosi aparitse imodoka yiwe, ndamubaza ko noba ndayimucungira. Yemeye, ndayimurabira kugra ntibamwibe ivyuma vyayo. Agarutse arashobora kumpa nka 500 canke 1000. Ku munsi ndashobora kuronka 2000f cank 3000F »

Ce qui signifie :

« Moi, si je vois un boss qui gare sa voiture, je lui demande si je peux la lui surveiller. S'il accepte, je la garde pour qu'on ne lui vole pas les pièces. S'il vient, je lui demande de l'argent. Il me peut une somme allant de 500F à 1.000F. Par jour, je peux avoir 2000F ou 3.000F »

En effet, nous avons constaté que le gardiennage des voitures est très souvent associé à la mendicité. Il y a des enfants qui en profitent pour jouer le malheureux en demandant de l'argent aux passants.

Sur cela, IDI nous a dit que :

« Iyo mpagaze mu gituro c'imodoka ntihagire umubosi ahaparika imodoka, nca nkoresha ubundi buhinga : ndasega. Ndagerageza nkerekana ko nagowe kugira ntere ikigongwe abahita. Kenshi na kenshi barampa hama nkaronka uko ngura ivyo mfungura »

Cela signifie :

« Quand je me positionne dans une gare des voitures et qu'aucun boss ne vienne garer sa voiture, j'adapte une autre technique : celui de mendier. J'essaie de jouer le malheureux pour gagner la pitié des passants. Et souvent ils me donnent de l'argent et comme ça j'achète de quoi manger »

V.2.7.Le ramassage des vivres

De par les entretiens que nous avons faits avec les « enfants de la rue », nous avons constaté que n'importe qui, parmi eux, peut se livrer à cette activité lorsqu'il n'a pas trouvé de l'argent par une autre activité. Cela est retrouvé dans les propos de NIT :

« Iyo ntaronse ico mfungura nkanbona butanguye kwira, nca nja gutoragura ivyakorotse aho bapakurura ibiribwa mu modoka canke nkaja gusura iyarara »

Ce qui veut dire :

« Si je n'ai pas trouvé de l'argent pour manger, si je vois qu'il commence à faire la nuit sans avoir de quoi manger, je vais ramasser ce qui est tombé par terre là où on décharge les camions qui transportent les vivres ou en l'absence de cela, je procède au tri des ordures ».

Quand les « enfants de la rue » n'ont pas trouvé de quoi manger, ils se débrouillent par d'autres moyens comme aller là où on décharge les camions qui transportent les marchandises pour ramasser ce qui est tombé par terre (les vivres). Ils peuvent alors manger ça ou les vendre. Les vivres qu'ils ramassent sont souvent le manioc, la patate douce, les pommes de terre ainsi que les fruits.

A propos de cette activité, IDI nous dit ce qui suit :

« Iyo ntaronse amafaranga ngo ngure ivyo mfungura canke ngafungura nsimpage, nca nja mu nzu z'uburiro kutoragura ivyasigye ku meza »

C'est-à-dire :

« Si je n'ai pas eu d'argent pour acheter de la nourriture ou bien si je ne suis pas rassasié, je vais au restaurant pour ramasser les restes de la nourriture sur la table ».

D'une façon générale, cette activité est souvent faite par ces enfants lorsqu'ils n'ont pas eu à manger ou s'ils en ont eu en quantité non suffisante. De par nos observations, nous avons aussi pu constater que certains enfants triaient les ordures pour pouvoir y trouver les restes des vivres.

V.2.8. La prostitution homosexuelle

Nous allons parler ici de la prostitution homosexuelle non pas en tant que telle, mais en tant qu'activité génératrice de revenus chez les « enfants de la rue ».

La prostitution homosexuelle est une pratique des relations homosexuelles entre garçons. Ce genre de relations peut exister entre garçons d'à peu près même âge ou enfants et adultes.

En effet, nous n'allons pas parler ici de la pratique homosexuelle comme perversion sexuelle chez les « enfants de la rue ». Certains « enfants de la rue » la pratiquent pour avoir de l'argent afin de subvenir à leurs besoins, mais non pas en tirer du plaisir sexuel. KAC nous affirme l'avoir fait pour seulement avoir de l'argent :

« Ego birashika. Umunsi umwe mw'ijoro, umushoferi wa taxi yaraje anshikiriye arahagarara ambwira : « nshaka uze tujane ivyo umfasha gupanga ndaguha amahera kandi ndakujana iyo wariko uraja. Numvise amahera naramwemereye. Twaragiye dushika ahantu nibajije ko ariho aba twinjira mu cumba. Ico yakoze, yatanguye kunkorakora ankura ikabutura. Mu gihe nariko ndanka, yambwiye ko ampa 5000F hama ndemera. Ahejeje ivyo yashaka yaransubije aho yankuye »

Ce qui signifie :

« Eeh ça arrive. Un jour pendant la nuit, un chauffeur qui conduisait un taxi est venu. Lorsqu'il est arrivé près de moi, il s'est arrêté. Il m'a dit : « je veux que nous allions ensemble pour m'aider à ranger les choses, je vais te donner de l'argent et te déposer là où tu allais. Quand j'ai entendu parler de l'argent, j'ai accepté. Nous sommes partis, arrivés là où il habitait peut-être, nous sommes entrés dans une chambre. Ce qu'il a fait, il a commencé à me caresser et à me déshabiller la culotte. Au moment où j'étais en train de refuser, il m'a dit qu'il me donnerait 5.000F et j'ai accepté, et après avoir terminé, il m'a déposé là où j'étais ».

Donc, ces « enfants de la rue » sont parfois obligés de vendre leurs propres corps pour avoir de l'argent parce qu'ils ont très faim.

En fait, certains « enfants de la rue » se livrent à la prostitution homosexuelle pour pouvoir survivre. On ne peut pas dire que cette activité constitue une source de revenu régulière.

En effet, la prostitution homosexuelle est difficile à connaître son importance réelle. Il nous a été très difficile d'avoir un « enfant de la rue » qui témoigne avoir traversé cette expérience. Ces enfants préfèrent refuser avoir déjà fait la prostitution homosexuelle.

Elle peut aussi signifier autre chose. Elle peut être une occasion pour l'enfant d'exprimer ses besoins psychologiques. Selon (BON, 1975, p. 80),

« L'attitude homosexuelle peut être utilisée comme le moyen de faire passer à l'acte, la colère contre les parents. Le sujet a alors un fort désir d'informer combien ils l'avaient opprimé et ce qui en résultait ».

Donc, cette attitude prise par certains « enfants de la rue » pourrait être aussi une façon de se révolter contre la société qu'ils jugent répressive et ainsi de faire appel à elle pour qu'elle s'occupe d'eux.

Ainsi, rien n'est fait contre cette pratique homosexuelle, elle peut prendre une ampleur terrible parce que c'est une pratique qui peut produire des conséquences négatives au niveau de la santé des « enfants de la rue » puisqu'elle peut comporter aussi un risque de contagion aux IST et SIDA.

Les « enfants de la rue » sont laissés à eux-mêmes. Ils sont obligés de voler de leurs propres ailes puisque leurs familles respectives sont absentes dans leur prise en charge. De ce fait, ces enfants sont obligés de travailler dur et dans des conditions misérables pour avoir un peu d'argent qui leur permet de subvenir à leurs besoins multiples. C'est ainsi que ces enfants forment des groupes de vie qu'ils considèrent comme leur famille, et dans lesquels ils entretiennent des relations sociales.

Dans le chapitre qui suit, nous allons parler de ces relations sociales. En premier lieu, nous allons mettre en exergue l'organisation de ces « enfants de la rue » dans leurs groupes respectifs. Et en deuxième lieu nous allons parler des relations amicales entre ces « enfants de la rue ».

CHAPITRE VI. ORGANISATION DES RELATIONS D'ENTRAIDE CHEZ LES « ENFANTS DE LA RUE »

Les « enfants de la rue » sont des enfants en situation particulièrement difficile et connaissent des problèmes graves en rapport avec leur vie. Ainsi, pour essayer de faire face à ces problèmes, ces enfants s'organisent et entretiennent des relations amicales entre eux. Ils forment des groupes de vie dans lesquels ils sont solidaires, nouent des relations amicales ou relations d'entraide.

VI.1. Organisation des « enfants de la rue »

Concernant l'organisation des « enfants de la rue », il importe de constater que ces derniers forment des petits groupes de vie dans lesquels ils partagent soit les tâches dans leurs activités quotidiennes, soit les logis pour dormir.

VI.1.1. Formation des groupes

La formation des groupes découle même de l'organisation de ces enfants et dépend aussi des affinités entre ces « enfants de la rue ». AHIC, lorsque nous lui avons posé la question de savoir comment ils forment les groupes, nous a révélé ce qui suit :

« Mugukora utugwi, bivana ningene mwumvikana. Muzinanyi kandi mukundana, muraheza mukashiraho akagwi kanyu »

Cela veut dire:

« Pour former les groupes, ça dépend de comment nous nous entendons. Si nous nous connaissons et que nous nous aimons, nous faisons un groupe »

Sur la question de savoir la cause de la formation des groupes, NTAJ nous a répondu de la manière suivante :

« Tubana mu mugwi umwe kuberatuba dusangiye ingorane cane cane kugira dufashanye ntitwihebure »

C'est-à-dire :

« Nous formons des groupes parce que nous partageons les mêmes problèmes et surtout pour nous entraider et ne pas nous ennuyer ».

Etant donné que les « enfants de la rue » sont dans une situation problématique et qu'il n'y a personne qui les prend en charge, ils se mettent ensemble pour former une sorte de famille dans

laquelle ils nouent des liens sociaux pour renforcer leur solidarité. En effet, les jeunes de la rue peuvent choisir de développer des pratiques de socialisation dans un contexte de marginalisation comme le laisse entendre (VELIS, 1997, p.55) en écrivant :

« Les membres d'une bande se préoccupent les uns des autres et sont honnêtes les uns vis-à-vis des autres. Le plus faible est protégé par le plus fort s'il accepte l'autorité de ce dernier. Une bande a aussi les caractéristiques d'une société d'affaires avec ses propres règles et sa discipline. Chaque membre s'investit selon ses talents pour gagner de l'argent ; il y a ceux qui sont spécialisés dans la mendicité, ceux qui sont spécialisés dans le vol à la tire ou vol tout court, ceux qui guident et/ou sont porteurs. Chacun doit être productif autant qu'un ouvrier dans une usine normale »

En plus de s'entraider, les enfants cherchent dans le groupe l'amour, la sécurité et la chaleur affective qu'ils n'ont pas reçue dans leur famille. Concernant la sécurité, KARAD nous a témoigné ce qui suit :

« Iyo ndi kumwe n'abandi, nta bwoba ngira iyo ndyamye »

Ce qui signifie :

« Si je suis avec les autres, je n'ai pas peur quand je dors »

De cette affirmation, nous constatons que les « enfants de la rue » sont des enfants que les gens tendent à éviter les contacts et les relations personnelles avec eux. A un moment donné, ils sentent qu'ils sont ignorés par a société. Le fait de former des groupes alors n'est pas le hasard. C'est leur façon de fonder une famille et d'être efficace dans leurs activités quotidiennes.

La peur provoquée par le vide éthique dans notre société augmente chez les « enfants de la rue » le besoin de se rapprocher les uns des autres connaissant la même angoisse. Selon (RIVIER, 1977, p. 221),

« L'identification à un être en soi connaissant les mêmes problèmes, les mêmes anxiétés, les mêmes révoltes, les mêmes enthousiasmes et la possibilité de se retrouver en lui, de partager avec lui des sentiments trop lourds pour qu'on les supporte seul sont d'une importance capitale ».

Dans ce sens, le groupe est donc pour les « enfants de la rue » le lien d'amitié et d'identité qui leur offre chaleur sociale, protection et estime réciproque.

Ainsi, certains « enfants de la rue » se rassemblent aussi pour renforcer leur visibilité sociale et leur capacité de nuisance.

VI.1.2. Partage des tâches au sein du groupe

Dans chaque groupe, les « enfants de la rue » s'organisent pour travailler afin d'avoir de quoi manger. C'est ainsi que pour aller chercher de l'argent ou de la nourriture, certains enfants partagent les tâches comme le dit NKEF :

« Turumvikana kugira umwe wese avuge aho agiye gukorera kugira bishitse umwe ntaronke, uwundi abe yaronse. Hanyuma turagabura ivyo twaronse »

Ce qui veut dire :

« Nous nous entendons pour que chacun nous dise où il va travailler, pour que si l'un parmi nous n'ait pas trouvé de l'argent, l'autre en aurait trouvé. Et puis, nous partageons ce que nous avons obtenu »

Comme le laisse transparaître les propos de NKEF, les « enfants de la rue » partagent les tâches pour multiplier les chances d'avoir de quoi manger. L'union fait la force, dit-on. Ce principe est aussi valable pour les « enfants de la rue » qui, parmi eux, il y en a qui préfèrent travailler en association.

Quant au partage des tâches au sein du même groupe, HABOS nous a dit ce qui suit :

« Turumvikana n'abagenzi. Umwe arashobora kuja kubituro vy'imodoka, uwundi aho bapakurura imizigo (ibiraya, imyumbatu, ivyama, ibijumbu,...) hama uwundi akaja hagati mw'isoko. Ku mugoroba, turashira hamwe ivyo twaronse tukagabura »

Ce qui se traduit comme suit :

« Nous nous entendons avec nos amis. L'un peut aller là-bas aux arrêts-bus, l'autre va là-bas où on décharge les marchandises (pommes de terre, manioc, fruits, patates douces, ...) et l'autre va à l'intérieur du marché. Le soir, nous mettons ensemble ce que nous avons obtenu et nous partageons ».

De ces mots, nous avons compris que ces « enfants de la rue » partagent les coins où ils vont opérer pendant la recherche d'argent ou de la nourriture, le fait de travailler en groupe, c'est pour avoir plus de chances, d'avoir ce qu'ils cherchent.

VI.1.3. Partage de logis

Les « enfants de la rue » dorment sous la belle étoile devant les magasins ou les bureaux, etc. Malgré les conditions dans lesquelles ils dorment, les « enfants de la rue » partagent les couches, chacun respecte la place de l'autre comme le laisse entendre les propos de MANIV :

« Hageze kuryama, umwe wese aba azi aho aryama nuwo bararana. Ntawupfa kuza kuryama atazwi. Uwo tutamenyereye turamwirukana kugira hagize icononekara ntahave aturenganya »

C'est-à-dire :

« S'il est temps de dormir, chacun sait où il va dormir et avec qui il va dormir. Personne ne peut s'introduire comme ça. Si nous ne le connaissons pas, nous l'éloignons pour que, s'il y a un incident, il ne nous accuse pas injustement »

Nous constations dans ces propos que les « enfants de la rue » s'organisent en groupes pour dormir. Ce sont des groupes de 5 à 8 enfants voire 10 enfants. Nous avons demandé quelles sont les conditions pour dormir ensemble dans un groupe quelconque et MISA nous a dit ceci :

« Turarana nabo tuzinanyi. Uwo tutazi ntidushobora kumwemerera ko atuzamwo kuk tutaba tuzi ingeso ziwe. Ashobor kuba ari umusuma. Iyo hari umwe muri twebwe amumenya, aramusabira uruhusha kuwutwara umugwi, iyo amwemereye araryama ariko yanse, acategerezwa kugenda »

Cela signifie :

« Pour dormir, nous dormons avec qui nous nous connaissons. Si nous ne le connaissons pas, nous ne pouvons pas accepter qu'il vienne parmi nous parce que nous ne savons pas ses habitudes. Il peut être un voleur. Mais, si l'un parmi nous le connait, il demande la permission pour lui au chef du groupe, s'il accepte, il peut dormir et s'il refuse, le type n'a qu'à aller ailleurs »

Nous constatons que pour s'introduire dans un groupe déjà formé, on n'entre pas n'importe comment. Il en est de même pour dormir aussi dans un groupe quelconque. On doit lui demander la permission au groupe en passant par son chef. Curieusement, nous leur avons demandé si chaque groupe a un chef et comment ils le choisissent et un enquêté nous a livré cette information :

« Umugwi wose uba ufise uwuwutwara. Aba adusumvya imyaka. Iyo hagize abashwana, niwe abaja hagati. Niwe aduhanura iyo turiko dukora amakosa »

Ce qui signifie :

« Chaque groupe a un chef. Un chef, c'est celui qui est plus grand que nous. S'il y en a qui se chamaillent, c'est lui qui intervient. C'est lui qui nous conseille si nous sommes en train de faire des bêtises ».

Le chef n'est pas élu dans un groupe, il s'impose par la force pour faire de l'ordre. Il joue le rôle de conseiller et d'arbitre. Il intervient pour faire régner de l'ordre dans son groupe. La référence à un individu qui incarne celui ou celle qui aurait fondé le groupe à l'origine est absente des discours. Mais les frères reconnaissent qu'ils ont toujours un chef. Celui-ci est reconnu comme un « chef de famille » ou un « père » par ceux qu'il appelle ses « enfants ». Toutefois, dans la mesure où son statut dépend de ses hauts faits, le père peut redevenir un frère à tout. Il n'est pas un père pour la vie, mais plutôt un père temporaire. Ce faisant, les enfants ne semblent pas reconnaître d'autorité instituée une fois pour toute. Ils rejettent toute inscription générationnelle définitive en termes de degré dans la terminologie de la parenté. Ils privilégient une inscription horizontale. Dans le groupe, la filiation est éphémère : seule la germanité est pérenne.

VI.1.3.1. Accueil et initiation des nouveaux « enfants de la rue » par les anciens

Le nombre des « enfants de la rue » ne cesse d'augmenter. De nouveaux enfants viennent vivre dans la rue et ils sont accueillis et initiés par les « enfants de la rue » anciens. C'est ce qui témoigne les interventions de NSED :

« Iyo twakiriye aban benshi baje kuba mw'ibarabara, turababaza impamvu baje hama tukabinjiza mu buzima bushasha »

Ce qui veut dire *:*

« S'il y a de nouveaux enfants qui viennent vivre dans la rue, nous leur demandons pourquoi ils viennent. Après nous leur donnons le baptême »

Nous avons posé à ces enfants la question de savoir comment se fait « ce baptême » qu'ils appellent communément « Urwinjizo » et NGABO nous a répondu de la manière suivante :

« Turabatera ubwoba, tukabatuka, tukababakankamira. Uwutubashe ivyo tumubwiye, turamukubita kugira atwubahe. Kugira tumwemere mu mugwi arariha amahera iyo

twayamubonanye hama tukayagura ibifungurwa canke itabi duheza tugasangira. Iyo atayo afise, turamuha umwanya akazoyarondera »

Ce qui se traduit de cette manière :

« Nous leur faisons peur, nous les insultons, nous les grondons. Celui qui n'obéit pas, nous le battons pour qu'il se soumette à nous. Et puis, pour l'accepter dans notre groupe, il doit payer de l'argent qu'il a si nous avons vu qu'il en a, et puis nous achetons de la nourriture ou du tabac pour partager ensemble. S'il n'a pas de l'argent, nous lui donnons un temps pour en chercher ».

A comprendre la réponse de cet enfant, nous avons compris que l'enfant qui vient vivre dans la rue pour la première fois n'entre pas dans la rue n'importe comment.

Les anciens « enfants de la rue »l'accueillent et lui demandent les motifs de sa venue pour s'assurer réellement que celui-ci est dans une même situation problématique qu'eux. Après cette prise de contact, les anciens « enfants de la rue » commencent alors à le maltraiter dans le but de le mettre dans une insécurité totale.

Ce baptême chez les « enfants de la rue » dure un jour ou deux et cela dépend de la façon dont un « enfant de la rue » nouveau obéit aux anciens et a exécuté ce que les anciens lui ont ordonné.

Pour connaître l'objectif de ce baptême, NSED nous a livré cette information :

« Tubaha urwinjizo kugira batwubahe kandi tubamenyereze ubuzima bwo mw'ibarabara »

Ce qui signifie :

« Nous les baptisons pour qu'ils nous respectent et pour les habituer à la vie dans la rue ».

Donc, les objectifs de ce rite ne sont pas d'exclure ces nouveaux « enfants de la rue » mais de les intégrer dans leurs groupes. Tout cela aide ces nouveaux à s'adapter rapidement à ce nouveau milieu. Ainsi, le nouvel « enfant de la rue » qui est confronté à un milieu nouveau ou à une expérience nouvelle, doit modifier son comportement pour se conformer aux exigences du milieu ou d'une expérience nouvelle. De ce fait, le nouvel « enfant de la rue » pourra demander aux anciens « enfants de la rue » des informations concernant la façon de vivre dans la rue.

En effet, cette action exercée par les « enfants de la rue » anciens sur les nouveaux fait que ces derniers soient réconfortés plus ou moins et que leur angoisse soit diminuée. IREF, pour lui, dit :

« Umugwi ni ngirakamaro mukuba mu buzima bwo mw'ibarabara. Kuba kumwe n'abandi bituma wiyumva nk'uwuri mu muryango. Ukwiheba kubera irungu birahera. Ni ikibanza kiguha umutekano »

C'est -à -dire :

« Le groupe est essentiel à la vie dans la rue en général. Etre ensemble avec les autres nous permet de se sentir en famille. L'angoisse qui attaque un individu seul est chassée par l'esprit du groupe. C'est un milieu où il y a l'assurance d'une sécurité ».

De ces dires d'IREF, nous remarquons que toute situation nouvelle nécessite la connaissance des informations qui lui sont liées pour s'y adapter. Le fait alors que ces enfants font le baptême d'initiation est très important parce que cela permet à ces nouveaux « enfants de la rue » de s'adapter facilement à la vie de la rue. Cela témoigne également de l'affection, le moral et l'humain que les « enfants de la rue » ont envers leurs semblables.

VI.2. Relations sociales entre les « enfants de la rue »

Les relations sociales qu'entretiennent les « enfants de la rue » sont surtout les relations d'entraide mutuelle qui sont de nature à s'entraider matériellement et moralement dans certaines circonstances. Les autres relations souvent observées sont des visites mutuelles qui se font entre eux.

VI.2.1. Relation d'entraide en cas de manque d'argent ou de nourriture

Lorsqu'un membre d'un groupe quelconque n'a pas d'argent ou n'a pas à manger, les autres enfants l'aident en lui prêtant un peu d'argent pour acheter de la nourriture pour partager avec ceux qui en manquent. A propos de cela, RUGERIB nous a confié ce qui suit :

« Iyo hagize umwe muri twebwe abuze amahera yo kugura imfungurwa, twebwe twaronse turamugurana canke tukagura imfungurwa tugasangira »

Cela signifie :

« S'il y a parmi nous qui n'a pas eu d'argent pour acheter de la nourriture, nous qui en avons eu, nous lui prêtons l'argent ou bien nous achetons de la nourriture au restaurant et nous partageons »

Les enfants qui sont dans un même groupe s'entraident pour manger lorsqu'il y a ceux qui n'ont pas eu d'argent pour acheter de la nourriture. Mais ces relations d'entraide ne se limitent pas

uniquement au niveau d'un seul groupe. Les enfants d'un tel groupe peuvent aussi aider un enfant d'un autre groupe pour la simple raison qu'ils se connaissent. Ils peuvent lui prêter de l'argent ou lui donner de la nourriture s'ils en ont car lui aussi, il peut les aider lorsque les tems sont meilleurs pour lui.

Cela est retrouvé dans la réponse de MANIV : *« Biramaze gushika ndafasha umwana tudasangiye umugwi kubera ataco yarafise afungura hama akanyishura iyo yaronse nanje naburanganiwe »*

Ceci veut dire : *« Moi il arrive que j'aide un autre enfant d'un autre groupe parce qu'il n'a pas à manger. Et puis, il peut me le rembourser quand il en a eu et que moi je n'en ai pas eu ».*

Les enfants de la rue s'entraident parce qu'ils reconnaissent qu'ils sont dans une même situation problématique. Parmi ces enfants, il y en a ceux qui refusent de s'entraider, qui vivent repliés sur eux-mêmes. Mais, d'après les informations qui nous ont été fournies, ces enfants sont minoritaires comme le dit KARAD :

« Hariho abana badafashanya. Iyo umusavye kuguha ikintu, aranka akitwaza ko nawe ataco yirengeje. Barahura n'ingorane nyinshi kuko iyo bishitse bakabura biragorana ko baronka uwubizera nabo. Akayimana ayafise gusa bene abo si benshi ».

Ce qui veut signifier :

« Il y a des enfants qui ne s'entraident pas. Si tu lui demandes de te donner une chose, il te la refuse prétextant qu'il n'a rien lui aussi. Il préfère garder pour lui-même. Mais ceux de cette catégorie ne sont pas nombreux. Ils subissent souvent les conséquences de leurs actes car s'il arrive qu'ils manquent de quoi manger, il leur est difficile de bénéficier la gentillesse des autres».

En fait, les « enfants de la rue » ont été subitement et précocement séparés de leur famille. Ils n'ont pas eu l'occasion de bénéficier de l'affection parentale. Cela a des conséquences graves sur le développement social de l'enfant. C'est ainsi que ce problème peut avoir des conséquences sur le relations de l'enfant avec les autres.

Mais en général, les « enfants de la rue » sont solitaires. Ils forment une famille avec des liens sociaux qui les unissent pour pouvoir faire face à leur vie difficile.

VI.2.2. Relations d'entraide en cas de maladie ou de mort

Les « enfants de la rue » s'entraident aussi en cas de maladie ou de mort de leur ami de la rue. Si l'un parmi eux tombe malade, ses amis se mobilisent pour le secourir. C'est-à-dire qu'ils l'aident à se faire soigner. Cela se constate dans la réponse de NKEF sur le type de relations ou d'entraide en cas de maladie :

« Iyo hagize uwurwara, turegeranya amaherakugira ashobore kwivuza »

C'est-à-dire :

« S'il y a quelqu'un qui tombe malade, nous cotisons de l'argent pour qu'il aille se faire soigner »

En effet, nous savons tous qu'aujourd'hui les soins de santé coûtent chers. Par exemple, dans les structures de santé publiques, la consultation chez un généraliste s'élève à 5.000F alors que la somme est de 10.000F pour un spécialiste. Pour faire une simple goutte épaisse, un patient paie 1.000F s'il n'a pas de carte d'assurance-maladie. Si on va se faire dans une structure de santé privée, la situation est en peu compliquée car les prix sont énormément élevés. Dans certains cabinets médicaux, la consultation s'élève de 4.500F jusqu'à 5.000F chez un infirmier alors qu'il est de 15.000F chez un spécialiste. Une simple goutte épaisse est de 2.000F. Concernant l'achat des médicaments, une cure de quinine coûte 8.000 F dans les différentes pharmacies pour celui qui n'est affilié à aucune mutualité. Donc, face à ces coûts des soins de santé, il arrive qu'un seul groupe soit incapable de tenir et dans ce cas, les « enfants de la rue » font recours à d'autres groupes. Sur cela, NGABO s'exprime de cette manière :

« Iyo muri twebwe hagize uwurwara, turitunganya akivuza dukoresheje ugufashanya. Turegeranya amahera agura imiti. Iyo ayo mahera abaye menshi, turitura iyindi migwi ikadufasha hama akivuza »

Ce qui veut dire :

« Si parmi nous, il y a quelqu'un qui tombe malade, nous gérons cette situation entre nous via l'entraide. Nous collectons une somme pour l'aider à payer les soins de santé. Si la somme à payer devient énorme ou dépasse nos moyens, nous faisons recours à d'autres groupes et comme ça le malade est soigné »

Un « enfant de la rue » ne peut pas supporter les coûts des soins de santé étant donné qu'il n'a pas des moyens et qu'il n'a pas de carte d'assurance maladie. C'est la raison pour laquelle ses amis s'associent au malade pour l'aider.

Nous savons que les « enfants de la rue » doivent travailler pour pouvoir trouver de quoi manger. Un enfant qui tombe malade ne peut pas travailler puisqu'il n'a plus d'énergie à cause de son état de santé. C'est pourquoi les autres l'assistent comme le dit HABOS :

« Turaja hamwe mukumufasha kwivuza no kuronka ivyo afungura kubera ataba ashobora gukora. Turauzanira ivyo afungura n'amazi »

C'est-à-dire :

« Nous nous mettons ensemble pour l'aider en le soignant et en lui donnant de quoi manger puisqu'il ne peut pas travailler et chercher ce qu'il mange. Nous lui apportons de la nourriture et de l'eau à boire »

Ainsi donc, les « enfants de la rue » s'organisent pour aider leur collègue qui est malade. Ils le prennent en charge en lui donnant des médicaments qu'ils achètent et en lui donnant de la nourriture. En fait, au cas où la maladie est simple comme la malaria, ces enfants cotisent pour acheter des comprimés. Au cas où les « enfants de la rue » seraient gravement malades et que ces amis voient qu'ils ne parviendront pas à payer les soins de santé, ces enfants vont le dire aux bienfaiteurs ou à l'administration locale pour solliciter un coup de main ou ils supplient les médecins en leur expliquant la situation. MISA dit que :

« Iyo aremvye cane, turitura abagiraneza kugira badufashe canke tukamujana ku bitaro bitwegereye tukababwira ko ari umwana wo mw'ibarabarakandi ko tutagira amahera yo kumuvuza. Muri ico gihe, abaganga barashobora kumuvura »

Ceci signifie :

« S'il est gravement malade, nous supplions les bienfaiteurs pour qu'ils nous aident ou bien nous le transportons au centre de santé et nous leur disons que c'est un « enfant de la rue », qu'il n'a pas d'argent pour se faire soigner. Dans ce cas, les médecins peuvent le soigner »

En effet, nous remarquons qu'un « enfant de la rue » qui est malade est assisté par les autres. Ils essayent de le prendre en charge malgré leurs moyens insuffisants. De toutes les façons, cette initiative d'assister leur ami malade témoigne de l'amour et de l'affection qu'ils ont les uns envers les autres. AHIC, parlant de cet amour qui les caractérise, témoigne :

« Abana bo mw'ibarabara bava muturere dutandukanye kandi baza kubera bafitaniye ibibazo n'umuryango bavukamwo. Bashitse mw'ibarabara turabakira tukabereka uko ubuzima bwaho bumeze hama tukabaho nk'uko twoba tugize umuryango. Mu vyo batwigisha, harimwo gukundana no gufashanya igihe cose bikenewe »

Ce qui veut dire:

« Les enfants de la rue viennent de plusieurs coins du pays et ils viennent parce qu'ils ont rencontré des problèmes dans leurs familles respectives. Arrivés dans la rue, ils sont bien accueillis et baptisés (au cours du baptême, on nous apprend les normes de la rue, le comportement qui doit nous caractériser) d'où nous formons une autre famille qui nous procure tout ce dont nous avons besoin. Parmi les valeurs qu'on nous enseigne, il y a l'amour et l'entraide mutuelle chaque fois que de besoin ».

Ainsi, il arrive qu'un « enfant de la rue », par manque de soins suffisants, trouve la mort. Comment alors les collègues s'y prennent devant cette situation ? KARAD répond à cette question de manière suivante :

« Iyo bishitse hakagira uwitaba Imana, turamuryamika hama tukarondera abavyeyi biwe canke abavuka hamwe nawe kugira baze kumushingura. Iyo tubabuze, turitura abajejwe intwaro batwegereye kugira bamufube. Ikindi turamuherekeza ubwanyuma »

Cela signifie :

« S'il arrive que notre ami soit mort, ce que nous faisons premièrement, nous le mettons dans une bonne position et puis nous cherchons ses parentés ou les originaires de chez lui pour qu'ils aillent l'enterrer. A défaut de la présence de ses parentés, nous nous confions à l'administration locale qui peut procéder à l'enterrement du défunt. Deuxièmement, nous l'accompagnons à l'enterrement »

Ainsi, il arrive très souvent que ces « enfants de la rue » ne trouvent pas les parentés de leur collègue défunt. D'après les informations qu'ils nous ont données, ils ne le laissent pas. Ils se dirigent vers les bureaux de l'administration locale ou communale pour l'informer sur le cas malheureux. MANIV le dit clairement :

« Tudashoboye gutora abavyeyi biwe, twitura ibiro vya musitanteri wa Komine tukamumenyesha ko hari umwana wo mw'ibarabara yitavye Imana kandi ko abavyeyi biwe tutabazi »

Ce qui veut dire :

« Si nous ne trouvons pas les parentés, nous nous dirigeons vers les bureaux de l'administration communale pour annoncer qu'il y a un « enfant de la rue » qui est mort et qui n'a pas de parentés »

Ainsi, dans les propos de nos enquêtés, nous constatons que certains « enfants de la rue » traitent avec du respect leur camarade défunt. Cela est dans notre culture.

A notre connaissance, il est des choses, des coutumes que nous avons établies depuis longtemps, et que nos pères, nos grands-pères, arrières grands-pères ont trouvé là, acceptées et intégrées comme faisant partie de leurs coutumes et diverses attitudes. Ainsi, l'attitude que certains « enfants de la rue » prennent devant leur camarade mort prend origine dans ces coutumes.

De plus, les « enfants de la rue » ne font pas le deuil tel que nous le faisons dans nos coutumes suite à leur situation problématique. En fait, ces enfants sont sans abri, et ont des difficultés de vivre. Ils n'ont pas de quoi manger. Ils sont obligés de bouger beaucoup pour trouver de quoi manger, raison pour laquelle ils sont contraints de ne pas respecter les modalités de deuil. Mais, se référant sur des informations reçues via nos enquêtés, les « enfants de la rue » respectent leur camarde qui est mort. Donc, ils respectent le cadavre de leur camarade. MIV explique:

« Iyo twumvise urupfu rw'umwe muri twebwe, turaja kumuraba tukamwunamira mukumusezera iryanyuma kugira umuzimu wiwe ntuzodutere »

Ce qui veut dire :

« Si nous apprenons la mort de l'un d'entre nous, nous venons le voir si nous sommes près et nous nous courbons devant lui pour lui présenter les derniers hommages et que les mauvais esprits ne nous envahissent pas »

Selon les croyances burundaises, les morts continuent à faire partie de la communauté des vivants. Ils entretiennent avec ces derniers des relations qui mettent en évidence le rapport de force entre les deux groupes en présence, les vivants et les morts. Ces derniers sont les garants de l'ordre social. Ils sont reconnus comme disposant d'un grand pouvoir supra-humain comme le dit (BARANSANANIYE, 1976, p. 62) :

« Le Murundi reconnait … la puissance plus qu'humaine des esprits des morts qui sont dans le monde invisible, obscur et vague capables de faire du bien à leurs protégés et du tort à ceux qui leur désobéissent »

En fait, même si les « enfants de la rue » ont des problèmes multiples en rapport avec leur vie, ils s'associent à cet événement. Le fait de venir voir le cadavre, c'est pour rendre un dernier hommage au défunt afin que les mauvais esprits ne les suivent pas.

Dans la tradition burundaise, la mort n'est pas un événement individuel, mais une épreuve de toute la communauté chargée de maintenir la continuité de l'espèce. Si la communauté régit à la mort, ce n'est pas seulement parce que la perte d'un de ses membres l'affaiblit comme l'affirme (DURKHEIM, 1968, p. 38) :

« La mort, celle d'un individu, ou celle répétée, d'une épidémie, ouvre une brèche dans le système de protection élevé contre la nature et sa sauvagerie »

La communauté a donc la manière de se protéger contre la nature et tout ce, qui peut constituer un danger pour ses membres et par conséquent qui peut la désagréger.

Comme l'a souligné (LONGEZ, 1975, p. 38) ,

« Toutes les espèces animales (y compris l'homme) sont bourrues de moyens de défense contre la mort provenant des ennemis des espèces ou de la même espèce »

Les « enfants de la rue » sont pris par les coutumes et participent aux funérailles de leur camarade défunt. Mais ces enfants ne participent pas à tout le déroulement parce qu'ils sont très occupés de leurs activités qui assurent leur survie.

En effet, l'organisation des sociétés humaines est telle que depuis son enfance, l'homme est pris dans un faisceau de relations sociales dans lequel il noue divers rapports affectifs tat positifs que négatifs avec des semblables dont il est d'abord complétement dépendant (l'enfance) avant d'acquérir progressivement son autonomie, qui bien entendue demeure relative, puisque même adulte, il ne peut pas se passer des contacts avec l'entourage. C'est donc au sein des relations interpersonnelles que les « enfants de la rue » élaborent des attitudes de sociabilité, à la fois de rejet et d'attachement à l'égard des sujets qui l'entourent. C'est aussi à travers ce processus que l' « enfant de la rue » à force d'imitation, d'identification, finit par intérioriser autrui au point d'en faire une partie du « moi ».

Au cours de cette partie, nous avons parlé des relations qui existent entre les « enfants de la rue ». Mais dans ces inter relations, des cas de conflits ne peuvent pas manquer, c'est pour cette que raison que nous allons parler des conflits qui se manifestent souvent entre ces enfants, de leur origine ainsi que la façon dont ils procèdent pour les résoudre.

VI.3 Conflits entre les enfants de la rue, origine et modalités de résolution

Dans une organisation humaine quelle que soit sa dimension, les conflits sont parfois inévitables, d'où des conflits individuels, inter-individus, intergroupes dont la durée et l'intensité sont variables.

Là où il y des hommes doit y avoir des conflits. Chez les « enfants de la rue », les conflits sont en rapport avec les intérêts individuels et surtout en fonction de leur mode de vie. Dans ce sens, on ne peut pas dire que ce genre de conflits dans leur organisation est tout à fait le même que celui qu'on observe dans les grandes organisations comme l'entreprise ou l'association. Ce sont des petits conflits liés à leur mode de vie et qui sont en rapport avec les intérêts égoïstes chez les uns, l'agressivité et la violence chez les autres et qui en fin génèrent des bagarres. Ce sont des conflits superficiels, qui ne durent pas longtemps.

VI.3.1. Conflits d'intérêt

Le conflit interpersonnel ou intergroupe met toujours en cause des individus. Ainsi donc, il existe des conflits entre les « enfants de la rue » et qui sont en rapport avec les intérêts personnels. Certains « enfants de la rue » entrent en conflit parce qu'ils veulent avoir plus d'intérêt que les autres comme le précise NKEF :

« Birashika hakaduka amatati hagati yacu tukarwana tugakomeretsanya. Bishobora kuva kuri bamwe muri twebwe bashka kurya imitsi abandi cane cane iyo umwe ashaka kuronka vyinshi gusumba abandi. Muri ico gihe intureka ica yaduka »

C'est-à-dire :

« Il arrive souvent que nous soyons en conflit jusqu'à ce que nous nous bagarrions et nous blessions. Cela peut être lié au fait qu'il y a des enfants qui veulent profiter plus que les autres surtout lorsqu'ils ont reçu quelque chose ensemble et que l'un parmi eux veut avoir beaucoup plus que les autres. A ce moment, les autres se révoltent jusqu'à créer du désordre général »

Les « enfants de la rue » ont aussi des intérêts à viser dans leurs activités quotidiennes. Ce qui les met en mouvement, ce sont les avoirs et la façon dont ils atteignent ces derniers qui peut être à l'origine des conflits. Selon (SEKIOU, 1962, p. 872),

« Il s'agit d'une opposition ou d'une divergence soit d'opinion, soit d'intérêt, soit de manque de considération, etc entre deux parties qui ont de relation directement liée à leur

environnement de travail, l'une d'entre elles percevant l'autre comme l'empêchant d'atteindre ces objectifs et inversement »

Il existe aussi des situations de conflits où les « enfants de la rue » visent le même but mais de manière compétitive. Voici les propos de NAC :

« Birashika hakaboneka uwushka guha akazi ko kwikorera umuzigo umwe muri twebwe hama hakagenda babiri. Bashikiye rimwe, baca batangura gushwana »

Ce qui veut dire :

« Il arrive que 'une personne appelle un seul « enfant de la rue » pour qu'il lui aide à transporter les charges et qu'ils y aillent à deux. S'ils arrivent en même temps à ces charges, ils vont commencer à disputer. Ce que cette personne fait, elle les envoie tous les deux et appelle un autre enfant. A ce moment, ils se chamaillent, l'un disant que c'était lui qui était sollicité et l'autre dit que c'était plutôt lui, ils s'insultent l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se bagarrent »

En fait, lorsque les « enfants de la rue » aident une personne à transporter les charges, ils savent qu'ils doivent gagner quelque chose. Cette situation les met dans une sorte de compétition et de rivalité. Chacun parmi eux éprouve un besoin de gagner cet argent et une situation frustrante peut être née entre ces enfants les conduisant ainsi aux bagarres. (TOUZARD, 1977, p. 87) le dit clairement :

« Le conflit, qu'il soit interpersonnel, social, international est une situation dans laquelle les protagonistes manifestent des comportements d'agression violents ou non. L'agression devient, dans ce cas, un comportement dont le but est soit, de blesser, de faire mal ou de nuire à quelqu'un, soit de détruire ou de s'emparer de ses biens. Elle peut s'accompagner ou non de violence physique ».

Ces comportements d'agression manifestés par certains « enfants de la rue » sont de nature à vouloir gagner de l'argent après avoir écarté les concurrents ou rivaux. Aussi donc, il y a des cas où un enfant veux prendre les objets ou l'argent d'un autre enfant parce qu'il est plus fort que lui. Voici ce que dit NSEN :

« Birashika umwana agatora ikintu c'uwundi kubera amusumvya inguvu. Iyo nyeneco agerageje kukimwaka aba akubiswe »

Cela signifie :

« Il peut arriver qu'un enfant prend les objets de l'autre parce qu'il est plus fort que lui. Si l'autre tente de récupérer les siens, il est frappé »

Donc la situation de misère dans laquelle se trouvent les « enfants de la rue » fait que les moins forts soient beaucoup plus désavantageux que les autres. Ils sont victimes de toute sorte de violence. Ces conflits d'intérêt observés chez les « enfants de la rue » sont des conflits fréquents mais qui ne durent pas longtemps et qui sont favorisés par la situation de vie des enfants.

VI.3.2. Origine des conflits entre les « enfants de la rue »

Des conflits entre les « enfants de la rue » éclatent suite aux mauvais comportements affichés par certains enfants. La base de tout cela est due soit aux caractères agressifs de certains enfants, la prise des stupéfiants et l'alcoolisme chez d'autres ainsi que les viols homosexuels faits aux plus petits enfants.

Au moment des conflits, les solidarités se font et se défont au gré des bagarres selon un principe de solidarité et de hiérarchie entre les groupes. Il existe des groupes « aînés » et des groupes « jeunes ». Les groupes aînés s'adonnent plutôt au vol et au trafic de drogue. Les groupes jeunes se concentrent davantage sur la survie. La jalousie qui s'exprime lorsqu'un frère d'un tel groupe a été torturé par un autre enfant d'une bande rivale, cela est un motif de violence. Dans ce cas, qu'ils soient aînés ou jeunes, les groupes se prêtent main-forte, ce qui constitue une occasion de se droguer, de boire, mais aussi de manger ensemble. Ces caractéristiques montrent comment les identités individuelles et collectives se construisent au sein du groupe. Le groupe serait, en quelque sorte, une matrice enveloppante au sein de laquelle les pairs trouvent « une source de sens » pour vivre et développer des relations.

VI.3.2.1. Le caractère agressif de certains enfants comme élément déclencheur des conflits

Certains « enfants de la rue » sont naturellement agressifs et leur agressivité peut être parfois dirigée vers leurs pairs créant ainsi des bagarres.

Selon (TOUZARD, 1977, p. 21),

« Les comportements agressifs qui définissent le conflit entre individu s'expliquent par l'existence chez l'individu de tendances, de pulsions ou de tensions, la satisfaction de ces

pulsions ou réduction de ces tensions s'établissent par le recours aux comportements agressifs »

Pour NDIA, un enfant de la rue :

« Hariho abana bakunda akajagari. Hariho nkabashobora kugusimbirako bakagukubita canke bakakunyaga utwawe ku nguvu. Muri ico gihe, urashobora kwirwanako canke ugatabaza »

Cela signifie :

« Il y a des enfants qui aiment le désordre. Il y en a qui peut se jeter sur toi et te frappe ou prend tes affaires par force. Dans ce cas, on peut se défendre ou appeler aux secours à ses amis ».

Les « enfants de la rue » se livrent très souvent à des bagarres qui peuvent occasionner des blessures graves. Un petit rien du tout peut déclencher une bataille entre les gosses. Des combats ou batailles sont parfois violents étant donné que ces enfants utilisent parfois des objets tranchants comme les couteaux, les particules de bouteilles cassées, les lames de rasoir ou pierres. Ces enfants utilisent ces objets pour se défendre contre l'agresseur ou soit pour offenser.

(RILLAEL, 1975, p. 74) parlant de l'agressivité écrit que :

« (…) une disposition visant à défendre ou à s'affirmer à l'encontre de quelqu'un ou de quelque chose. Nous distinguons deux catégories : l'agressivité défensive qui se ramène à la conservation de soi et de biens et l'agressivité de type offensif ou appropriatif plus spécialement narcissique »

Ainsi, l'agressivité observée chez les « enfants de la rue » trouve l'explication dans leur passé et présent. Nous savons que les « enfants de la rue » sont des enfants précocement abandonnés par leurs familles et qui sont laissés à eux-mêmes. Ils n'ont pas bénéficié de l'éducation issue de leurs parents non plus de la chaleur sociale. Tout cela est aggravé par la vie misérable qu'ils mènent dans la rue. NTAJ nous dit ce qui suit :

« Haraho umwana aba ashavuye kubera inzara. Iyo uhirahiye ukamuvugisha n'ijambo rimwe, aragusimbirako akagukubita hama imishwano ikaba iratanguye»

Ce qui veut dire:

« Il y a des fois où on trouve un enfant très fâché, affamé. Si jamais tu oses lui parler, ne fut-ce qu'un mot, il se jette sur toi et te frappe, et puis vous vous bagarrez »

En effet, cette agressivité manifestée par certains « enfants de la rue » est due à une insatisfaction profonde, consécutive à un manque d'affection ou à un sentiment de dévalorisation personnelle. Ainsi, dans l'histoire de l'enfant, il faut souligner le départ ou l'absence des personnes chères qui s'occupent habituellement d'eux (parents, familles, communautés, etc). Ce départ ou cette absence est cruellement ressenti et provoque ainsi l'agressivité.

L'agressivité peut apparaitre au départ comme une simple marque de rejet, ensuite elle traduit en réalité les désirs perpétuellement frustrés d'un enfant qui éprouve un besoin profond de celui qui s'occupe de lui, un vide affectif du passé qui ont créé en lui ce comportement anti social. Cette agressivité est la forme expressive de cette situation stressante du vécu passé de l'enfant. Elle est aussi, dans certaines situations, activée par la prise des stupéfiants (alcool, chanvre, etc.).

VI.3.2.2. Le viol homosexuel

Comme déjà signalé, les « enfants de la rue » dorment soit devant les magasins soit sur les trottoirs, soit sous les arbres, sous les ponts, dans des constructions abandonnées ou inachevées, etc. Ainsi, certains enfants surtout les plus âgés profitent pendant que les autres sont en plein sommeil pour ensuite se glisser à côté d'eux, pour en tirer leur culotte et ainsi passer à l'acte homosexuel. Cette situation peut entrainer des bagarres lorsque le violeur est surpris pendant l'acte. Comme nous le dit NGABO :

« Hariho abakorera imibbonano mpuzabitsina nbo babisangiye mu gihe basinziriye. Iyo uwuriko arabikorerwa afashe uwuriko arabimukorera, haca hatangura imishwano gushika yaho bakangura abandi baraheza bakirukana iyo nkozi y'ikibi mu mugwi »

C'est-à-dire :

« Il y a des enfants qui font des rapports homosexuels aux autres lorsqu'ils sont en plein sommeil. Lorsque la victime surprend celui qui est en train de le faire, c'est le début des querelles. Ils se chamaillent jusqu'à ce que les autres se réveillent. Ce qu'ils font, ils le chassent et va dormir dans un autre endroit »

Comme nous le remarquons dans ces propos, les enfants qui profitent du sommeil des autres pour les violer sont chassés par les autres des lieux de coucher parce qu'ils mettent les autres dans l'insécurité.

Mais il importe de souligner que certains viols homosexuels se font en dehors des lieux de couches. En effet, certains enfants plus âgés peuvent profiter un autre enfant plus petit et moins fort qu'eux pour l'abuser sexuellement. Si ce dernier est seul, ils le prennent par force et l'amènent dans un endroit caché surtout pendant la nuit pour le violer. Sur ce, MISA nous a révélé ce qui suit :

« Haraho bishika abandi bana b'inkozi z'ikibi bafata ku nguvu abandi cane cane mw'ijoro. Iyo abagenzi b'uwuriko arafatwa ku nguvu bamubonye ariko ararira akababwira impamvu arira, bamufashe nyene gukora ico caha, baramukubita akajagarii kakaba karadutse »

Ce qui signifie :

« Il peut arriver qu'il y ait des enfants malintentionnés qui violent les autres par force surtout pendant la nuit, ils l'amènent dans un endroit caché et le font des rapports homosexuels. Si ses amis le voient en train de pleurer, ils le demandent pourquoi il leur raconte ce qui s'est passé. S'ils capturent l'un parmi les violeurs, ils le tapent et c'est la bagarre qui s'en suit »

L'homosexualité pratiquée par ces enfants est occasionnelle. Cela prouve d'ailleurs que certains enfants comme chez toute personne, il existe une composante homosexuelle. (ORAISON, 1975, p. 63) écrit ce qui suit :

« Notre vie affective est forcément à double aspect, puisque nous sommes en relation avec les sujets de notre sexe et ceux de l'autre sexe. Tout est évidemment sexuée. Cela signifie que chacun de nous en lui porte, si l'on peut dire, une composante « homosexuelle constituante »

Ainsi donc, les viols homosexuels pratiqués par les « enfants de la rue » sont des comportements homosexuels particulièrement évidents dans l'homosexualité de circonstance, situationnelle ou occasionnelle. Ce sont des viols homosexuels dont le passage à l'acte est surtout favorisé par les conditions d'isolément ou de promiscuité dans lesquelles se trouvent ces enfants en plus du facteur important qu'ils soient de même sexe.

Par conséquent, ces viols homosexuels pratiqués par les « enfants de la rue » ne peuvent en rester sans effet sur leur santé étant donné qu'il y a le risque d'infection aux IST et au VIH/SIDA.

En effet, certains « enfants de la rue » sont orphelins et sont nés peut-être séropositifs, et d'autres s'infectent parce qu'il y a ceux qui se prostituent parmi eux ou qui ont fait des rapports hétérosexuels avec les prostituées, et qui, par cette raison se sont infectés aux IST ou au VIH/SIDA.

VI.3.2.3. Le vol

Le vol est un comportement souvent générateur de conflit entre les « enfants de la rue ». Certains enfants profitent du moment pendant les autres s'endorment et font fouiller dans les poches des autres afin de leur voler l'argent ou tout autre bien. Si ces voleurs sont alors pris en flagrant délit, cela crée des bagarres entre ces enfants. La victime se défend et se jette sur le voleur. Cette situation perturbe les autres qui dorment et les met dans une colère intense, une insécurité. Pour cela, les autres réagissent aussi en le frappant comme nous l'a dit MIV lors de notre enquête :

« Abana bamwe bamwe barafise ingeso mbi yo kwiba bagenzi babo. Haraho bishika uwuriko ariba abandi baryamye mw'ijoro agafatwa araheza agahanwa cane: arakubitwa, akanirukanwa mu mugwi. Bishitse uwibwe ntafatwe riko bakamwikeka, baramusaka kandi nivyo bituma haba kutumvikana mu mugwi»

Ce qui signifie:

« Certains enfants ont une mauvaise habitude de vouloir voler les autres enfants. Il y a des fois où un enfant surprend un autre en plein sommeil et fouille dans ses poches. Si par malchance, il est surpris, il s'expose à des sanctions sévères : être frappé, être chassé du groupe, etc. au cas où le concerné n'est pas pris en flagrant délit et que la victime du vol le soupçonne, on vérifie en le fouillant et cela est à l'origine des conflits au sein du groupe »

Ce vol qui existe chez les « enfants de la rue » provoque chez eux des conflits étant donné que ces « enfants de la rue » sont dans un besoin excessif de l'argent. En effet, la situation dans laquelle ces enfants sont, contribue à l'altération progressive de leur personnalité à cause de leur entrée dans une vie dure avant leur maturité.

Il faut aussi ajouter qu'il existe un autre cas de vol qui provoque des conflits entre ces enfants à savoir celui où un « enfant de la rue » commet ce délit et vient se cacher dans le groupe des autres. S'il est alors poursuivi, il y a des fois où c'est les autres qui sont pris à sa place. Ce forfait est détesté par les autres qui en deviennent victimes. Les propos de NSEN quand il nous expliquait comment un « enfant de la rue » peut être puni à la place des autres :

« Iyo umwana wo mw'ibarabara yivye hama abibwe bakagerageza kumukurikirana, arashobora kwinyegeza muri twebwe hama hagafatwa uwutivye. Ivyo biratuma haba amatati kubera haraho bamuhishira canke bakavuga ko uwafashwe atariwe »

Ce qui veut signifier :

« Quand un enfant de la rue vole et que si les victimes du vol tentent de le poursuivre, il peut se cacher parmi nous. Dans ce cas, il arrive des cas où on attrape celui qui n'a pas volé. Cela crée alors des conflits parce qu'il y a des enfants qui veulent témoigner en faveur de l'innocent et d'autres qui veulent jouer la complicité »

De ce que nous avons constaté, il y a des enfants de la rue qui ont une activité permanente de voler. Ce sont des enfants qui sont souvent exploités par des voleurs de renom donc les voleurs professionnels et qui les entrainent à ce métier. Ces enfants sont les plus exploités par des voleurs professionnels et qui les entrainent dans des activités parasites d'autant plus qu'ils sont désœuvrés et qu'ils constituent une main d'œuvre peu chère. L' « enfant de la rue » côtoie toujours ces voleurs et ces derniers l'exploitent et passe facilement du simple amateur au voleur professionnel.

Cette situation dans laquelle se trouvent ces enfants crée un problème étant donné que les « enfants de la rue » qui commettent des délits ont tendance à se réfugier toujours vers les autres « enfants de la rue » ; ce qui sous-entend qu'il y a ceux qui en deviennent victimes. Nous savons qu'il y a une solidarité entre les « enfants de la rue » et plus spécifiquement dans leur groupe, ils gardent des secrets entre eux. Il existe même des règles implicites dans le groupe artificiel mais réel. (TESSIER,S.,1998,p.74) écrit :

« Ne pas voler aux autres membres, ne pas parler des sujets compromettant les autres et ne pas les dénoncer, se protéger mutuellement de l'agression extérieure, s'occuper des plus jeunes et partager la nourriture et les habits avec ceux qui en ont plus besoin »

C'est cela qui est à l'origine des conflits. Les enfants qui en sont victimes alors qu'ils étaient innocents n'acceptent pas d'être punis et ridiculisés à la place des coupables et surtout sous leurs yeux. Ils finissent par leur dénoncer. C'est ainsi que les « enfants de la rue » s'en prennent à eux sous prétexte qu'ils les avaient dénoncés. Cela est souvent à l'origine des conflits entre les « enfants de la rue ».

VI.4. Mode de résolution des conflits entres les « enfants de la rue »

Dans leur organisation quotidienne, nous avons déjà précisé que les « enfants de la rue » ont des règles qu'ils suivent dans leur groupe. Cela suppose que chaque groupe a un chef qui a la charge de conseiller les autres « enfants de la rue », donc qui intervient pour résoudre les

conflits. S'ils ne sont pas à la hauteur de ces conflits, ces enfants font recours à des forces de l'ordre.

VI.4.1. Le conseil et intervention des enfants plus âgés

Les « enfants de la rue » ont des règles à suivre dans le groupe. Mais ces règles ne sont pas toujours respectées et il arrive que l'un ou l'autre peut les laisser à côté. C'est ainsi que les conflits entre ces enfants peuvent éclater et cela nécessite une intervention pour trouver la solution à ce problème. MANIV nous a dit comment ils procèdent pour résoudre les conflits :

« Iyo abana bo mw'ibarabara bashwanye, umukuru muri bo arabanguranya, akababaza impamvu bashwana kugira amenye uwakoze ikosa hama kabahanura »

C'est-à-dire :

« S'il y a des enfants qui se bagarrent, le chef les sépare, leur demande l'origine de la bagarre pour savoir qui est en faute, puis les conseille pour qu'ils cessent de se battre »

Mais il arrive que le chef ne soit pas présent lors des bagarres. Dans ce cas, n'importe qui dans le groupe, qui est plus âgés que les autres, peut intervenir en séparant ceux qui se bagarrent. Il s'implique, les écoute pour enfin résoudre leur problème. AHIC l'explique clairement :

« Mu gihe abana babiri batanguye gushwana, nuko haba hari ico bapfa. Iyo Umukuru muri twebwe atariho ari, uwudusumvya imyaka niwe abanguranya akabahanura kubana mu mahoro »

Ce qui veut dire :

« Lorsque deux enfants se lancent l'un contre l'autre et se bagarre, c'est qu'il y a impérativement un conflit qui les oppose. Si le chef n'est pas présent, c'est le plus âgé qui intervient pour les séparer. Il leur conseille de s'entendre pour vivre en paix »

En analysant ces propos, nous constatons que ce n'est pas nécessairement le chef du groupe qui intervient s'il y a un conflit entre les enfants de la rue. Même s'il n'est pas près de ces enfants en conflits, les autres peuvent le remplacer valablement en résolvant le conflit, car selon (MAZLICH, 1998, p. 147) ,

« C'est une expérience profitable de régler eux-mêmes leurs différends »

Les « enfants de la rue » les plus âgés et leurs cadets entretiennent normalement des liens d'amitié comparables aux liens fraternels.

Les plus grands jouent le rôle de conseillers du fait qu'ils sont considérés comme les « enfants de la rue » anciens et qu'ils maitrisent plus ou mieux que les plus petits la vie de la rue. Ils peuvent donc comprendre la nature de conflit entre eux et s'impliquent à leur résolution.

Dans certaines situations, le plus âgé joue le rôle de médiateur entre les enfants en conflits et qui sont par conséquent en pleine discussion. Ce soi-disant chef s'implique comme une tierce personne, neutre et joue le rôle de facilitateur dans la recherche d'une solution au conflit.

D'une façon générale, ce que nous avons remarqué, c'est que les « enfants de la rue »plus âgés que les sont respectés par les plus petits et ces derniers placent la confiance en leurs aînés dans leur façon de résoudre les conflits qui peuvent surgir entre eux.

VI.4.2. Le recours aux forces de l'ordre

Il y a des conflits où les enfants à eux-mêmes ne peuvent pas résoudre. Des fois, les enfants se bagarrent jusqu'à ce que leurs amis soient débordés. Ils utilisent même des objets tranchants comme des couteaux, des grosses pierres jusqu'à ce qu'ils se blessent. Dans ce cas, ce sont les forces de l'ordre qui interviennent comme nous le dit KAC :

« Rimwe rimwe biragoye kubangurukanya abana bo mw'ibarabara kuko bariko barashwana, ni imbugita n'amabuye biyagwa. Kubatandukanya biba bidakunda kuko kesnhi hashwana abakuze kandi bafise inguvu nyinshi. Mu kubatandukanya, duhamagara abajejwe umutekano. Baje, barabatwara mu gasho hama bukeye bakabarekura »

C'est à dire *:*

« Des fois, il est difficile de séparer les « enfants de la rue ». Quand ils commencent à se jeter des couteaux, des grosses pierres au moment de leur bagarre, il est presque impossible de les séparer. C'est le cas notamment des enfants les plus âgés et plus forts que les autres. Pour les séparer, nous appelons les forces de l'ordre. S'ils arrivent, ils les prennent et les amènent en prison. Le matin, ils reviennent parmi nous étant corrigé ».

Nous constatons que l'intervention de la police est nécessaire d'autant plus que le combat peut être dur et qu'il devient difficile à ces enfants de séparer leurs collègues en conflits. Pour les plus petits enfants, il est facile de se séparer. Un autre enfant plus fort qu'eux peut résoudre leur conflit et les empêcher de continuer. Mais pour les plus grands enfants (adolescents), il est difficile que le chef du groupe ou un autre du même groupe parvienne à les séparer, moins

encore un enfant plus petit qu'eux parce qu'ils utilisent des objets qui peuvent blesser le corps lors des batailles.

RUGERIB abonde dans le même sens en disant que :

« Iyo tubonye ko bigoye gutandukanya abariko bararwana, duhamagara abadusumba. Nabone bibananiye, duhamagara bajejwe umutekano kuko turavye nabi bodukomeretsa »

Ce qui signifie :

« Si nous voyons qu'il est difficile de séparer ceux qui sont en train de se bagarrer, nous appelons ceux qui sont grands. Si ceux-ci échouent, ils appellent les forces de l'ordre parce que ceux qui sont en conflit peuvent se blesser ou blesser ceux qui essaient de se mettre entre eux pour les séparer »

Effectivement, les enfants forts et trop âgés par rapport aux autres utilisent des objets tranchants lors de leur bagarre et il est très difficile de les séparer.

Par ailleurs, les plus petits, même s'ils ont la volonté d'intervenir auprès de ceux qui sont en dispute sont incapables de les séparer parce qu'ils sont plus grands qu'eux. Nous avons constaté que même ceux qui sont supposés être capables de le faire peuvent échouer dans cette situation.

Le fait d'appeler les forces de l'ordre est l'unique recours d'intervention. Cela montre que les « enfants de la rue » s'aiment entre eux. Ils évitent de se faire du mal.

Au sein des groupes d' « enfants de la rue », les conflits sont plus fréquents, leur origine et leur façon dont ils procèdent pour les régler diffèrent selon les caractères des composants (enfants de la rue de chaque groupe). Ces conflits sont souvent à l'origine de la vie misérable qu'ils mènent. Ces conflits éclatent souvent à la méconduite de certains parmi eux.

Concernant le mode de résolution des conflits, il y a des cas où les « enfants de la rue » eux-mêmes interviennent pour la résolution des conflits ou ils appellent les forces de l'ordre pour des conflits difficiles dont ils ne sont pas capables de résoudre.

Dans leurs groupes, les « enfants de la rue » ont des règles à suivre. Ils sont organisés. En fait, l'enfant de la rue s'intègre dans un groupe de ses paires dans lequel il suit des normes. C'est la raison pour laquelle, dans la résolution de leurs conflits, ils ont leur façon propre de procéder. Cela peut procurer peut-être des satisfactions pour les uns et des insatisfactions pour les autres, voire un dégoût davantage du monde de la rue.

Conclusion

Au sujet du précédent chapitre, le travail était consacré à mettre en exergue trois dimensions essentielles. Nous avons donc les facteurs à la base de l' enfance de la rue, les problèmes rencontrés ces enfants et leurs stratégies de survie et enfin l'organisation des relations d'entraide chez les « enfant de la rue ».

En matière des stratégies mobilisées par les enfants de la rue pour survivre, nous avons constaté qu'elles sont adoptées en fonction de l'origine de l'enfant, de son âge et de l'ncienneté dans cette vie. Au terme de ce sujet, une série de stratégies identifiées comprend donc le port des charges, la mendicité, le commerce des stupéfiants, le commerce ambulant, le vol, le gardiennage des véhicules, le rammassage des vivres, …

Quant à l'organisation des relations d'entraide, les enfants de la rue forment des groupes, partagent des tâches et/ou logis. Les relations sociales se fondent en gros sur l'entraide en cas de manque d'argent ou de nourriture, en cas de maladie ou de la mort et en cas de résolution des conflits .

Discussion des résultats

Selon le sociologue (N'Da, 2015, p. 273),

« La discussion des résultats est une étape assez importante et incontournable dans la réalisation d'un travail de recherche scientifique. Le chercheur discute les résultats de sa recherche, il évalue si les résultats obtenus ont pu répondre à sa question de recherche. Il met en relation les résultats obtenus et d'autres travaux antérieurs voire le cadre théorique. Il peut également évaluer si les résultats de sa recherche ont répondu aux hypothèses formulés au départ. Le chercheur peut également mettre un accent particulier sur les implications des résultats de sa recherche au niveau de la discussion ».

Tout au long de notre recherche, la problématique était centrée sur la compréhension de la vie quotidienne des enfants de la rue. Ainsi dans le cadre opérationnel, trois questions fondamentales ont été explorées : quels sont les facteurs qui poussent les enfants à mener une vie de la rue ? Quelles sont les stratégies mises en œuvre par ces enfants pour assurer leur survie ? Comment les « enfants de la rue » organisent leurs relations sociales d'entraide ?

En effet, trois hypothèses formulées au départ pour répondre à ces questions sont les suivantes : La pauvreté, la détérioration des conditions économiques et sociales, la dislocation des familles entières et les effets pervers de l'urbanisation rapide incontrôlée qui s'accompagnent de l'éclatement des structures et de la solidarité familiale influencent sur la présence des « enfants de la rue »; le commerce ambulant et quelques autres activités génératrices de revenus est une des stratégies mises en œuvre par ces « enfants de la rue » pour assurer leur survie en Mairie de Bujumbura; les enfants qui mènent une vie de la rue se caractérisent par des relations d'entraide les plus fortes pour pouvoir faire face à leur vie plus dure.

Au terme de notre enquête, les facteurs qui sont à l'origine de la présence des « enfants de la rue » sont diversifiés. L'étude a pu donc identifier la pauvreté et la précarité familiale, l'irresponsabilité des parents, la séparation des parents, la mauvaise compagnie, l'indigence due à la mort des parents et les facteurs sociaux ou environnementaux. Par rapport aux travaux antérieurs, la pauvreté et la précarité apparaissent comme causes éminentes dudit phénomène. Les auteurs en ce niveau l'abordent : Yves Marguérat, 1992 ; Rapport de Human Right Watch à RDC, 2007 ; Kienge, 2005 ; Daniel Stoecklin, 1998. La présence des « enfants de la rue » à cause de la pauvreté s'observent surtout chez les enfants en provenance des familles pauvres. Ce cas concerne à la fois, les enfants en provenance de l'intérieur du pays et ceux de la province de Bujumbura Mairie.

Tenant compte des causes explicatives à la présence des « enfants de la rue » et leurs mécanismes adoptés pour survivre en milieu urbain de Bujumbura, nous affirmons que les conditions matérielles des familles sont déterminantes de celles de leurs descendances en ce sens qu'elles leur transmettent ce dont elles disposent (la pauvreté comme la richesse) en termes de capitaux (capital économique, social et culturel). Cela implique ce que l'on appelle *la théorie de reproduction sociale*. La reproduction sociale est un phénomène sociologique qui conduit à la transmission des positions sociales, de façons d'agir ou de penser des générations à des autres, dans une certaine proportion. Hugues Draelans et Ballatore (2014), citant Pierre Bourdieu et Jean Claude Passeron dans leurs études en France ajoutent que « *les descendants des classes supérieures héritent de leurs familles autant de ressources culturelles qui incarnent le langage, la culture générale, les outils intellectuels, les dispositions corporelles et esthétiques, manières de se tenir et de parler, goûts raffinés ».*

A cote des stratégies d'adaptation mises en œuvre par les enfants dans rue, une série de réponses au sujet de facteurs explicatifs de leur présence de la rue concerne l'irresponsabilité des parents (Mukene, 2014, Vayighona, 2020), la séparation des parents (Bony, 2016), l'indigence due à la mort des parents (Pascal Mukene, 2014), les facteurs sociaux (Quitérie, 2010, Aisha Gasm, 2009, Pascal Mukene, 2014).

Ainsi donc, la première question a été répondue. Les résultats obtenus à partir de la revue de la littérature convergent avec les résultats obtenus à partir de la démarche empirique.

Au niveau des stratégies de débrouillardise mobilisées par les enfants dans la rue, telles, le travail du commerce ambulant, le travail des porte-faix, la mendicité, le vol, une entraide mutuelle. Différents chercheurs convergent en effet sur ce constat. Le commerce ambulant (Kienge, 2001, Cavegnaud, 2010, Kabaranow, 2010), Le travail de porte-faix (Kienge, 2011, Yves Marguerat, 2003), la mendicité (Gilliard et Pédenon, 1996), le vol (Noubagantoir, 2005).

Sur base des stratégies mises en œuvre par les enfants dans la rue pour assurer leur survie, l'évidence est la volonté de répondre coute que coute à leurs besoins quotidiens en s'adaptant en s'organisant et en entretenant des relations amicales à travers la formation des groupes pour faire face à leurs problèmes quotidiens. Ces derniers s'arrangent pour exploiter à leur profit le milieu (la ville) dans lequel ils se trouvent. A ce niveau, (Mead, G,H, 1963, p,224) en appréhendant la notion de *l'interactionnisme*, précise que la société est le résultat de l'interaction entre les individus qui la composent. L'individu et la société se construisent lors d'interactions et en relation avec un environnement spécifique et les significations subjectives que nous attribuons à ce qui nous entoure sont essentielles pour expliquer ou comprendre notre comportement social.

Pour (Baumeister, R.F. et al, 2001), l'interactionnisme est une perspective théorique qui considère le comportement social comme un produit de l'interaction entre l'individu et la situation. Le phénomène "enfants de la rue" trouve explication dans les phénomènes collectifs, dans les interactions sociales et des significations que les tierces personnes attribuent à ce phénomène.

CONCLUSION GENERALE

L'objet de ce mémoire vise à étudier *« l'impact du phénomène des « enfants de la rue » dans leurs rapports entre eux»*. Ce travail a été effectué en vue de comprendre, d'explorer et d'expliquer les types de relations existant entre les jeunes en situation de la rue qui partagent le même logis ou à logis différents. Cette recherche a été scindée en deux parties : la partie théorique et méthodologique et la partie réservée à l'empirie.

Le cadre théorique visait l'élucidation des concepts-clés, l'exploration de la littérature déjà existante et l'élaboration d'une théorie relative à notre sujet de recherche à l'étude. C'est dans cette même partie que nous avons formulée une série de questions qui nous ont conduit à la formulation de nos objectifs de recherche. L'objectif général visait à explorer l'impact de la rue sur la vie des enfants. Pour le rendre plus opérationnel, notre objectif a été scindé en objectifs spécifiques qui sont les suivants : décrire les mécanismes d'adaptation des enfants de la rue dans leur vécu quotidien et découvrir les interactions entre les enfants de la rue.

Ensuite une transition méthodologique est très indispensable entre la première partie et la deuxième. A cette occasion, nous avons précisé la méthode utilisée pour mener à terme ce travail. Ainsi, nous avons utilisé la méthode qualitative. Ensuite, nous avons défini nos instruments de collecte des données. Pour cela, trois techniques complémentaires ont été choisies. Il s'agit de la recherche documentaire, les entretiens semi-directifs et l'observation directe.

La deuxième partie de ce travail concerne la présentation, l'analyse et l'interprétation des données de l'enquête. Elle comprend trois chapitres qui sont : les facteurs à la base de l'enfance de la rue, ensuite les problèmes rencontrés par les « enfants de la rue » et leur stratégie de survie et enfin l'organisation et relations d'entraide chez les « enfants de la rue ».

Quant aux facteurs à la base des « enfants de la rue », au terme de notre enquête, les facteurs qui sont à l'origine de la présence des enfants dans la rue sont diversifiés. L'étude a pu donc identifier la pauvreté et la précarité familiale, l'irresponsabilité des parents, la séparation des parents, l'indigence due à la mort des parents et les facteurs sociaux ou environnementaux, les crises sociopolitiques, la famille monoparentale, la relation problématique entre l'enfant et sa marâtre, l'enfant issu de la prostitution, la mauvaise compagnie.

Le deuxième chapitre, quant à lui, traite les problèmes rencontrés par les « enfants de la rue » et leur stratégie de survie. Nous avons constaté que les « enfants de la rue » en plus de leur immaturité et de leur fragilité, ont de sérieux problèmes en rapport avec les besoins élémentaires tels que l'alimentation, le logement, l'habillement et la santé. Ainsi, poussé par l'instinct de vie, ces enfants parviennent à découvrir des stratégies pour survivre. A cet effet, ces enfants s'adonnent aux travaux durs, sales et honteux pour tenter de satisfaire leurs besoins.

Le troisième chapitre porte sur l'organisation et les relations d'entraide chez les « enfants de la rue ». En effet, en se rencontrant dans la rue, ces enfants constituent des groupes de vie. Ils forment leur micro-société. Ainsi, le monde de la rue considéré comme marginal, ne présente pas seulement des inconvénients, mais présente aussi des avantages liés aux moyens de survie utilisés par les « enfants de la rue », à la liberté de la vie de la rue, au rôle du groupe dans lequel ces « enfants de la rue » s'intègrent. Pour ces enfants, la rue se présente comme un milieu de refuge là où les autres milieux ont échoué à savoir le milieu scolaire, le milieu familial, le milieu Institutionnel, etc. En étant dans la rue, ces enfants entretiennent entre eux des relations sociales pour enfin constituer une force qui leur permet de survivre. Les groupes qu'ils forment sont l'expression d'une crise que traversent les membres. Ils leur permettent de lutter contre la peur et l'angoisse.

Des fois, une solidarité positive s'observe chez les « enfants de la rue » surtout lorsque l'un parmi eux traverse une situation difficile. Certains enfants se mobilisent et se rassemblent des moyens pour l'aider. Il faut signaler en effet que ces enfants forment une société marginalisée avec des lois qui les régissent caractéristiques de leur situation. La présence du groupe semble alors le libérer des contraintes sociales. Ainsi dans le groupe, des comportements nuisibles au niveau et social ont été constatés. Ils occasionnent des conflits entre ces enfants.

Au niveau de ce chapitre, nous avons également analysé les conflits qui peuvent surgir entre les « enfants de la rue », leur origine et leur façon d'y remédier. En effet, certains « enfants de la rue » vivent dans des conditions misérables. Cette situation précaire les entraine à être malhonnête et à gagner leur vie après avoir lésé les autres. C'est ainsi que les conflits qui éclatent souvent entre ces enfants sont en rapport avec les intérêts individuels. Leur origine peut être le vol, le caractère agressif de certains enfants et les viols homosexuels observés chez les autres.

Nous avons ensuite analysé le mode de résolution de ces conflits et avons constaté que certains « enfants de la rue » se comportent de façon mûre face à cette situation en résolvant

pacifiquement leurs problèmes. Ce sont surtout les enfants plus âgés que les autres. Pour des conflits durs, qui résistent à ce mode de résolution, les « enfants de la rue » font recours à l'intervention des forces de l'ordre.

A partir des constatations issues de l'interprétation des propos recueillis de nos enquêtés, nous avons tiré les conclusions suivantes :

En matière d'impact de la rue sur ces enfants qui y vivent, nous avons constaté que les stratégies sont adoptées en fonction du temps passé dans la rue et son âge. Au terme de ce sujet, une série de stratégies identifiées comprend donc le port des charges, la mendicité, le commerce des stupéfiants, le commerce ambulant, le vol, le gardiennage des véhicules, le ramassage des vivres, la prostitution homosexuelle.

Les résultats de terrain montrent que le commerce ambulant est en grande partie une préoccupation des enfants en provenance de l'intérieur. Ceux qui proviennent de la ville de Bujumbura font surtout la mendicité et le vol.

Nous avons aussi constaté que les « enfants de la rue » forment des groupes de vie pour constituer une force afin de mieux lutter pour leur survie. En effet, ce groupe remplace leur famille. Il leur procure la sécurité et la chaleur sociale. C'est à travers le groupe que l' « enfant de la rue » affirme son identité personnelle. Le groupe donne aussi à l'enfant une protection contre l'isolement et toute sorte de menace.

Ensuite, les « enfants de la rue » étant dans leur groupe, élaborent des normes régissant les conduites et le rapport entre eux. Cela est à l'origine de l'interdépendance entre les membres du groupe. Cette interdépendance est constatée dans les relations d'entraide réciproque entre ces « enfants de la rue ».

En effet, nous avons constaté que les « enfants de la rue » s'entraident mutuellement dans leurs groupes lorsqu'ils sont en train d'assurer leur survie, c'est-à-dire à la recherche de la satisfaction des besoins de première nécessité. Il est aussi important de préciser que les « enfants de la rue » s'entraident lorsque l'un parmi eux est malade. Les autres l'épaulent pour aller se faire soigner. Un autre élément qui montre des relations sociales fortes ente ces enfants est le fait que les « enfants de la rue » s'impliquent à la recherche des solutions aux conflits entre eux, surtout les enfants considérés comme des aînés dans le groupe.

Notre sujet interpelle deux domaines de recherche scientifique à savoir la socio anthropologie de l'enfance et de la jeunesse ainsi que la socio anthropologie de la précarité et de la pauvreté.

Enfin, nous avons terminé notre travail avec une série de questions auxquelles les travaux ultérieurs pourront s'intéresser :

- Comment les « enfants de la rue » se représentent et conçoivent la société dite « normale » ?
- Quel est l'impact causé par le manque de relations entre les enfants de la rue et leurs parents ?
- Quel est le sort des enfants de la rue une fois devenus adultes ?

Bibliographie

ABOUSHOW, G. N. (2015). Déforestation et dynamiques socioculturelles chez les Nkola / Ngyeli de Lorodorf: Contribution à une anthropologie du développement. *Mémoire de master de recherche*. Yaoundé: Université de Yaoundé 1.

AFIREM. (1991). *L'enfance maltraitée. Du silence à la communication.* Paris: Karthala.

ANGERS, M. (1997). *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines.* ALGER: CASBAH.

BALAAM, Y. (1997). *L'enfant de la rue et de la prisondans une ville africaine.* Paris: Ed. Karthala.

Balandier, G. (1957). *Terre Humaine: Afrique Ambigue.* PARIS: Plon.

BALL, M. B. (1985). *La tentation communautaire: Les paradoxes de la reliance et de la contreculture* . Belgique: Ed. de l'Universite de BRUXELLES.

BARANSANANIYE, A. (1976). *La mort et l'après-mort.* Bujumbura: E.N.S.

Bastien, S. (2007: 2). Obsrvation participante ou participation obsrvante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales. *27(1)*, 127-140.

BIANCHERI, A. (1965). *Les societes humaines.* Paris: Larousse.

BON, M. (1975). *Développement personnel et homosexualité.* France: EPI S.A.

BOURDIEU, P. (1993). *La misère du monde.* Paris: Seuil.

CHRISTINE, S. (2014). L'entretien qualitatif : une méthode de l'interaction . *4 méthodesde recherche en sciences sociales : cas pratiques pour l'Afrique francophone et le Maghreb*. Paris: Dunod.

Coleman, J. (1976). Community Disorganisation and urban problems. New- York: HBJ.

Cooley, C. (1902). Human Nature and the social order . New-York: Scribner's.

D.KATZ, L. F. (1972). *Les méthodes de recherche en sciences sociales* . Paris: PUF.

Danielle, L. (2000). *L'errance urbaine. colectif de recherche sur l'itinéraire, la pauvreté et l'exclusion sociale.* Paris: Presses de Belgique.

DANIELLE, L. (2000). *L'errance urbaine. Collectif de recherche sur l'itinéraire, la pauvreté et l'exclusion sociale.* Paris: Presse de Belgique.

Dictionnaire Universel. (2008). Paris: Edition Hachette.

DREVILLON, J. (1973). *Psychologie des groupes humains.* Paris: Bordas.

DURKHEIM, E. (1968). *Les formes élémentaires de la vie religieuse.* Paris: PUF.

ERNY, P. (1972). *L'enfant et son milieu en Afrique Noire. Essai sur l'éducation traditionnelle.* PARIS: PAYOT.

ERNY, P. (1984). *L'enfant et son milieu en Afrique Noire : Essai sur l'éducation traditionnelle.* Paris: Payot.

FERREOL, G. (1991). *Dictionnaire de sociologie.* Paris: PUF.

FESTINGER, L. e. (1972). *Les méthodes de recherche en sciences sociales.* Paris: PUF.

FOULQUIE, M. (1971). *Dictionnaire de la langue pédagogique.* Paris: PUF.

Gauthier. (1997). *Recherche sociale : de la problématique à la recherche des données.* Saint Foy: Presses de l'Université de Québec.

GEORGIN, J. (1975). *Les jeunes et la crise des valeurs* . Paris: Centurion .

GOODMAN, F. (1980). *Le livre guide de votre enfant de la naissance à l'adolescence.* Paris: Laffont.

Gotman, A. B. (1992). *L'enquête et ses méthodes.* PARIS: Nathan.

GRANT, P. J. (1994). *La situation des enfants dans le monde.* Paris: UNICEF.

HAMEL, J. (1997). *Etude des cas et sciences sociales.* Paris: Harmattan.

ININAHAZWE, D. (2022). Espace urbain: milieu de débrouillardise pour les enfants dans la rue. contribution à une anthropologie de la pauvreté et de la précarité. *Mémoirede master en socio-anthropologie*. BUJUMBURA: U.B.

IRADUKUNDA, G. (1989). *Etude des facteurs motivationnels des gens de la Mairie de BUJUMBURA à prendre en charge es enfants orphelins ans leurs familles.* BUJUMBURA: FPSE.

Jean, G. (1975). *Les jeunes et la crise des valeurs.* Paris: Centurion.

Josse, E. (2006). *Les enfants de la rue. L'enfer du décor.* Bruxelles: La Hulpe.

KOUROUMA, A. (2010). *Allah n'est pas obligé.* Paris: Ed. Seuil.

KWIZERIMANA, R. (2020). *Dynamique sociofamiliale autour d'un enfant malnutri dans le district sanitaire de MUYINGA, Mémoire de master en SocioAnthropologie.* BUJUMBURA: UB.

L.V.JOHNSON, M. B. (1971). *Dynamique des groupes et éducation.* PARIS: Dunod.

LAFON. (1973). *Vocabulaire de psychopedagogie et de psychiatrie de l'enfant.* Paris: PUF.

LAFON, A. (1973). *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant.* PARIS: PUF.

LAROUSSE, P. (1989). *Dictionnaire alphabetique et analogique de la langue francaise.* Paris: PUF.

LEDERMANN, S. (1964). *Alcool, alcoolisme et alcooisation.* PARIS: PUF.

LONGEZ, K. (1975). *La maitise de la mort.* Paris: Ed. Universtaires .

Lyn, L. V. (2020). *Problématique du phénomène en rupture familiale (ERF) dans une ville de Goma. Revue de Psychologie et des sciences de l'éducation.* Paris.

MANCINI, J. (1972). *Prostitution et proxénétisme.* Paris: PUF.

Marguérat, Y. (1992). Les jeunes de la rue : position du problème . *Jeunes-Ville-Emploi : quel avenir pour la jeunesse africaine? Acte du colloque du 26 au 29 Octobre 1992*.

Maurice, P. (1975). *L'enfant et les relations familiales.* Paris: PUF.

MAZLICH, F. e. (1998). *Jalousie et rivalité entre les frères et soeurs* . NEW YORK: Ed. Sock.

MBONYINGINGO, G. (2000). Etude des facteurs étiologiques dans l'augmentation des enfats de la rue en Mairie de Bujumbura. BUJUMBURA: UB.

Merton, R. (1976). Contemporary social problems. New-York: HBJ.

MOAL, P. L. (1971). *Parents séparés, enfants perturbés.* Gembloux: Duclot.

MORCH, J. (1984). *Enfants abandonnés et enfants de la rue.* Paris: Forum d'idées.

MORELLE, M. (2004). La rue des enfants, les enfants de la rue. L'exemple de Yaoundé (Caméroun) et d'Antananarivo (Madagasacar). *Thèse de doctorat en Géographie*. Paris: Université Paris-Panthéon Sorbonne.

MUCCHIELLI, L. (2018). *Sociolgie de la délinquance.* Paris: Armand Colin.

MUCCHIELLI, R. (1979). *Comment ils deviennent délinquants? Génèse et développement de la socialisation et de la dissocialité.* PARIS: Editions ESF.

MUCCHIELLI, R. (1995). *La dynamique des groupes : connaissance du problème.* Paris: E.S.F.

MUCCHIELLI, R. (1995). *La dynmique des groupes : Connaissance du problème.* Paris: Seuil.

MUCHIELLI, P. e. (2014). *Analyse qualitative en sciences humaines et sociales* . PARIS: Armand Colin.

NAHIGOMBEYE, L. (1993, Juin). Problematique des enfants socialement non encadres. Cas des enfants de la rue de la Mairie de Bujumbura. BUJUMBURA: UB.

NAVAS, J. (1977). *Famille et fécondité au Burundi: Approche sociologique.* Bujumbura: Presses Lavigerie.

N'Da, P. (2015). *Recherche et méthodologie en sciences sociales et humaines.* Paris: L'Harmattan.

NKUNZIMANA, P. (1988). *Les causes et les conséquences sociologiques de l'enfance défavoriséé.* BUJUMBURA: UB.

NSENGIYUMVA, A. (2010). l'espace urbain comme lieu de survie : Les Timbayi de Bujumbura. *Thèse de doctorat*. Louvain: Université Catholique de Louvain.

NTAHOKAJA, J. B. (1993). *Plaidoyer pour l'Afrique.* BUJUMBURA: UB.

ORAISON, M. (1975). *La question homosexuelle.* Paris: Edition du Seuil.

Pachès, V. (2004). Construire les interactions entre individu, groupe et société. *Vie Sociale et Traitement*. Paris: Editions ERES.

PAGES, M. (1975). *La vie affective des groupes.* Paris: Bordas.

PERAULT. (1969). *Cartes.* Paris: Editions Garnier-Frères.

Pierre, V. J. (1993). *Fleurs de poussiè̀e: Enfants de la rue en Afrique.* Paris: Editions de 'UNESCO.

PIRES, A. (1997). Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. *La recherche qualitative. Enjeux épistémoloiques et méthodologiques. Première partie : Epistémologie.* . Montréal: Gaetan Mo-rin.

POCHET, B. (2005). *Méthodologie documentaire: consulter, rédiger à l'heure d'internet, deuxième édition.* Bruxelles: Groupe de Boeck.

POIRTOU, Y. M. (1994). *A l'écoute des enants de la rue en Afrique Noire* . Paris: FAYARD.

POIRTU, M. Y. (1994). *A l'écoute des enfants de la rue en Afrique Noire.* PARIS: FAYARD.

POROT, M. (1985). *L'enant et les relations familiales.* Paris: PUF.

RAMOS, E. (2015). *L'entretien compréhensif en Sociologie.* Paris: Armand Colin.

RICHARD, D. (1995). *Les drogues : un exposé pour comprendre, un essai pour réflechir.* PARIS: Flammarion.

RILLAEL, J. V. (1975). *Agressivité humaine.* Bruxelles: Dessor et Mardaga.

RIVIER, B. (1977). *Développement social de l'Enfant et de l'adolescent.* Bruxelles: Mardaga.

RWAMO, A. (2015). *La rue refuge et calvaire.* Paris: L'Harmattan.

Schaut, C. (2014). L'entretien qualitatif : une méthode de l'interaction. Dans J. C. Campenhoudt, *4 méthodes de recherche en sciences sociales : cas pratiques pour l'Afrique francophone et le Maghreb* (p. 88). Paris: Dunod.

SEKIOU. (1962). *Gestion des ressources humaines.* Montréal: Ed. 4 L.

SILLAMY, N. (1992). *Dictionnaire de Psychologie.* Paris: Bordas.

Stéphane, T. (1998). *A la recherche des enfants des rues.* Paris: Ed. Karthala.

TESSIER, S. (1995). *Langages et cultures des enfants de la rue.* PARIS: Editions Karthala.

TESSIER, S. (1998). *A la recherche des enfants des rues.* Paris: Ed. Karthala.

TIECHE, M. (1979). *Guide d'éducation familiale.* Paris: Ed. ESF.

TOUZARD, H. (1977). *La médiation et la résolution des conflits.* Paris: PUF.

TRAORE, L. (1980). *L'association des veuves et orphelins de haute-volte.* Paris: Centurion.

UMOFC. (1959). *Femmes africaines.* Paris: Ed. du Centurion.

VANDENPLAS, H. (1979). *Education et développement social de l'enfant.* Paris: PUF.

VELIS, J. P. (1993). *Fleurs de poussières : Enfants de la rue en Afrique* . PARIS: Editions de l'UNESCO.

WERNER, J. (1994). *Marges, Sexes et Drogues à Dakar.* Paris: L'harmattan.

WINNICOTT. (1996). *Faire face avec les enfants.* Paris: Payot.

ANNEXES

GUIDE D'ENTRETIEN

Je m'appelle **NIYONKURU VIANNEY**, je suis étudiant en master 2 dans la faculté de socio–anthropologie à l'université du Burundi. Je suis en train de récolter les données dans le cadre du travail pratique du cours de séminaire d'intervention sociale. A travers ce travail, je vais comprendre la vie quotidienne des enfants dans la rue dans la ville de Bujumbura. Je tiens à vous rassurer que les données collectées dans ce travail seront traitées de manière anonyme. Il n'y a ni bonne ni mauvaise réponse, ce qui compte c'est votre opinion. Si vous ne comprenez pas le sens de la question, n'hésitez pas à me signaler pour que je vous donne les précisions nécessaires. Je vous remercie de bien vouloir m'accorder ce temps.

Merci.

Identification des enquêtés

1. Quelle est ta résidence actuelle ?

2. Quel est ton âge ?

3. Quel est votre niveau d'étude ?

4. Quel est ta province d'origine ?

5. A quel âge as-tu commencé la vie de la rue ?

Thème 1 : Identification des facteurs à la base de l'enfance de la rue

1. Qu'est-ce qui te pousse à vivre dans la rue ?

2. Avant de venir dans la rue, comment étaient les relations entre tes parents et toi ?

3. Comment es-tu parvenu à venir en milieu urbain de Bujumbura ? Quand et pourquoi ?

4. Est-ce que tu as fréquenté le banc de l'école ? Si oui, comment étaient les relations avec l'enseignant et avec les écoliers aussi ?

5. Présente-moi comment tu t'es adapté à la vie de débrouillardise ? Comment as –tu procédé ?

6. Quels rêves as-tu ?

Thème 2 : Compréhension des problèmes rencontrés par les enfants de la rue et leurs stratégies de survie

1.- Quels sont les problèmes que vous rencontrez dans la rue ?

- Quels sont les moyens mis en œuvre pour le surmonter ?

2. Quel est ton activité quotidienne dans la ville de Bujumbura ?

2. Au-delà de cette activité, quelles sont d'autres activités que tu exerces en milieu urbain de Bujumbura ?

3. Dis-moi comment tu gères le revenu quotidien pour survivre. ?

5. A ton estimation, quel est ton revenu mensuel dans tout ce que vous faites ?

Thème 3 : L'organisation des relations d'entraide chez les « enfants de la rue »

1. Auriez-vous une quelconque organisation d'entraide entre vous ?
   Si oui, comment se fait-il concrètement ?
2. Comment entretenez-vous des relations avec d'autres enfants de la même situation ?
3. Quelles sont les raisons qui vous poussent à former des groupes de vie dans la rue ?
4. En cas de conflit entre vous, comment procédez-vous pour le résoudre ?
5. Comment accueillez-vous les enfants qui viennent s'intégrer dans votre groupe déjà formé ?
6. Qu'est-ce que vous faites si quelqu'un parmi vous est malade ou est mort ?
7. Quand vous allez chercher de l'argent ou de la nourriture, comment vous vous départagez les tâches ?
8. Quels sont les types de conflits qui peuvent exister entre vous ?
   Quelle est leur origine ? Comment les résolvez-vous ?

GUSABA IKIGANIRO

Mwaramutse neza,

Nitwa NIYONKURU Vianney, ni umunyeshure wo muri Kaminuza y'Uburundi, mu gice ca kabiri mu bijanye no kunonosora neza imibano y'abantu. Ndiko ndegeranya ivyiyumviro bizomfasha kwandika igitabo kirangiza ico gice c'amashure ku ciyumviro nyamukuru : « Ico kuba umwana wo mw'ibarabara vyungura mu migenderanire hagati ya bene abo bana ».

Nico gituma nifuza kubasaba ko mwonganirira kuvyerekeye ubumenyi n'imibereho yanyu mu vyerekeye ubuzima bwanyu bwa minsi yose bwo ngaha mw'ibarabara. Mu vyo tuyaga vyose, nta ciyumviro kibi kibaho, ikindaje ishinga ni ukumenya impamvu abana bo mw'ibarabara baguma barwira, ingorane bahura nazo hamwe n'ingene mwitunganya mu kubaho kwa minsi yose, nshaka kandi munganirire ivyerekeye n'itunganywa n'imigenderanire yo gufashanya biri hagati yanyu. Ico mudatahura cose muce mumbaza. Ivyo muja kumbwira vyose ni ingirkamaro. Ndabemereye kandi kugira ibanga ivyo tuganirira ngaha. Bisigura ko atawundi muntu azomenya ivyo twayaze kandi ko ata muntu n'umwe azomenya izina ryawe.

Mbaye ndabashimira.

Umwidondoro w'ababajijwe

1. Usanzwe uba hehe ubu ?
2. Ufise imyaka ingahe ?
3. Wize gushika mu wakangahe ?
4. Watanguye kuba mw'ibarabara ufise imyaka ingahe ?
5. Uvuka mu ntara iyihe ?
6. Muvukana muri bangahe mu muryango?

Utubazo ngenga kiganiro mu Kirundi

Iciyumviro nshimikiro ca 1: Ukumenya impamvu hari irwiririana ry'abana baba mw'ibarabara

1. Ni izihe mpamvu zatumye uza kuba mw'ibarabara?

2. Imbere yuko uza mw'ibarabara, ni iyihe migenderanire yari hagati y'abavyeyi na wewe?

3. Washoboye gushika gute mu gisagara?

4. Mwoba mubigenza gute mu kwitunganya kugira mushobore kuronka ingene mubaho?

5. Wize gushika muwakangahe ? Ni iyihe migenderanire yari hagati y'abarezi na wewe ?

Iciyumviro nshimikiro ca 2: Ugutahura ingorane abana bo mw'ibarabara bahura nazo hamwe ningene bitunganya mu kubaho kwa minsi yose

6. - Ni izihe ntambamyi muhura nazo mu buzima bwa minsi yose ?
   - Mubigenza gute kugira muzitorere umuti ?
7. Ni akahe kazi mukora bibinjiriza amafaranga ?
8. Hampande yako kazi, ntatundi dukorwa ubangikanya ?
9. Woshobora kumbwira ukuntu mutunganya amafaranga muronka ?
10. Ugereranije, woba winjiza amahera angana gute mu vyo mukora vyose ?

Iciyumviro nshimikiro ca 3: Gutahura itunganywa n'imigenderanire yo gufashanya iri hagati y'bana bo mw'ibarabara

11. Hoba hariho uburyo mwitunganya kugira mufashanye ? bigenda gute ?
12. Wombwira ukuntu imigenderanire yanyu hamwe n'abandi bana bo mw'ibarabara uko yifashe ?
13. Hoba hariho impamvu zituma mutaguma mwibana mwenyene mugahitamwo kwinjira mu mugwi ?
14. Mwoba mubigenza gute kugira mutorere inyishu amatati yadutse hagati yanyu ?
15. Mwoba mwakira gute abana bashasha binjiye wanyu?
16. Mwoba mukora iki iyo hagize umwe muri mwebwe arwaye canke yitavye Imana?
17. Iyo mugiye kurondera ivyo mufungura canke amafaranga, mugabanganya gute ivyo mwaronse ?
18. Ni ayahe matati akunze kwibonekeza hagati yanyu ? Ayo matati ava kuki ? Muzitorera inyishu gute ?
19. Ni izihe ndoto mufise ?

Profils des enquêtés

Noms	Age	Lieu de résidence	Province d'origine
NAT	15 ans	Buyenzi	KAYANZA
NSEN	17 ans	Kinama	NGOZI
NDIA	14 ans	Nyakabiga	BUJUMBURA-MAIRIE
NAC	16 ans	Kanyosha	BUJUMBURA Rural
MBEV	12 ans	Gikoto	BUJUMBURA-MAIRIE
NIT	13 ans	CIBITOKE	BUJUMBURA-MAIRIE
AHIC	15 ans	Buterere	MUYINGA
KAC	16 ans	Buterere	RUTANA
NTAJ	10 ans	Kamenge	MURAMVYA
IDI	18 ans	JABE	RUTANA
NSED	14 ans	BWIZA	KAYANZA
MANIV	12 ans	BUYENZI	BUBANZA
KARAD	16 ans	Kinama	KARUSI
MIV	8 ans	Gikoto	NGOZI
NKEF	10 ans	Buterere	KAYANZA
IREF	9 ans	Kinanira	CIBITOKE
NGABO	14 ans	Sororezo	NGOZI
MISA	12 ans	Kamesa	KIRUNDO
HABOS	14 ans	Cibitoke	BUJUMBURA
RUGERIB	18 ans	Musaga	BUJUMBURA

NB : Compte tenu de l'éthique de la recherche sur terrain, nous avons considéré les initiales des noms et prénoms de nos enquêtés pour respecter l'anonymat.